This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07582768 7

NKV
Rod

ÉDOUARD ROD

UN VAINQUEUR

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1904

UN VAINQUEUR

Nov
Rod

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Dix exemplaires numérotés à la presse
sur papier du Japon.

—

EXEMPLAIRE

N° 9

ÉDOUARD ROD

UN VAINQUEUR

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1904

Tous droits réservés.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
100608
ACCESSION NO.
TITLE
R L

replacing lost or damaged
copy

UN VAINQUEUR

PREMIÈRE PARTIE

I

Tant que dure la journée, les convois qui s'acheminent vers le cimetière de Bagneux débouchent par la rue de Fontenay, bordée de petites maisons, de marchands de fleurs ou d'objets funéraires, de guinguettes, de bosquets, de terrains vagues. Devant eux s'ouvre un paysage champêtre : le clocher de Châtillon dans un bouquet d'arbres, des coteaux boisés semés de petites maisons, des champs. Au haut de la rue, ils longent le mur du cimetière qui leur ferme l'horizon, passent sous la grande porte de fer ouverte comme une gueule insatiable, s'engagent dans l'avenue principale

entre deux doubles rangées de grêles platanes. Des deux côtés, un rideau d'arbustes cache en partie la végétation mensongère des couronnes de celluloïd et des croix en verroterie, dont quelques débris mêlent au gravier du trottoir des syllabes dépareillées de « regrets éternels ».

Par cette belle journée d'été, où la poussière poudrait les feuilles des platanes, un corbillard de dernière classe suivait la route habituelle; derrière, à côté d'un petit garçon d'une douzaine d'années, pâle dans ses habits noirs, Alcide Délémont paraissait s'étonner d'être là. Son énergique figure à tons de brique, traversée par une rèche moustache grisonnante coupée au ras de la lèvre, exprimait plus de contrariété que de chagrin, plus d'orgueil que de tristesse. Sous ses épais sourcils noirs, dressés en pointes rebelles, comme des virgules retournées, ses petits yeux gris d'acier couraient en tous sens, pour revenir se fixer sur la pauvre bière que décoraient deux maigres bouquets et la couronne trop riche qu'il avait achetée en passant. Il serrait les dents, d'un instinctif mouvement de défense qui tirait ses joues, faisant ainsi saillir davantage son menton rasé, carré, proéminent. Sans doute, il se demandait comment un homme de son importance, propriétaire et directeur de la *Grande Bouteillerie de l'Ile Saint-Germain*, pouvait se trouver là, derrière ce corbil-

lard misérable, qu'accompagnaient avec lui un concierge, un ouvrier typographe et deux ou trois bonnes femmes, tandis qu'un peu plus loin sa confortable victoria suivait au pas? Et cette question l'amenait à se remémorer des choses oubliées, à évoquer des figures disparues : en sorte qu'une certaine émotion, que sa figure ne trahissait pas, montait pourtant dans son esprit, pareille à ces légers brouillards qui fumaient dans le ciel.

Depuis bien des années il ignorait sa sœur Catherine, — la dernière de la nombreuse famille dont il était l'aîné. Il gagnait déjà son pain comme « gamin », lorsqu'elle vint au monde dans une de ces maisonnettes qui dépendent de la patriarcale verrerie de Chalon-sur-Saône. Il se la rappelait enfant, parce qu'après le travail, il jouait avec elle ainsi qu'avec un petit chat, — dont elle avait les griffes promptes, les dents aiguës, les pelotonnements gracieux. Elle pouvait avoir quatre ou cinq ans quand il quitta le pays. Il la retrouva jeune fille, lorsqu'il revint pour l'enterrement de leur père, peu de temps avant le commencement de sa fortune : elle était blonde et délurée, jolie, coquette, capricieuse. Un peu plus tard, sa mère lui apprit qu'elle était partie avec un ouvrier. On ne la revit plus : quand la mère mourut à son tour, elle ne vint pas réclamer sa part de l'infime héritage. Elle restait pourtant en correspondance avec une de ses

sœurs, Marianne, mariée à un facteur rural. Ce fut par Marianne qu'on sut qu'elle avait un enfant, et, dans la suite, que, son amant l'ayant abandonnée après plusieurs années de vie commune, elle tenait une petite boutique de papeterie dans le quartier de Montrouge. Marianne mourut aussi : personne ne s'inquiéta plus de Catherine. Les membres survivants de la famille travaillaient chacun pour son compte, dans des pays différents, aux colonies, en Amérique, aussi dispersés que les graines d'une plante que le vent a emportées, qui germent et se développent aux lieux où le sort les a déposées.

Une seule des sœurs, Claire, habitait Paris.

Entrée toute jeune comme demoiselle de magasin dans un bazar de sa ville natale, elle y fit, vers sa vingtième année, la connaissance d'un jeune professeur, nommé Maximilien Romanèche, qui l'épousa. Appelé bientôt après à Paris pour enseigner l'histoire au nouveau lycée Helvétius, il fut également chargé d'un cours dans un lycée de jeunes filles. Très laborieux, il donnait en outre force répétitions pour élever ses quatre garçons, Robert, Marc, Tony et Juste. Cette famille venait de temps en temps passer le dimanche à l'usine. Délémont la trouvait trop nombreuse et bruyante : entre lui et son beau-frère, il y avait cette incompatibilité qui sépare l'homme d'action de l'homme de pensée, surtout quand l'esprit abstrait de celui-

ci tourne dans le cercle étroit de la routine intellectuelle. Or, Romanèche était précisément de ces hommes qui peuvent augmenter à l'infini leurs connaissances positives sans élargir d'un point leur horizon. Avec son énorme boîte cranienne, sa calvitie, son vaste front qui s'évasait sur des tempes renfoncées, son teint couleur de plomb, sa barbe en avant, il était imprégné de certitudes, bourré de jugements tout faits, pédant, catégorique, perpétuellement en chaire. Bien qu'il se crût l'esprit libre, il ne revisait pas un dogme de sa foi : acerbe quand elle s'exerçait sur les choses de la religion, sa critique désarmait en touchant à la Science, au Socialisme, à la Révolution, — idoles qui remplaçaient, dans son âme désaffectée, les autels dont il la croyait délivrée, abstractions qu'il décorait de majuscules théologales et sur lesquelles il reportait sa piété. Il souffrait d'être confiné dans l'enseignement alors que sa vocation le portait vers la politique, de corriger des copies en rêvant de refaire les lois; il suivait les événements du jour avec une attention qui peut-être guettait l'occasion d'un saut dans l'inconnu, cultivait quelques relations dans la presse avancée; il fréquentait les réunions publiques sans y prendre encore la parole, en homme qui sait attendre son heure. Bien qu'il invectivât volontiers la société bourgeoise, il respectait en Délémont l'être d'énergie et de conquête,

qui asservit l'existence à ses besoins; peut-être même, de ce chef, lui portait-il envie : sans se l'avouer, bien entendu ; en tout cas, il cherchait à l'attirer dans des discussions où il tranchait à l'emporte-pièce les questions ouvrières, réformait l'économie du monde, prédisait le renversement prochain du régime capitaliste. En sorte que son beau-frère le tenait pour un de ces esprits fumeux dont les rêveries, disait-il, pourraient devenir dangereuses, si elles n'étaient heureusement trop absurdes.

Délémont causait quelquefois avec Mme Romanèche de leurs frères et sœurs disséminés à travers le monde, quand elle ou lui en recevait quelques nouvelles; jamais de Catherine. Très bienveillante, pourtant, Claire n'eût pas mieux demandé que de retrouver cette sœur perdue en chemin ; mais elle avait trop peu d'initiative pour se mettre à la chercher, et son mari n'aurait eu garde de l'y pousser, bien que le « droit à l'amour » fût un des thèmes habituels de ses déclamations. Quant à Alcide, il ne se la rappelait qu'avec un sentiment d'humiliation, et la crainte de la voir un jour surgir en quémandeuse : jamais il ne parlait d'elle à sa seconde femme ni à ses enfants. De son côté, Catherine, dont l'existence restait précaire, ne s'adressa point à ce frère enrichi, qui n'eût pu refuser de l'aider. Elle vécut pauvre, en vendant

des crayons, des journaux, du papier dans sa boutique de Montrouge, avec son petit garçon qu'elle éleva comme elle put. Le jour où elle mourut subitement, de la rupture d'un anévrisme, ce fut la concierge de la maison qui se chargea d'aviser Délémont. La lettre, mal adressée, fut retardée : Alcide eut juste le temps d'accourir, après avoir lancé un télégramme aux Romanèche. Il arriva au moment où le convoi se mettait en marche, se hâta d'informer les Pompes funèbres qu'il en prenait les frais à sa charge, et exprima bruyamment le regret de n'avoir pas été averti à temps, en répétant :

— ... Car alors j'aurais bien fait les choses !

Dans le fait, il souffrait de conduire un deuil aussi humble. Quand un passant ôtait son chapeau en croisant le cortège, il lui jetait furtivement un regard de côté, en tiraillant les poils de sa moustache, comme pour dire : « Oui, c'est vrai, je suis là, derrière ce pauvre corbillard, à côté d'un gamin sans nom qui se trouve être mon propre neveu; je n'en suis pas fier, je l'avoue; mais je n'en suis pas moins Alcide Délémont, le maître verrier, décoré, médaillé à plusieurs expositions; et sitôt que j'aurai terminé cette désagréable corvée, je rentrerai chez moi au grand trot de cet excellent cheval qui nous suit attelé à cette victoria, la mienne! » Positivement, ce petit

discours se lisait dans ses yeux; et son importance éclatait. Le concierge, qui lui emboîtait le pas, se redressait, fier de la compagnie d'un homme aussi considérable. Les femmes se racontaient en chuchotant la légende de sa fortune, dont elles enflaient le chiffre. Seul, l'ouvrier typographe ne s'occupait pas de lui : il marchait tête basse, les yeux à terre, sa longue barbe rousse repliée contre sa poitrine. Lui non plus, n'avait eu la triste nouvelle qu'au dernier moment, après avoir attendu la morte toute la soirée de la veille, jour de leurs habituels rendez-vous. Il était tellement étourdi par ce coup inattendu qu'il marchait comme en un rêve. De grosses larmes coulaient par moments le long de ses joues, et se perdaient dans les flots de sa barbe : depuis six ans, il connaissait Catherine; ils venaient de décider de se marier tout de bon, parce qu'ils s'entendaient bien, et aussi pour l'amour du gamin abandonné par son vrai père. Et voilà que ces beaux projets, avec toute sa tendresse et tout son bonheur, s'en allaient ainsi, trotte-menu, vers le cimetière.

Les hommes les plus secs, les plus résolus à braver les suggestions mélancoliques des grands accidents de la vie, peuvent pourtant être atteints par cette irrésistible tristesse que dégagent la mort et les choses de la mort : c'est ainsi que, dans la détresse de la marche à travers le paysage

funèbre, une émotion presque douloureuse vint peu à peu s'ajouter à l'égoïste contrariété de Délémont. Il pensa à ses autres sœurs, à ses autres frères, à ses parents morts, — au tronc et aux branches de l'ancien arbre familial. Jadis une épidémie de diphtérie, — tel un orage secoue un arbre trop chargé, — en avait emporté trois en quinze jours. Plus tard, Étienne, qui travaillait à Montceau, fut enlevé par un coup de grisou. En se souvenant d'eux, il revit leurs figures, effacées par la brume des années, comme celles de ces vieux daguerréotypes qu'on ne distingue plus que sous certains jeux de lumière. Quant aux survivants, Pierre, Jean, Marie, Barthélemy, Angélique, Dieu sait où ils se trouvaient, à cette heure! Des épisodes de leur enfance commune revinrent à sa mémoire. Il les revit, frimousses barbouillées, pieds nus, tignasses ébouriffées. Il respira l'air alourdi, il reconnut l'odeur de la chambre où ils poussaient ensemble, comme une nichée de chats serrés dans le même panier. Il se rappela la longue rue dépavée qui serpente jusqu'à l'usine, les petites maisons toutes pareilles, le canal de la Saône derrière les jardinets, le buisson de groseilliers où l'on se piquait les doigts. Tout à coup sa gorge se serra : sur ce fond de grisailles, un épisode se dessinait, tragique dans sa simplicité : c'était le père, rentrant un jour avec un masque

de désespoir et criant dans la cuisine, la tête entre ses mains :

— C'est mon tour, je n'y vois plus assez... Je ne peux plus faire l'anneau... On me remet « grand garçon »... Ah! misère de nous, voici la dégringolade!...

De confus regrets se mêlèrent bientôt à ces souvenirs : comme il s'était allégrement détaché des siens, — bouture ingrate, pressée de fleurir pour son compte dans un sol meilleur! Comme il avait secoué d'un cœur léger sa part des soucis communs! Surtout, comme il avait chassé de sa mémoire cette sœur coupable, négligée impitoyablement, et qu'il ne verrait plus!... Ces regrets, qui ne l'avaient jamais effleuré, l'étonnèrent bientôt, en prenant dans son esprit une saveur amère : il ne leur laissa pas le temps de se changer en remords, et les repoussa. Pourquoi se préoccuper d'autrui? Chacun n'a-t-il pas ses fardeaux et ses peines? Lui-même n'en avait-il pas eu largement son lot? Qu'il en dressât le bilan, au lieu d'additionner ceux des autres : il y trouverait de quoi s'attendrir plus justement! Et il se prit à calculer les fatigues accumulées de son énorme travail pour relever l'usine, — pour la créer plutôt, tant elle était déchue lorsqu'il l'acquit avec si peu de ressources; — puis pour la maintenir, si souvent à deux doigts de la ruine,

et relevée par un coup d'audace ou d'énergie, comme un vaisseau désemparé que sauve le sang-froid du capitaine! Ceux qui admiraient son effort en le mesurant aux résultats n'en pouvaient apprécier l'héroïsme : il fallait, pour cela, connaître les chagrins domestiques qui, en pesant sur sa vie, l'auraient entravée, si sa passion des affaires n'eût toujours refoulé tous les autres soucis : la longue maladie de sa femme, lentement dévorée par l'atroce cancer, puis, quand il eut vu partir cette chère compagne des temps difficiles, — le seul être qu'il eût jamais aimé, — son chagrin, son abandon, son désarroi, sa solitude; — bientôt après, des ennuis sans fin avec la personne choisie pour gouverner sa maison; — les tracas que donnaient ses enfants à son inexpérience de tout ce qui n'était pas la bouteillerie; — son second mariage, enfin, ce coup de dés qui l'avait tiré d'une passe difficile, mais pour installer sous son toit la discorde, la jalousie, la méfiance, tous les éléments qui peuvent empoisonner un foyer. En sorte qu'ayant atteint au delà de ses espérances ses ambitions de jeunesse, il ne jouissait point de ses conquêtes : l'usine était debout, contre vents et marées; la prospérité de son industrie semblait établie; sa fortune augmentait de jour en jour; la considération, les honneurs même, — à preuve ce ruban rouge qui fleurissait sa boutonnière, —

venaient avec la richesse; mais il n'avait plus une heure de joie; mille tourments empoisonnaient sa vie; dès qu'il sortait de son bureau, il cherchait en vain la chaleur des affections naturelles, le bien-être d'une maison pleine de paix. Peut-être que, tout calculé, la misérable morte avait eu plus de bonheur que lui, avec son tempérament d'alouette, son insouciance, sa manière de cueillir partout quelque plaisir. Tout à l'heure, pendant qu'on la clouait dans son cercueil de sapin, la grosse concierge le disait, à travers ses jérémiades :

— Elle a eu bien des traverses, la pauvre femme! Mais les chagrins n'ont jamais pu l'empêcher d'être gaie. Elle me répétait souvent: « Voyez-vous, madame Durand, tout s'arrange, dans la vie : tantôt un peu mieux, tantôt un peu plus mal, ça finit toujours par s'arranger. Alors, à quoi bon se faire de la bile, dites-moi? » C'est pourquoi, malgré tout ce qui lui est arrivé, elle n'a jamais été malheureuse...

Ayant ainsi parlé, la bonne femme réfléchit un instant et reprit :

— Peut-être que si elle s'était doutée qu'elle finirait ainsi, tout à coup, et que son petit resterait seul au monde, ça lui aurait un peu changé les idées... Elle l'adorait, ce gosse qu'elle avait eu comme ça, sans y faire attention... Ah! bon Dieu

de bon sort! comment ça va-t-il s'arranger, pour celui-là?...

Était-ce vraiment bien lui, Alcide Délémont, qui s'était écrié là-dessus, comme pour donner raison à la sainte insouciance de la morte :

— L'enfant n'a rien à craindre de l'avenir, ma brave femme; je le prends avec moi.

Cette espèce d'engagement, — un acte tout impulsif, — l'étonnait et le tourmentait. En y pensant, il baissa les yeux pour examiner l'orphelin : il vit une frimousse étiolée de gamin de faubourg, pointillée d'éphélides et comme prématurément défraîchie, un front étroit, bombé sous des cheveux plats, de nuance indécise, plutôt bruns, un nez écaché, arrondi, dont la mollesse contrastait avec la carrure du menton, — le menton proéminent des Délémont, — et de frêles épaules, et des jambes minces comme des pattes de sauterelle; dans l'ensemble, un petit être chétif, presque rabougri, fermé comme le sont si souvent ces enfants qu'oppresse dès la naissance un poids étranger, qui ont pris de bonne heure l'habitude de ne rien livrer d'eux-mêmes, se méfient obscurément de la vie, roulent dans leurs silences des idées qu'on ne lit pas dans leurs yeux.

Quelle espèce d'être pouvait être ce sauvageon sans père, poussé comme une graine égarée pour prolonger dans l'avenir la faute maternelle? Mys-

tère! Pourtant il fallait l'emmener, lui ouvrir la maison, l'introduire dans la famille, expliquer ses origines, raconter l'histoire de sa mère à ses cousines; — comment, grand Dieu! — subir les regards dédaigneux dont Mme Délémont ne manquerait pas d'illustrer cet humiliant récit? De tels soucis étaient précisément de ceux que l'usinier redoutait le plus, parce qu'ils ne rentraient point dans le cercle habituel de son activité, et représentaient des difficultés d'un autre ordre que celles qu'il dominait chaque jour.

Le convoi s'engagea parmi les tombes, puis s'arrêta. Les rites habituels s'accomplirent. De sa forte main dégantée, Alcide caressa la joue de l'enfant, qui regardait disparaître la bière dans le trou béant.

On n'avait mandé aucun prêtre, la morte ne pratiquant pas et le concierge étant libre penseur. Quand les cordes remontèrent à vide, les invités se trouvèrent au bord de la tombe, à se regarder, comme s'ils attendaient encore quelque chose. Puis, sous les regards curieux des femmes, le concierge s'approcha de Délémont, l'air important, et demanda :

— Qu'est-ce qu'il faudra faire pour la boutique?

Le maître verrier savait jouer de la bonhomie, à l'occasion; mais il crut inutile de se mettre en

frais pour un si mince personnage, et répondit sèchement, de ce ton impérieux que donne l'habitude du commandement, comme s'il parlait à l'un de ses surbordonnés :

— Je m'occuperai de cela, en temps utile.

Le concierge s'attendait à plus d'aménité : froissé dans ses idées égalitaires, il recula de trois pas, en grognant. Le typographe lui succéda :

— Alors... l'enfant... Qu'est-ce qu'on en fait?

La même voix brève affirma :

— Je l'emmène.

— C'est que, voilà... Si ça vous gênait, monsieur,... moi, il ne me dérangerait pas...

Délémont eut une seconde d'hésitation : que de difficultés tranchées s'il acceptait cette offre! Mais ayant deviné les relations de cet homme avec la morte, il se trouvait gêné, vis-à-vis de lui, dans sa respectabilité de bourgeois correct. Très vite, il supputa les ennuis qu'il aurait dans la suite, et refusa :

— Merci. Après tout, c'est mon neveu. Son avenir me regarde.

L'homme restait sur place, immobile et triste, comme s'il cherchait des arguments pour soutenir sa proposition. N'en trouvant aucun, il poussa un gros soupir.

— Bien sûr ! fit-il enfin... Moi, il ne m'est rien... Allons, adieu, petit !

Il se pencha sur l'enfant, lui posa un baiser sur le front, et rejoignit le concierge, à côté duquel il se mit à descendre la longue avenue bordée de platanes. L'enfant le suivit d'un long regard chargé de regrets, en retenant les sanglots qui secouaient sa poitrine. Puis, dans un éperdu besoin de protection ou de tendresse, il saisit la main de l'inconnu de la veille qui désormais serait son seul appui.

— Viens, mon garçon ! dit Délémont. A propos, comment t'appelles-tu ?

Une voix grêle balbutia quelque chose d'inintelligible. Délémont se pencha en tendant l'oreille :

— Tu dis ?

Le murmure se répéta, à peine un peu plus distinct.

— Valentin ?... oui ? Ah ! ah !... Eh bien, Valentin, tu veux bien venir avec moi, n'est-ce pas ?

L'enfant suivait des yeux, dans le rond-point de l'avenue, à deux cents pas en avant, les silhouettes du concierge et du typographe. Celui-ci se retourna pour lui adresser un dernier signe d'adieu. Il agita son mouchoir humide. Délémont tenait à obtenir une réponse :

— Tu comprends, expliqua-t-il, je suis ton oncle... le frère de ta maman !

Le petit continua de se taire, en serrant plus fort la main vigoureuse qui enfermait la sienne.

— Tu ne réponds pas?... Est-ce que je te ferais peur, par hasard? Je ne suis pas un ogre, je ne te veux que du bien.

Et il s'entêta à répéter sa question :

— Tu veux venir avec moi?... Oui?...

Les pleurs de Valentin recommencèrent, graves, silencieux, contenus, — larmes d'une douleur qui ne peut se cacher, reste pourtant discrète et n'éclate pas tout à fait. Crainte? Émotion? Désespoir? Comment le dire? Les hommes ne lisent pas dans les cœurs des enfants, où la douleur est formée d'éléments qu'ils ont oubliés; et, ne sachant ni les comprendre ni les consoler, ils n'en sont parfois que plus émus au spectacle de leurs chagrins. Troublé par ces larmes qu'il ne pouvait sécher, Délémont chercha des paroles de compassion :

— Pauvre petit!... Mon pauvre bonhomme!... Elle était donc bien bonne, ta maman? Tu l'aimais bien?...

— Oh!!!

Ce cri jaillit avec une telle ardeur, si passionnément sincère, que Délémont sentit se réveiller ses regrets : Catherine aurait-elle eu des qualités qu'aucun des siens ne soupçonnait? Le désespoir de cet enfant, le chagrin du typographe, les paroles de la concierge, tout cela rapproché de la dignité dont elle avait fait preuve en l'ignorant, — autant

de signes qui contredisaient son préjugé contre elle. Peut-être que, comme tant d'autres, elle valait mieux que sa vie; peut-être qu'avec plus de pitié, moins d'égoïsme... Pour la seconde fois, il secoua ces importunes pensées, qui ne demandaient qu'à l'envahir :

— Pauvre petit! reprit-il d'un ton bienveillant... Oui, c'est un malheur... un grand malheur... Mais il faut se faire une raison! Et tu vois qu'il faut bien que tu viennes avec moi, puisque tu n'as plus ta maman, puisque le bon Dieu te l'a prise!

Cette phrase ne sortit pas sans efforts : en fait d'idées religieuses, Délémont n'en avait que de très rudimentaires. Elles n'exerçaient aucune action sur sa vie, mais lui servaient à compléter une philosophie simple et pratique, où Dieu apparaissait au centre invisible des choses comme le moteur d'une machine compliquée dont personne excepté lui ne connaît les rouages secrets. En ce moment, il jugeait opportun de l'invoquer, pour expliquer l'inexplicable. Il ne sut jamais que ses paroles inaugurèrent un long travail dans l'âme de Valentin, où elles prirent un sens précis qu'il ne songeait guère à leur donner, et semèrent des rancunes formidables contre l'Être inconnu qui enlève leur mère aux enfants.

— Où voudrais-tu aller? poursuivit-il. Chez ce brave homme qui offre de te recueillir? Mais il ne

t'est rien, et c'est un pauvre homme : que pourrait-il pour toi?... Avec moi, c'est autre chose. D'abord, je suis ton oncle, tu comprends. Et puis je peux te donner un bon métier, de bons exemples, tout ce qu'il faut pour faire ton chemin dans le monde. J'ai une jolie maison, une grande fabrique, — une bouteillerie, mon petit!... Tu auras un cousin, des cousines, tu ne seras pas seul au monde. Tu vois, c'est bien ce qu'il y a de mieux, qu'en dis-tu?

L'enfant balbutia :

— Oui... oui...

Ses larmes coulaient toujours.

— A la bonne heure!... Il paraît que tu es raisonnable!... Allons, on fera quelque chose de toi!

La victoria attendait à la sortie du cimetière. Jérôme, le cocher, — un beau cocher gras, luisant, garni de boutons dorés, — debout à côté du cheval, consulta des yeux son maître, qui lui fit signe de monter sur le siège. Mais en ce moment, Délémont remarqua que les yeux de Valentin, encore pleins de larmes, se fixaient sur un plateau de brioches étalées à la devanture d'une guinguette.

— Tu as faim, peut-être?

La petite voix grêle répondit :

— Un peu!

— Hé! pourquoi ne le disais-tu pas?... Tu n'as

pas mangé, ce matin?... Non?... Ah! mon pauvre bonhomme!... Allons, viens!

Il l'emmena à grandes enjambées dans un des restaurants qui font face au cimetière, commanda des œufs, du jambon, du vin, un bon petit déjeuner. Valentin, qui défaillait, dévora ce qu'on lui servait; ses larmes cessèrent, son visage s'éclaira; — et son oncle lui disait en le regardant manger :

— Ça va mieux, maintenant?... Allons, bon! Et tu n'es pas long : c'est bon signe. Moi, tu sais, je n'aime pas qu'on lambine : tout ce qu'on fait, il faut le faire bien et vite!... Il n'y a rien qui m'agace comme de voir gaspiller le temps. Le temps, vois-tu, c'est la chose la plus précieuse : on n'en a jamais assez : je ne sais pas pourquoi les journées n'ont que vingt-quatre heures, ma parole!...

Tout à coup, les Romanèche firent irruption dans le restaurant : le mari dans une attitude de circonstance, avec une expression calculée de sa petite figure grise et des mouvements réglés qui devaient correspondre à la nuance exacte de son émotion; la femme pleurante, son bon visage enfantin tout bouffi et bouleversé. Elle embrassa son neveu, en exclamant à travers ses larmes :

— C'est toi? C'est bien toi?... le fils de Catherine?... Le fils de ma sœur... de ma pauvre sœur?... Est-ce possible!... Ah! mon pauvre pe-

tit !... Dis-moi comment elle est morte, Alcide?... A-t-elle beaucoup souffert? Notre pauvre sœur! Notre pauvre sœur!...

L'enfant recommença à pleurer en voyant des larmes, honteux d'être surpris, par cette dame si désolée, à manger dans un tel moment. Quant à Romanèche, il restait debout, un mouchoir dans une de ses mains gantées de noir, son chapeau dans l'autre; les regards et les signes d'intelligence qu'il adressait à son beau-frère désapprouvaient ces manifestations de sensibilité disproportionnées aux circonstances : Claire, se disait-il, ne pensait point à sa sœur; voici qu'elle se désespère de la savoir morte, alors que vivante elle ne l'eût probablement jamais revue! Une fois de plus, l'inconséquence humaine l'étonnait, lui qui se flattait d'être logique. Et il entreprit d'expliquer à Délémont, à voix basse, qu'ils étaient accourus dès la réception de la dépêche, que ce n'était pas leur faute s'ils arrivaient trop tard, et qu'ils avaient reconnu Jérôme, et qu'ils n'avaient pas cru devoir amener leurs fils, qui ignoraient l'existence de cette tante oubliée :

— Je n'aurais pas eu le temps de leur expliquer comme il convient cette situation anormale... Je ne sais comment vous vous y prendrez avec vos filles, vous : c'est encore plus délicat. Moi, j'ai l'intention de tout dire à mes garçons. Renseignés

trop sommairement, ils prendraient du fait une idée fausse : et je leur apprends à juger sainement, en pleine connaissance de cause. La science de la vie, comme les autres sciences, exige une bonne méthode, qu'on n'acquiert jamais trop tôt!

Délémont répondit en racontant les détails qu'il venait d'apprendre sur Catherine : sa mort subite, sa pauvreté, la boutique fermée qu'il faudrait liquider. Romanèche s'assombrissait, en jetant des regards inquiets sur Valentin. Une phrase le rassura :

— Quant à l'enfant, il est convenu que je m'en charge.

Aussitôt soulagé, le professeur s'écria :

— Ah ! c'est très bien, c'est très beau, ce que vous faites là... C'est généreux, c'est d'un brave homme!... D'ailleurs, vous le pouvez, mon cher, votre situation vous le permet...

Un pli d'amertume se mêlait déjà à la satisfaction de la première minute :

— Je dirai même qu'elle vous y oblige, ajouta-t-il.

Puis il se tourna vers Valentin que sa femme cajolait, lui posa la main sur la tête dans un beau geste protecteur, lui tint un petit discours rempli de bons conseils. Et l'enfant s'étonnait de cette famille inconnue, qui semblait sortir par miracle de la tombe où dormait sa mère.

II

Alcide Délémont excellait à tirer parti de toutes choses. Aucun objet ne passait sous son rayon visuel sans qu'il se demandât aussitôt : « A quoi cela peut-il servir? » Par « servir », il entendait expressément servir à l'extension de ses affaires, à la prospérité de son usine ; s'il reconnaissait que l'objet en question ne pouvait « servir à rien », il cessait aussitôt de s'y intéresser. De même avec les gens : chaque fois qu'il rencontrait un nouveau visage, il l'examinait d'instinct à ce point de vue spécial et, s'il croyait n'en pouvoir rien attendre, s'éloignait. Aussi ne possédait-il que des relations commerciales, fournisseurs ou clients. On ne lui connaissait pas d'amis. Jamais il n'éprouvait le besoin de causer d'autre chose que de son industrie. La règle de son intérêt servait de mesure à

ses sentiments, gouvernait jusqu'à ses affections de famille : bien que sa première femme fût de complexion délicate et qu'il lui fût sincèrement attaché, il l'utilisa comme les autres, sans craindre de la fatiguer par les menus travaux qu'il ajoutait aux soins du ménage. Elle s'usa ainsi, dans une existence à la fois surmenée et monotone; mais elle n'en souffrit pas, étant de ces créatures passives qui trouvent toujours moyen de maintenir leurs désirs au niveau de leurs possibilités.

Les Délémont eurent d'abord deux filles, Alice et Estelle. Alcide les vit naître sans joie, parce que les filles, qui ne peuvent « servir à rien », représentent plutôt d'inutiles dépenses de toilette et d'éducation. Ce fâcheux calcul ne l'empêcha point de les aimer à sa manière, l'habitude aidant ; mais elles en eurent de bonne heure la vague intuition, et ne virent guère en leur père qu'un étranger qui vous nourrit, vous gronde et vous néglige. — En revanche, la naissance du petit Bernard le remplit de joie : sur la tête de l'enfant, il échafauda les rêves spéciaux que sa fantaisie pouvait concevoir : « Toi, tu sauras tout ce que je n'ai pas su, tout ce qu'il m'aurait été si utile de savoir !... Tu seras un maître verrier dans le grand style, avec de l'instruction, de l'éducation, des manières... L'âpreté de la lutte sociale et les développements de la concurrence préparent de mauvais jours aux in-

dustriels : ne crains rien, on te cuirassera pour la guerre, on te fournira d'armes et d'outils, — et tu seras un vainqueur, comme moi!... » — Devenu veuf, il décida d'abord qu'il ne se remarierait pas : une seconde femme lui semblait plus dangereuse que nécessaire à l'usine. En effet, il ne la concevait que jeune et jolie : telle, comment l'empêcher d'aimer le plaisir, le monde, la dépense? Et que de dérangements en perspective! Il se contenta donc d'une petite amie, de goûts modestes, à laquelle il ne demandait rien de plus que ce qu'il lui donnait, en bon comptable pour qui toutes les opérations de la vie se ramènent finalement au doit et avoir. — En même temps qu'il se casait ainsi, il engagea pour diriger son ménage la veuve d'un agent de change mort en déconfiture, Mme Mellot. Cette femme, prétentieuse, aigrie, incapable de prendre à cœur la tâche qu'elle acceptait, n'apporta dans la maison que des troubles et du mal-être. Il ne s'en soucia guère : il passait ses journées à l'usine, travaillait dans son bureau la moitié de la nuit, fermait les oreilles aux plaintes fondées de ses filles contre la gouvernante, et les yeux aux mauvais procédés dont elle se rendait chaque jour coupable, ou, forcé d'en apercevoir quelque chose, s'en allait, simplement, pour en éviter la contrariété.

C'est qu'il avait bien d'autres soucis! Partout,

dans les verreries, les fours à bassin remplaçaient les fours à creusets. Par les frais qu'elle entraînait comme par les dépenses de combustible dont elle greva son budget, cette transformation de l'industrie verrière mit brusquement en question l'existence même de son usine. Il vit le moment où l'œuvre de sa vie allait s'écrouler, faute de fonds pour dominer la crise. C'est alors qu'il accepta une combinaison matrimoniale dont son beau-frère Romanèche fut la cheville ouvrière. Celle qu'il épousa ne lui inspirait aucune sympathie; mais elle lui apportait un capital qui le sauvait. Il ne vit pas autre chose : le vaste monde, avec la complexité de ses intérêts, la variété de ses exigences, l'enchevêtrement de ses relations, n'existait dans l'esprit de cet homme que par rapport à l'usine où se concentraient ses forces, où s'absorbait son âme. Elle seule était sa norme en toutes choses : il ignorait tout ce qui ne la concernait pas; la politique même ne l'intéressait que si des traités de commerce ou des lois ouvrières en venaient favoriser ou gêner l'expansion; quant à ses affaires domestiques, elles restaient à l'arrière-plan : pourvu que l'usine prospérât, il faisait bon marché des lézardes de sa maison, ou des désordres de son foyer.

Il l'avait acquise peu de temps après la guerre, à vil prix, grâce à une somme de cinquante mille

francs gagnée au tirage des obligations sur lesquelles il plaçait ses premières économies. (Il travaillait en ce temps-là comme « souffleur », dans une verrerie de la banlieue, et gagnait jusqu'à douze francs par jour.) Obligé de la remettre à flot, puis de marcher au jour le jour, presque sans fonds de roulement, il accomplit pendant plusieurs années de véritables prodiges, qui recommençaient à chaque échéance. Il eût probablement sombré, malgré son intelligence, sans l'appui du banquier Davallon : ce financier généreux mêlé dans sa jeunesse au mouvement saint-simonien, qui se plaisait à venir en aide aux jeunes industriels dont les capacités lui inspiraient confiance. Aussi parlait-il volontiers de cet homme de bien, « revenu, disait-il, des plus dangereuses utopies au sens de la réalité pratique ». La reconnaissance qu'il lui gardait ne l'empêcha pourtant jamais de se déclarer « parti de rien », d'affirmer qu'il devait « tout à son propre effort », de répéter qu'il « avait fait son chemin tout seul », oubliant ainsi, par un travers fréquent, l'aide inattendue du hasard et le concours salutaire du capitaliste. Quand survint la crise de la transformation des fours, vers 1884, il n'était point au terme de ses difficultés : Davallon venait de mourir; Romanèche, au courant de ses embarras, et très fier de contribuer à l'en sortir, lui parla de Mlle Aline Lanthenay : il ne son-

gea qu'aux difficultés présentes, et se réjouit d'être agréé.

Elle était la fille unique d'un professeur de philosophie, veuf de bonne heure, qui l'avait laissée orpheline à dix-sept ans. Un oncle, enrichi dans le commerce, la recueillit, la tyrannisa, finit par lui léguer en mourant une part de sa grosse fortune. Délivrée alors d'une oppression sous laquelle elle ployait depuis quinze années, elle ne sut que faire de son indépendance. Effacée, timide, avec des traits sans agrément, un gros grain de beauté d'où surgissait une touffe de poils jaunes au milieu de la joue gauche, une tendance à l'embonpoint qui s'accentua bientôt, elle cachait sous une apparence ingrate des aspirations d'un romanesque un peu puéril, qui ne s'accordaient ni avec son âge, ni avec son physique. C'était un être incomplet. Le souvenir des lectures de sa première jeunesse, que dirigeait son père, l'inclinait vers les choses de l'esprit, dont les circonstances l'avaient ensuite écartée : en les regrettant, elle n'eut jamais l'initiative d'y revenir. Elle se contentait de relire sans cesse les pages retrouvées d'un volumineux *Essai d'un nouveau système social fondé sur la raison*, auquel Lanthenay avait travaillé toute sa vie sans l'achever : ainsi, des idées confuses s'ancrèrent dans son esprit moyen, que gouvernaient d'autre part des inquiétudes, des pressentiments, des

craintes morbides. Sa solitude lui inspirait une sorte d'effroi : Délémont fut le premier parti qu'on lui présenta ; elle l'accepta, dans la crainte de n'en pas trouver d'autre, dans l'espoir aussi qu'elle pourrait placer sur des enfants sans mère le capital de ses affections sans emploi. Mais ce rôle de belle-mère, toujours difficile, dépassait sa mesure. Les jeunes filles n'étaient pas mal disposées pour celle qui les délivrait de Mme Mellot : elle demanda davantage, voulut exiger trop vite une affection lente à venir, se froissa de réserves légitimes, fut tantôt trop sévère et tantôt trop indulgente, en sorte qu'elle ne se fit pas aimer. Alice seule, avec sa délicate intuition, devina qu'elle cachait sous ses maladresses des intentions très bonnes, et qu'il ne fallait point la traiter en ennemie. A Bernard, si juste pourtant, elle n'inspira qu'une insurmontable antipathie. Et elle le détesta. Son mari même lui en voulut bientôt d'avoir pris la place de celle qu'il avait aimée. Après la naissance de Dorothée, que le père accueillit mal, elle devint méfiante, susceptible à l'excès, jalouse pour son enfant : ses gronderies, ses plaintes, ses vains reproches, ses colères rentrées chassèrent alors toute douceur d'un foyer qui manquait déjà de tendresse et d'intimité.

De telles conditions d'existence ne pouvaient développer la sensibilité d'Alcide Délémont. Sans

doute, il n'en était pas dépourvu, à preuve de cet attachement même qu'il gardait à la mémoire de sa première femme et qui le rendait injuste pour la seconde; mais elle était rudimentaire, capricieuse, sans contrôle. D'ailleurs, les rivalités parmi lesquelles il se mouvait dans sa famille l'amenèrent à en réprimer les rares manifestations : s'il sentait poindre une émotion, il s'empressait, par crainte d'en être troublé, de penser à ses affaires; et la méthode lui semblait bonne, parce qu'il lui devait de la tranquillité. — C'est ainsi que lorsqu'il se trouva dans sa voiture, à côté de Valentin posé timidement sur le bord du coussin, il examina du coin de l'œil son petit compagnon, et faillit s'attendrir. Mais aussitôt il refoula ce périlleux sentiment en se posant la question familière : « A quoi peut-il servir? »

Pour l'heure, à coup sûr, à rien.

C'était, décidément, un enfant malingre, chétif, à la poitrine enfoncée; des yeux rougis par les larmes achevaient de lui donner un air lamentable.

Pour éviter peut-être de le plaindre, Délémont se mit à l'interroger :

— Quel âge as-tu, petit?

L'enfant leva sur son oncle un regard effaré, en balbutiant :

— Treize ans, monsieur.

Treize ans! il en paraissait onze à peine.

— Appelle-moi « mon oncle »... Treize ans?... Bien sûr?... Oui?... Hum!... Es-tu souvent malade?

La question resta sans réponse. Délémont pensa que l'enfant n'en conviendrait pas, par fierté.

— Bah! fit-il, quand j'avais ton âge, moi, j'étais plus faible qu'un poulet sans plumes. Ça ne m'empêche pas de me porter comme le Pont-Neuf, à cette heure!...

Il disait cela gentiment, par simple bienveillance. Mais telle est la force de l'habitude qu'en parlant ainsi, il établissait mentalement un rapport entre la santé de Valentin, les chances qu'elle avait de s'améliorer, la nature des services qu'il pourrait peut-être rendre un jour à l'usine; et, pour réfléchir, il interrompit son interrogatoire.

Son fils, élevé à l'École centrale, voyagerait après ses études, serait un industriel de large envergure : travailleur sans doute, sachant tout ce qu'il importe de savoir, mais *gentleman* aussi, sans l'expérience que donnent le petit apprentissage, les années de misère, les difficultés de la vie d'ouvrier. Bien qu'il eût choisi cette éducation pour Bernard, Délémont en gardait une certaine méfiance, surtout quand il songeait aux conflits de plus en plus nombreux qui surgissent entre les chefs d'industrie et leur personnel. Seuls, croyait-il, les anciens ouvriers connaissent bien les ouvriers, savent les conduire, les manier, et même, à l'occasion, les

berner, les leurrer ou les dompter. Les patrons issus de la bourgeoisie les ignorent ou les méconnaissent : pénétrés de préjugés humanitaires, troublés par les revendications que soutiennent les gouvernements mêmes, énervés par le sentimentalisme ambiant qui fait intervenir toutes sortes d'idées de justice et de solidarité dans la lutte des classes, affaiblis par l'infiltration de doctrines qui discutent jusqu'au privilège de la propriété privée, base essentielle de l'organisation sociale à laquelle ils doivent leurs avantages, ils n'ont plus l'énergie nécessaire à maintenir leurs droits, doutent de leurs forces, tremblent devant leurs adversaires, et dès qu'un conflit les menace, capitulent lâchement, tantôt devant les syndicats, tantôt entre les mains des ministres esclaves du nombre. Depuis longtemps, ils seraient annihilés comme la noblesse, s'ils n'avaient pour les renouveler les renforts qui leur viennent du peuple. Les seuls d'entre eux qui déploient encore du courage dans la résistance, ne sont-ce pas en effet ces hommes nouveaux, frais arrivés à la richesse, qui conservent assez de force, assez de sève, assez de ténacité pour défendre ce qu'ils ont acquis? Or, entre Bernard, bourgeois de seconde couche, amolli déjà par l'étude et la facilité de sa vie, et ses ouvriers dont les appétits iraient croissant toujours, le petit Valentin, de souche incertaine, tiré de la misère,

ne pourrait-il pas être une sorte de trait d'union, un tampon efficace? Élevé en ouvrier parmi les ouvriers, dans une usine qui lui paraîtrait un peu sienne, puisqu'il y serait recueilli, il deviendrait contremaître, sous-directeur peut-être; son passé, la reconnaissance, son intérêt le pousseraient à défendre la cause des patrons. La bonne action devenait ainsi profitable : en arrachant à sa pauvreté ce petit être sans père, on semait une graine qui, pour peu que le terrain fût favorable, lèverait pour le mieux de l'usine... Et Délémont, satisfait, se sourit à lui-même et reprit la conversation.

— Hé, petit! que faisais-tu chez ta mère, dis un peu?...

L'enfant, tiré d'une rêverie, tressaillit en répondant :

— J'allais à l'école.

— Ah! tu allais à l'école!... Tu l'aimais, ton école?... Tu apprenais tes leçons?

— Oh! oui!

— Tu étudiais trop, peut-être; c'est ça qui t'a rendu si gringalet!

Le petit, qui se tenait affaissé, se redressa, en tâchant de bomber sa poitrine.

— Je me porte bien, dit-il. Je suis assez fort!

— Vraiment!

— Je suis plus fort qu'on ne croirait!

Il ferma les poings et tendit son bras pour appuyer son dire, en ajoutant :

— J'aidais maman. Pas seulement dans la boutique, à vendre : je portais l'eau. Le broc était lourd. Je ne me plaignais jamais. Je ne pliais pas le dos.

Délémont, amusé, lui caressa la joue.

— En tout cas, tu as du courage. C'est bien, ça ! Quand on est faible, il faut toujours faire comme si on était fort !

Après un court silence, il reprit :

— Moi, tu sais, j'ai une fabrique, une grande fabrique... On y fait des bouteilles... Tout le monde y travaille, et dur !... Il faut ça pour réussir... et gagner de l'argent !

Il regarda si ce terme magique « gagner de l'argent » produirait quelque impression sur son compagnon : la figure de l'enfant resta muette, comme s'il venait d'entendre une langue étrangère. Délémont affirma de nouveau en coupant l'air de sa main droite :

— Oui, c'est en travaillant qu'on fait son chemin dans le monde !

Comme Valentin ne bronchait pas, il n'insista plus et se replongea dans ses réflexions.

Elles avaient abandonné le passé; elles n'agitaient plus ces regrets stériles auxquels il est malsain de s'abandonner; elles ne poursuivaient plus

dans leurs ombres les figures effacées d'autrefois. Confiantes, sereines, elles voguaient vers l'avenir : le plan esquissé tout à l'heure aboutissait, comme avaient abouti tant d'autres plans d'une exécution plus difficile; Valentin s'attachait à son oncle, à ce brave homme d'oncle qui l'accueillait si généreusement, dans l'oubli de la tare originelle; il s'attachait à son cousin Bernard, qu'il prenait l'habitude de regarder comme un être d'essence supérieure; surtout il s'attachait à l'usine : car, comment vivre dans l'usine sans s'y attacher? La considérant comme un bien de cette famille dont il était sans qu'elle fût à lui, il s'y donnait corps et âme, en ouvrier dévoué, de l'ancien modèle, épris du métier, fidèle au patron, exerçant sur les camarades une salutaire influence par l'exemple, par les propos, par le contentement... A ce degré d'optimisme, Délémont s'arrêta net : avant d'en arriver à cet heureux terme, il s'agissait d'introduire Valentin dans la maison, dont on approchait à chaque tour de roue, de raconter à ses filles l'histoire de Catherine, de la faire accepter par sa femme, — et cela n'irait pas tout seul!... Bah! une fois de plus il imposerait sa volonté, en coupant court aux discussions! Alice, avec son esprit de justice et de bonté, verrait avant tout la bonne œuvre à tenter; Estelle n'était qu'une enfant; quant à Mme Délémont, l'ennemie, peut-être

esquisserait-elle un simulacre de résistance : elle serait bientôt réduite, comme à l'ordinaire, et rentrerait une fois de plus les griefs imaginaires qu'elle devait ressasser dans ses insupportables silences.

Les deux hautes cheminées rouges, poudrées de suie, d'où montait un peu de fumée noire, les bâtiments gris aux toits brique apparurent au bas de la côte. Délémont les désigna d'un large geste de son bras droit, et dit :

— Voici l'usine !

Valentin, les yeux mi-clos, s'abandonnait aussi à ses pensées. Par un singulier contraste, pendant que celles de l'homme couraient avec confiance vers l'avenir, celles de l'enfant remuaient mélancoliquement les cendres d'un passé encore tout proche, déjà si loin, qui ne reviendrait plus. A la voix de son oncle, il tressaillit comme quelqu'un qui s'éveille, arraché aux chères images que son esprit ressuscitait.

— Regarde !

Son attention ne se porta pas sur les deux cheminées, avec lesquelles rivalisaient d'autres cheminées à peu près pareilles et plus lointaines, ni sur les constructions éparses dans le sol sablonneux et noirâtre, ni même sur la maison blanche, à volets verts, blottie dans un bouquet d'arbres, au bord du fleuve. Elle fut violemment saisie par

la révélation d'un paysage entièrement nouveau, tel que n'en avaient jamais contemplé ses yeux de petit faubourien accoutumés aux grêles marronniers des trottoirs, à la morne enfilade des rues, à peine égayés de temps en temps par le gazon brûlé des fortifications. D'un coup d'œil, il aperçut à la fois les deux bras de la Seine miroitante, les arbres feuillés du rivage, les collines à l'horizon, les prés, les ponts, les viaducs, l'enchantement des verdures et des ombrages, le mystère du ciel et de l'espace. Béant d'admiration, il s'écria :

— Oh ! que c'est beau !

Délémont, qui ne connaissait pas plus la contemplation que la rêverie, le crut ébloui par l'importance de ses établissements.

— N'est-ce pas? fit-il avec conviction. Que diras-tu quand on t'aura montré tout ce qu'il y a là dedans : les fours, les ateliers, les ouvriers au travail, les magasins, les machines ? Pense un peu : un roulement d'affaires de six cent mille francs par année, de l'ouvrage pour plus de quatre cents hommes !... Ce sont des choses dont tu n'aurais pas même eu l'idée, hein ?

Il ne se doutait pas lui-même qu'autour de ces cheminées, de ces toits, de cet enclos, il y avait la beauté des choses, la fraîcheur des bois, les sourires du ciel et de l'eau, toutes ces magnificences dont il n'avait jamais senti le charme, et que saluait

l'imagination de Valentin. La main posée sur l'épaule de l'enfant émerveillé, il continua, sans s'apercevoir du malentendu :

— Je suis content que ça te plaise au premier coup d'œil. Je vois que tu as de l'étoffe. A ton âge, moi, je travaillais déjà à la verrerie de Chalon, avec mon père. C'était un fameux souffleur, mon père ! Il était là depuis des années, et moi, j'aimais l'usine comme si elle m'appartenait... Oui, les fours, les ouvreaux, les cannes, les camarades, j'aimais tout ça !... Il n'aurait pas fallu me parler d'autre chose, ah ! non... Rien ne m'amusait comme de voir travailler les équipes, et de travailler moi-même... L'amour du travail, vois-tu, c'est la grande chose !... Je me disais : Un jour, j'aurai mon usine, moi aussi, et mes ouvriers, et je serai le maître !... Oui, oui, j'étais haut comme une botte et j'avais déjà cette idée-là. Et tu vois que c'est arrivé... Travaille comme j'ai travaillé, tu te feras ta place au soleil...

Valentin n'écoutait pas : ses yeux s'emplissaient de verdure, de lumière, de reflets. Il eut l'impression de se trouver tout à coup transporté très loin, dans un continent fabuleux, dans une île de rêve, tant il lui semblait invraisemblable d'avoir vécu si près de pareilles splendeurs. Tout au spectacle qui le pénétrait, il oublia un instant son chagrin, sa timidité, ses craintes; d'une voix changée,

vibrante de curiosité, passionnée, il demanda :

— Ce grand fleuve... est-ce la Seine ?

— Pardine ! que veux-tu que ce soit ?... le Mississipi ?... C'est rudement commode de l'avoir là pour les transports !... Avec les tarifs des chemins de fer, pas moyen de marcher, tu comprends... Tandis qu'avec la Seine, on s'en tire encore !... Et puis, elle fournit le sable pour rien... Bonne affaire !...

Renseigné sur le fleuve, l'esprit de Valentin courait plus loin :

— Et ces montagnes, là-bas ?

— C'est des bois... Les bois de Meudon, de Sèvres... Ça ne sert pas à grand'chose, ça : les paresseux vont s'y promener le dimanche, voilà tout !

Il s'empressa de revenir à sa marotte :

— Cette grande bâtisse derrière l'usine, c'est la Cité ouvrière... Une idée à moi !... *Ils* sont très bien là, tu verras... De l'air, de la vue, de l'espace, tout ce qu'il faut, quoi !... Ça ne *les* empêche pas de se plaindre, bien entendu, et d'écouter les charlatans qui s'engraissent en les excitant... Ah ! ce sont des gaillards qu'on ne sait jamais comment satisfaire !

La voiture tourna pendant qu'il parlait ainsi. Elle entra par le grand portail, dont le concierge vint ouvrir les battants, traversa la cour en lais-

sant à gauche l'usine et les dépendances, pour s'arrêter devant le perron de la maison blanche. Mme Délémont sortait justement, en toilette de ville. Un hideux bouledogue, poitrail puissant, face ridée, joues tombantes, se campait à côté d'elle, sous la marquise, dans une attitude agressive et pesante.

— Tu seras poli avec ma femme, mon garçon, souffla Délémont. Je t'avertis qu'elle tient aux manières... Allons, ôte ton chapeau !

Le bouledogue s'avança vers son maître, en remuant son tronçon de queue; Mme Délémont boutonnait ses gants.

— Il faut pourtant que je la prévienne, fit Délémont. Attends un peu, petit, reste là ! Je vais lui parler.

Il gravit les six marches du perron, repoussa les caresses du chien, et se mit à expliquer à sa femme la présence de Valentin.

— C'est un neveu que je ramène... Un neveu à moi... Il a perdu sa mère, qui était ma sœur... Subitement... Je le prends ici... Nous verrons ce qu'on peut en faire.

Il parlait d'un ton bref, comme s'il grondait. Le visage neutre de Mme Délémont, très blanc sous la voilette noire, exprimait l'étonnement, et une certaine curiosité.

— Un neveu ? fit-elle... Une sœur ?... à Paris !...

Vous ne m'avez jamais parlé de cette sœur ?

— Il y a longtemps que je ne savais rien d'elle.

La sécheresse cassante de la voix n'écarta pas les questions inévitables.

— Elle laisse un mari ?... d'autres enfants ?...

Il éluda la première en répondant à la seconde.

— Celui-ci seulement.

— Il s'appelle ?

— Valentin.

— Valentin... et puis ?

— Délémont, comme moi.

— Votre sœur avait donc épousé un cousin ?

Il hésita une seconde, sentit l'impossibilité de biaiser, et répondit carrément :

— Non, cet enfant est un fils naturel.

— Ah ! alors, je comprends... je comprends...

Un cri d'effroi empêcha Mme Délémont de dire ce qu'elle comprenait : le bouledogue s'était mis à tourner autour de Valentin, en le fixant de ses yeux injectés, avec des grognements qui découvraient les crocs ; l'enfant, d'abord glacé d'épouvante, venait de faire le geste de s'enfuir, et la hideuse bête se jetait sur lui.

— Ici, Step ! cria M. Délémont en levant sa canne.

Le chien obéit en rechignant.

— Couche !... Dans ta niche !...

Step, grognant, reniflant, bavant, laissa son

maître passer le mousqueton de sa chaîne à la boucle de son collier, hérissé de pointes. L'opération achevée, Délémont alla prendre par la main Valentin, qui tremblait de tous ses membres et qu'il tâcha de rassurer :

— Step est un chien de garde, tu comprends. Il ne te connaît pas encore : il fait son métier. Plus tard, vous serez amis. C'est un bon chien, très fidèle. Mais, par exemple, il n'aime pas les gens mal habillés, et j'ai dû payer pas mal de fonds de culottes. J'aime mieux ça : c'est juste l'animal qu'il faut ici pour qu'on puisse dormir tranquille !

La diversion fut heureuse. Mme Délémont avait un fonds de bonté que l'hostilité de son milieu l'obligeait à cacher en la condamnant à vivre sur une perpétuelle défensive. En voyant surgir à l'improviste ce neveu, dont les origines révoltaient déjà ses instincts, elle l'avait pris pour un nouvel ennemi. La brutalité de Step la retourna. Elle eut pitié de l'enfant effrayé et, le saluant d'un signe presque amical, dit doucement :

— Je vais en ville pour des emplettes. Nous nous retrouverons tout à l'heure.

Elle ajouta plus bas, en regardant son mari :

— Vous direz à vos filles ce que vous croirez convenable. C'est un soin que je désire vous laisser.

— Comme vous voudrez, répondit Délémont,

qui n'eût point avoué l'embarras où le mettait cette déclaration. Allons, Valentin, viens, rentrons.

Mais son sous-directeur, Soutre, accourait en faisant des signes. Il dut arrêter encore une fois son compagnon.

— Une minute, petit !... Reste là !

Soutre était une façon de colosse, musclé en hercule, avec un tête de gladiateur au front bas, aux traits épais et ramassés. La douceur d'un regard bénin en atténuait la rudesse brutale : au premier coup d'œil, on croyait reconnaître un de ces hommes qui mettent une vigueur primitive au service d'appétits proportionnés ; en l'examinant mieux, on pressentait qu'en cette masse puissante, la bienveillance pouvait corriger les excès de la force ; l'intelligence manquait en tout cas. Depuis plusieurs années, il possédait la pleine confiance de Délémont, qui lui destinait sa fille aînée. C'était lui qui traitait avec les ouvriers : ayant à deux reprises rossé des provocateurs, il croyait avoir de l'autorité ; et, pour maintenir cette autorité imaginaire, il mêlait dans ses manières l'arbitraire à la familiarité, affirmait bruyamment son amour des travailleurs, son respect de leurs intérêts, son souci de leur bien-être, — son esprit borné ne pouvant rien concevoir au delà d'une diplomatie d'apparentes concessions et de creuses promesses. Dans la pratique, ses sautes d'hu-

meur, ses contradictions, ses petites roublardises cousues de fil blanc, ses alternatives de bonhomie et de brutalité, semaient à profusion, sans qu'il s'en doutât, les colères, les rancunes, les haines.

Il regarda Valentin de son haut, comme un colosse regarde une fourmi, le pesa, le mesura, et dit de cette voix de crécelle qui contrastait si bizarrement avec sa stature :

— C'est un porteur que vous nous amenez là, monsieur Délémont ?

— Non, je vous expliquerai.

— Dommage ! Il ne serait pas de trop. Voilà quatre de nos petits Italiens malades, et nous n'avons rien pour les remplacer.

— Téléphonez à l'Assistance publique.

— Je viens de le faire : pas un gosse à disposition. C'est à croire qu'ils y mettent de la mauvaise volonté.

— Faites signe à Gotto ; il vous en amènera.

— C'est déjà lui qui nous a fourni les autres : il nous les livre dans un tel état, et il les nourrit si mal, que huit jours de travail les mettent à plat.

Un éclair d'indignation passa dans ses gros yeux.

— C'est vraiment barbare, ajouta-t-il, de traiter ainsi des enfants ! Sans compter que ça n'avance pas nos affaires, puisqu'ils ne peuvent bientôt plus

suffire à leur ouvrage et que nous sommes forcés de les remplacer.

Délémont perdait patience.

— Que voulez-vous que je vous dise, moi? Arrangez-vous comme vous pourrez!... Pourvu que le travail ne chôme pas!... Nous en reparlerons tout à l'heure : il faut d'abord que j'en finisse avec celui-là... Un neveu, Soutre, je vous raconterai... Allons, viens, petit, que je te montre à tes cousines!...

III

Quelque dédain qu'eût Délémont pour le jugement de ses filles, ce n'est pas sans une certaine appréhension qu'il leur amenait son protégé : il aurait en effet à leur expliquer la sœur morte, l'abandon où il l'avait laissée, l'humiliante pauvreté de Valentin. Autant de sujets sur lesquels il redoutait leurs questions, peut-être dans le pressentissement qu'elles revêtiraient de formules précises celles qui se posaient confusément à lui-même. Pour la première fois, il sentait qu'il ne lui suffirait pas de notifier, comme à l'ordinaire, le fait accompli ou la décision prise, mais qu'il aurait à subir une discussion, fût-elle très courte, un blâme, fût-il tacite ; pour la première fois aussi, sans se l'avouer encore, il soupçonnait la possibilité de s'être trompé en quelque chose.

Guidé par les sons du piano, il se dirigea vers

le salon. Les deux jeunes filles s'y trouvaient.

Alice surveillait les exercices de la petite Dotty, en battant la mesure : dans ce travail de patience, elle conservait cette possession d'elle-même qui lui permettait de voiler sous une apparente froideur le flux rapide de sentiments très vifs; son visage, d'un ovale légèrement allongé, qui semblait brun dans la pénombre, gardait une expression soutenue de bienveillance attentive.

Estelle lisait dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle était la plus jolie, fine, de taille élégante, avec un beau teint et de beaux cheveux blonds qu'elle coiffait depuis peu à la grecque et qui dégageaient une nuque charmante. Mais sa jolie figure avait un je ne sais quoi de sombre et d'inquiétant : au fond des yeux gris, pointillés d'or, passaient des reflets presque tragiques; les traits si juvéniles se tendaient, comme dans l'effort d'un travail intérieur trop intense; les belles lèvres un peu sensuelles prenaient un pli d'amertume, dont la violence arrêtait toute sympathie. Elle paraissait plongée dans sa lecture, et pourtant ne perdait rien de ce qui se passait autour d'elle : son pied remuait chaque fois que son regard se levait sur le piano, à chaque fausse note elle fronçait les sourcils.

Le salon était très simple, garni d'un de ces mobiliers en gauche imitation du style Louis XV

qui furent à la mode dans la petite bourgeoisie du second Empire : canapé, fauteuils et chaises à médaillons recouverts de velours grenat, table ovale, sans tapis, carpette carrée, en moquette à fleurs, garniture de cheminée en bronze doré et, contre les murs, quatre lithographies d'après des tableaux d'Horace Vernet. Sans être pauvre, cet ensemble manquait à la fois de goût, d'élégance et d'intimité. Délémont n'avait jamais eu pour son compte ni le besoin ni le désir d'un intérieur agréable. Il vivait dans son bureau, avec trois chaises cannées, des cartonniers, et pour ornements, des échantillons de verres de diverses couleurs qui lui servaient de presse-papiers et des diplômes d'expositions encadrés de baguettes noires : pourquoi les siens eussent-ils demandé tant de choses? L'argent qu'on dépense pour de jolis meubles, des bibelots, des tentures, reste improductif, tandis que dans les affaires il roule en faisant pelote de neige. Sa première femme, dressée à son école, n'exigea jamais rien; quand ses filles, plus tard, parlèrent de renouveler le mobilier, il ne voulut pas même les écouter :

— Votre pauvre mère, leur disait-il, fut une femme laborieuse et simple; elle se contenta de ce que nous avons, de ces meubles qui sont solides, de ce piano qui est passable. Si elle avait eu vos idées, j'aurais fait dix fois faillite.

Pour appuyer sa doctrine par un exemple, il ne manquait jamais de reprendre là-dessus le récit de ses débuts, qui cependant n'avait plus rien d'imprévu pour elles :

— C'est à force d'économies que j'ai fondé l'usine ! Les premiers temps, il m'arrivait de n'avoir pas trente sous dans ma poche le samedi après la paye; mais la paye était faite. Votre mère comprenait ça, la pauvre femme ! Jamais une dépense inutile, jamais un sou perdu dans le ménage ! Si elle m'avait demandé de la soie et des dentelles, comment aurais-je pu m'en tirer, dites ?

Alice ou Estelle répliquait :

— A présent, tu n'en es plus là !

— N'importe ! les habitudes sont les habitudes ! Nos meubles me conviennent, contentez-vous-en. D'ailleurs, vous savez bien que je travaille pour vous : quand je ne serais plus là, vous ferez ce que vous voudrez ?

L'idée de jouir, de son vivant, du plaisir qu'il pouvait faire, ne lui traversait pas l'esprit; à chaque réclamation nouvelle, son égoïsme renouvelait paisiblement la traite : « Après moi », etc. — Et le piano n'avait plus de son, les fauteuils crachaient leur crin, la moquette montrait sa corde.

La seconde femme se heurta aux mêmes refus.

— Pourquoi votre oncle ne vous a-t-il pas légué

aussi son mobilier, puisqu'il vous a donné ces goûts-là?

Elle ripostait que son capital, placé dans l'usine, lui valait peut-être quelques droits. Aussitôt il transformait la question, par une manœuvre où il y avait un peu de mauvaise foi :

— Vos droits? disait-il en s'indignant, qui donc les menace?... Tout est en ordre ici : je peux mourir demain, vous retrouverez ce qui vous appartient jusqu'au dernier centime. En attendant, votre argent sert au développement de l'usine. Et il rapporte plus que son taux légal : cela ne vaut-il pas mieux que de le gaspiller en meubles qui s'usent, en porcelaines qui se cassent?

Les premiers temps, elle ne se rendait pas tout de suite, étonnée d'une telle obstination chez un homme qui, d'autre part, savait ouvrir sa bourse : elle ne demandait rien qui ne fût raisonnable, désirait seulement un peu plus de bien-être dans la maison.

— Nous y gagnerions tous, expliquait-elle de son ton paisible et insistant; nos rapports en seraient plus faciles. Que de frottements pénibles s'atténuent, dans une vie plus large ! Nous pouvons l'avoir : à quoi donc sert l'argent, si l'on n'en jouit pas dans une mesure honnête?

Il coupait court :

— L'argent sert à faire des affaires, et à rapporter !

Alors elle battait en retraite, d'autant plus froissée par ces refus qu'ils méconnaissaient ses droits. Elle y pensait longuement, s'aigrissait, revenait à la charge, et s'attirait ainsi des paroles impatientes, parfois brutales, dont elle souffrait en silence. Leur vie en était assombrie : il y avait dans cette maison de riches une atmosphère de malaise qui vous prenait à la gorge, en entrant, comme une odeur malsaine...

...Au bruit de la porte qui s'ouvrait, Dotty s'arrêta, dans un brusque mouvement d'enfant craintif, à qui tout imprévu présage une impression pénible. Estelle posa son livre. Alice tourna vers la porte ses grands yeux foncés. Leurs figures à toutes trois prirent la même expression d'étonnement à la vue du bout d'homme introduit par leur père, qui tournait son chapeau dans ses mains en pliant les épaules pour se faire encore plus petit.

— C'est un cousin, expliqua Délémont d'un ton pressé. Il a perdu sa mère, une tante que vous ne connaissiez pas. Je vous l'amène.

Il poussa le petit devant lui, en ajoutant :

— Dans les nombreuses familles, vous savez, chacun tire de son côté sans s'occuper des autres...

En prononçant ces paroles, il sentit nettement l'insuffisance de cette explication, dont il s'était jusqu'alors contenté pour son compte. Sûrement, les jeunes filles ne l'accepteraient pas, des ques-

tions jailliraient bientôt de leur étonnement. Il voulut les prévenir, en disant tout de suite le plus indispensable et le plus facile.

— J'ai été prévenu très tard. D'ailleurs, sa mère est morte subitement. Il est épuisé de fatigue, ce petit, je vous raconterai son histoire un jour que j'aurai le temps.

Estelle s'approchait, tout excitée par cet incident qui cachait un mystère, prête à laisser son imagination partir, son cœur s'émouvoir. Mais Délémont, sans la regarder, poussa l'enfant contre sa fille aînée, dont l'attitude restait pourtant plus réservée, comme expectante :

— Vois comme il est effaré, Alice! ajouta-t-il. Tu tâcheras de l'apprivoiser, n'est-ce pas?

La jeune fille prit les deux mains de l'enfant, en demandant :

— Et... son père?

Délémont battait en retraite. Sur le seuil, il répondit :

— Il n'a plus ni père ni mère.

Il se hâta de sortir. Dorothée, profitant de l'occasion pour abandonner sa leçon, s'éclipsa derrière lui. Estelle regardait Valentin avec une immense envie de l'attirer aussi, de le consoler, d'avoir son premier sourire. Elle lui posa la main sur l'épaule, comme pour l'appeler. Valentin se retourna une seconde, la regarda, et aussitôt,

comme si elle ne lui inspirait que de la méfiance ou de la crainte, se serra plus fort contre Alice. C'était toujours ainsi ! L'aînée appelait toutes les sympathies, accaparait toutes les affections !... Les yeux d'Estelle noircirent, sa figure s'endurcit, ses lèvres prirent leur pli d'amertume. Elle était transformée : un flux de son âme passionnée emportait sa bienveillance, la faisait tout à coup méchante et cruelle. Sans baisser la voix, elle dit durement :

— Qu'est-ce que papa veut que nous en fassions ?

Valentin l'entendit : il lui jeta un grand regard désespéré, rougit jusqu'aux oreilles en se couvrant les yeux de son bras, dans le geste effarouché d'un innocent qui ne veut rien voir pour n'être pas vu. Il avait peur, il avait honte, il souhaitait que le plancher s'ouvrît sous ses pieds; il songea confusément à s'enfuir dans la campagne ouverte au loin. Mais, soudain, il se sentit attiré par une pression si légère qu'elle semblait une caresse, tandis qu'une voix très douce murmurait à son oreille :

— Pauvre petit !

C'était Alice, gagnée à la pitié par l'injustice de sa sœur. Un rayon de bienveillance éclairait sa figure trop sérieuse, d'une régularité trop sévère pour être belle, qui plaisait rarement au premier aspect. Penchée sur lui, elle répéta :

— Pauvre petit !

Et elle se mit à lui caresser les cheveux, en le consolant :

— Pourquoi te caches-tu?... As-tu peur de nous?... Pourquoi?... Tu es notre cousin et tu n'as plus tes parents!... Nous aussi, nous avons perdu notre mère... Veux-tu que j'essaye de te remplacer un peu la tienne?... Oh! ce ne sera pas la même chose, bien sûr!... Mais tu verras, je t'aimerai bien... Nous t'aimerons toutes!... Bernard aussi, notre frère... un gentil garçon, qui est à son lycée. aujourd'hui... Tu verras!...

Il y avait tant de tendresse maternelle dans cette voix qui le berçait ainsi! Et il y avait un autre sentiment encore, qu'il ne pouvait deviner, mais dont il sentait aussi la chaleur dans la pression des deux mains posées sur ses épaules, dans l'intensité du regard qui l'enveloppait : un sentiment profond de l'injustice des destinées, une pitié vibrante pour cette morte inconnue et si proche, tellement abandonnée des siens, et pourquoi?... Gagné par cette voix, Valentin ne craignit plus rien, ne résista plus : avec confiance, dans l'entraînement d'une affection spontanée, il appuya sa poitrine contre celle d'Alice, dont les lèvres se posèrent sur son front; et il oublia la tempête qui le ballottait depuis deux jours.

Estelle suivait la scène, avec un mauvais sourire ironique. Elle aussi, pensait à la morte, mais en

brodant un roman compliqué. Ce nouveau venu, avec sa petite tête malingre et ses yeux timides, piquait ses curiosités, eût sans peine gagné sa sympathie : pourquoi, comme les autres, préférait-il Alice? Elle le connaissait depuis dix minutes, et avait déjà un grief contre lui! Elle murmura, en s'adressant à sa sœur, cette fois :

— Tu te figures qu'on te le donne pour jouer à la poupée!

Il n'entendit pas. Alice non plus. Elle continuait à le câliner, en lui disant à demi-voix des choses gentilles, pour l'apprivoiser :

— Tu n'as plus peur de nous, petit?... A la bonne heure!... Tu vois, nous ne sommes pas méchantes!... Oh! nous ferons ce que nous pourrons pour toi!...

Il se laissait cajoler, comme un petit animal qui se rassure et ne demande qu'à répondre aux caresses.

— Tu nous parleras de ta maman... que nous n'avons pas connue!... A propos, dis-moi, comment t'appelles-tu?

Il sourit en se nommant à voix basse.

— Valentin!... Quel joli nom!... Valentin!... Eh bien, Valentin, tu vas rester avec nous, veux-tu?

Il leva sur la jeune fille des yeux brillants, où déjà renaissait la joie dans un de ces revirements

d'humeur qui sont de son âge, et il s'écria :

— Oh, oui!... toujours!...

C'était toute une petite scène attendrissante, dont Estelle s'irrita. Elle retourna dans son embrasure de fenêtre, reprit son livre, ne l'ouvrit pas; elle réfléchit un moment, en suivant des yeux, dans la cour, son père qui causait avec Soutre. Quand les deux hommes se furent éloignés, elle poussa un long soupir, puis se leva de nouveau, revint au groupe, et, debout derrière sa sœur, demanda :

— J'ai compris que c'est ta maman qui vient de mourir, n'est-ce pas?

— Oui, c'est maman.

— Et ton père?

Il ne répondit pas. Une série de questions l'assaillirent aussitôt :

— Il est donc mort aussi, ton père?... Quand?... Il y a longtemps?... Voyons, ne peux-tu pas répondre?...

— Je... ne... sais pas...

— Tu ne sais pas!... Comment, tu ne sais pas?... Tu ne l'as donc pas connu?... Ta mère ne t'a jamais parlé de lui?

Alice, inquiète, essaya de le protéger.

— Vois comme il est fatigué, Estelle... Après tant d'émotions... Plus tard, il nous dira tout cela.

Estelle répliqua :

— Qu'y a-t-il là de fatigant? Je lui demande des choses si simples!... Il faut bien que nous les sachions.

Elle reprit, d'un ton plus pressant :

— Voyons, que faisait-il, ton papa, dis?... Tu ne sais pas non plus?... Tu ne l'as jamais vu?... jamais?... Pas même quand tu étais tout petit?...

Valentin avait peut-être de confus souvenirs; mais il n'eût pas trouvé de mots pour les préciser, surtout en ce moment, dans la gêne de tant de questions.

— Comment s'appelait-il, au moins?... Son nom, enfin?... Le tien!... Tu ne vas pas nous dire que tu ne sais pas comment tu t'appelles?...

— Valentin.

Alice commençait à pressentir la vérité, que sa sœur, avec un instinct plus sûr du mal, avait déjà devinée.

— Laisse-le donc tranquille, dit-elle. Pourquoi es-tu si dure?

Estelle, la volonté tendue dans l'effort de sa curiosité, continua sans l'écouter :

— Valentin... quoi?...

Le petit répondit très bas :

— Délémont.

De nouveau, les deux sœurs se regardèrent, et les émotions qu'exprimaient ces regards différaient

comme leurs deux âmes. Ceux d'Estelle pétillèrent, dans le triomphe malsain de voir le fait justifier un soupçon mauvais. Ses lèvres se plissèrent, elle esquissa de la main un geste de détachement dédaigneux, en murmurant :

— Je m'en doutais !

Alice, bouleversée, embrassa Valentin, en répétant son mot de tendresse et de plainte :

— Pauvre !... Pauvre petit !...

IV

Le lendemain, un samedi, Bernard, sorti du lycée pour le dimanche, fut rapidement informé par Alice des événements de la veille.

Sous des allures d'une correction un peu guindée, le fils d'Alcide Délémont cachait une sensibilité très vive. Il recherchait les cols trop hauts, les belles cravates, les fines bottines, autant du moins que le lui permettait la parcimonie paternelle. Mais en même temps, sous l'influence de sa sœur aînée, il s'ouvrait à des sentiments souvent étrangers aux jeunes hommes de son âge et de sa position. Un grand désir du bien, un souci scrupuleux de délicatesse dirigeait ses actions. Comme aucune expérience ne tempérait son zèle, il se montrait en toute chose plus rigoureux qu'Alice. Il fut plus ému qu'elle à l'histoire de Valentin, et

laissa jaillir de ses lèvres les questions qu'elle se posait peut-être en son cœur, mais voilait de silence : comment une sœur de leur père avait-elle pu mourir pauvre et délaissée? Ni l'un ni l'autre n'osa risquer une explication; Bernard, dont la figure tourmentée prenait une expression de malaise, presque d'angoisse, demanda :

— Qu'est-ce que papa fera pour cet enfant?

— Je ne sais, répondit Alice. On en parlera ce soir, sans doute. Il a invité les Romanèche; je suppose que c'est pour cela.

Ce nom souleva de nouvelles pensées.

— Notre oncle Romanèche!... Comment a-t-il pu, lui aussi, tolérer cette injustice?

Le professeur représentait à leurs yeux, contre le positivisme utilitaire de leur père, la revendication des faibles, la révolte désintéressée contre l'iniquité sociale, l'effort vers la solidarité, en un mot, les « idées généreuses », c'est-à-dire les sentiments confus que les premiers spectacles de la vie éveillent en de jeunes esprits. Ils l'avaient entendu défendre tant de nobles causes, avec son éloquence tiède, diserte, abondante et déclamatoire, qui rappelait celle du héros révolutionnaire dont il était fier de porter le prénom ! Ils croyaient à ses phrases, comme ils croyaient aux qualités de son cœur. Pourquoi sa conduite, ici, les démentait-elle?

— Attendons pour juger, conclut Alice, nous ne sommes pas renseignés; nous ignorons ce qui s'est passé *entre eux*...

A table, une gêne inaccoutumée pesa sur les convives. On avait invité Soutre, qu'il fallait bien mettre au courant. Son mariage avec Alice devait être annoncé l'automne prochain, dès que la jeune fille atteindrait sa vingt et unième année. Or, il se trouvait toujours intimidé par la présence de sa quasi-fiancée, dont il admirait, en la redoutant un peu, la distinction naturelle, ou subissait le charme avec l'angoisse de ne pas plaire. Sa préoccupation principale était de cacher un formidable appétit qu'on plaisantait parfois, et ce soin négatif l'absorbait tellement qu'il ne remarqua pas le singulier regard ardent d'Estelle qui le cherchait sans cesse. A sa gauche, Mme Délémont ne mangeait pas, ne disait rien, confectionnait avec la mie de son pain des boulettes qu'elle arrangeait en figures symétriques autour de son rond de serviette. Au bout de la table, les quatre petits Romanèche épiaient en dessous leur nouveau cousin, qui faisait piteuse mine avec sa tristesse et son air pauvre. Jérôme ne lui offrait les plats qu'en pinçant les lèvres d'un air renseigné; lui, n'osait prendre que les plus mauvais morceaux. Il fallut qu'Alice lui remplît son assiette. Mais il était gauche, emprunté : c'était pitié de le voir s'escrimer pour couper son

rôti, ou laisser couler ses épinards entre les dents de sa fourchette. Sa tante Claire essaya de le mettre à l'aise en lui parlant : il en acheva de perdre contenance. Vers la fin du repas, quand Jérôme passa la crème au chocolat, il en fit rejaillir un gros pâté sur la nappe. Dorothée se mit à rire, avec deux des Romanèche. Alice s'efforça de réparer le désastre.

— Ce n'est rien, souffla-t-elle au petit dont les yeux se remplirent de larmes, ce n'est rien. Ne te tourmente pas pour si peu.

Oh! qu'il aurait voulu disparaître sous la table, où depuis longtemps déjà traînaient sa serviette et son morceau de pain, sans qu'il osât les ramasser! Son angoisse était si visible que Romanèche entreprit de le rassurer :

— Pourquoi as-tu l'air effrayé, mon garçon? Il n'y a pas d'ogre, ici; nous sommes tous de braves gens, tous membres d'une même famille... de ta famille, mon petit!... Un homme ne craint rien ni personne quand il n'a pas fait de mal. Tu n'as fait aucun mal, n'est-ce pas? Donc tu n'as rien à craindre... Tu as du chagrin, je te comprends, tu serais un monstre si tu n'en avais pas! Mais il faut se faire une raison, même à ton âge; et puisque tu n'as rien à te reprocher, relève la tête, montre que tu es un garçon courageux!

Il parlait comme en chaire, avec un accent par-

ticulier, chantant, qui rythmait ses paroles. Chaque syllabe se détachait. Il les accompagnait d'un balancement satisfait de la tête, qui en augmentait l'autorité, parfois d'un beau geste oratoire. Plus gêné encore, Valentin contemplait sa crème, à laquelle il ne touchait pas, dans la crainte d'un nouveau malheur.

— Montre que tu es courageux, répéta Romanèche en bombant sa poitrine. Mange malgré ton chagrin. Mange pour devenir grand et fort!... N'est-ce pas que tu veux devenir grand et fort?... Il faut l'être au jour d'aujourd'hui, surtout quand on n'a pas comme ton cousin Bernard un père qui vous a déblayé la route... Vois mes quatre fils : ils ne sont pas plus riches que toi; ils travailleront, et l'avenir est à eux!

— Pardon, mon oncle, interrompit Bernard, je n'ai pas l'intention de me croiser les bras!

Romanèche profita de l'interruption pour vider son verre de malaga, qu'il remplit de nouveau :

— J'en suis bien sûr, répondit-il, la carafe à la main; je te connais, je sais ce que tu vaux. Mais, permets-moi de te le dire, ce n'est pas tout à fait la même chose : mes fils, comme ce jeune homme, partiront de rien. Pour toi, le plus pénible est fait!

— Qui sait? fit Délémont. Sa tâche ne sera peut-être pas aussi simple qu'elle en a l'air! L'industrie

devient de plus en plus difficile. Moi, je n'ai guère eu à compter qu'avec la concurrence, qui était moins grande qu'aujourd'hui, et avec les ouvriers, qui étaient plus raisonnables. La concurrence augmente, la main-d'œuvre renchérit et nous avons un nouvel ennemi, plus dangereux que tous les autres : l'État, avec ses lois absurdes...

Il jeta un regard malicieux à Romanèche, qui étendit la main.

— Permettez, mon cher Délémont!...

Chaque fois que son beau-frère — coutumier du fait — lançait ainsi quelque allusion irritée à cette réglementation du travail que la loi du 2 novembre 1892 venait de développer, il ripostait en s'échauffant, et dévidait jusqu'au bout l'écheveau de son système. Collectiviste fervent féru de la continuelle intervention de l'État, il voyait le salut des sociétés modernes dans la multiplication à l'infini de lois qui enferment entre l'obligation et la prohibition les derniers privilèges de l'initiative individuelle livrée encore au jeu normal de la concurrence. Il en tenait ainsi en réserve un stock formidable, dont les incohérences ne l'inquiétaient point. Au premier signe, il les sortait comme on lâche une meute, bouleversait la propriété, supprimait la guerre, installait l'égalité, faisait allégrement le bonheur de tous avec l'op-

pression de chacun, en ajoutant d'un ton modeste :

— Simple ébauche, qu'il appartient au législateur de compléter.

Qu'un homme d'esprit pratique, comme Délémont, lui montrât les difficultés de ce travail d'achèvement, il ne se troublait pas pour si peu. Souriant à l'avenir, il concluait avec un geste qui écartait les objections :

— N'importe! cela se réglera tout naturellement, plus tard, par la marche des choses!

La bonde étant ouverte, les formules habituelles résonnèrent jusqu'à la fin du repas. Pour la centième fois, les mêmes affirmations contradictoires se heurtèrent par-dessus la table, la même attaque trouva la même défense, les mêmes exemples vinrent appuyer dans les deux sens les mêmes syllogismes et les mêmes déductions. Car dans ces questions si complexes, sur lesquelles s'entassent chaque jour des milliers de pages, le nombre des arguments demeure des plus limités. Les deux hommes se les jetaient au visage avec une passion croissante, l'un congestionné, violet, repoussant tout par des boutades autoritaires, des exclamations de dédain, des rires d'ironie et de sarcasme; l'autre tout pâle, dominant sa colère froide pour pousser jusqu'à leurs extrêmes conséquences les raisonnements abstraits, parfaitement méthodiques, qu'il remettait en ordre dès qu'un fait,

crié par l'adversaire, venait de les bousculer.

Mme Délémont sortit de sa distraction pour écouter. Elle aimait ces discussions parce qu'elles lui rappelaient le grand ouvrage inachevé de son père, peut-être aussi parce que son mari n'y avait pas toujours l'avantage. Claire souriait, de sa figure indulgente, sans comprendre qu'on s'échauffât à ce point pour « des idées », et tout en surveillant les manœuvres de ses quatre garçons qui dévastaient les desserts. Alice et Bernard se parlaient des yeux : à défendre avec une telle chaleur la justice et la solidarité, leur oncle reconquérait son prestige. Des dessous mystérieux, qu'ils ignoraient, devaient expliquer son attitude envers la sœur abandonnée; autrement, il eût sans aucun doute appliqué ses principes. En attendant, ils se demandaient par suite de quelle aberration il y a encore au monde des malheureux et des affamés, des coupables et des victimes. puisque tout peut se régler « naturellement, par la marche des choses! » Soutre aurait bien voulu présenter quelques objections, pour montrer à sa fiancée qu'il avait aussi ses idées; mais elles se formaient lentement, arrivaient en retard, rentraient, — et, tendu dans ce vain effort, il en oubliait ses fraises. Estelle seule n'écoutait pas, et le regardait.

La bataille fut ardente et courte. Au beau milieu

d'une tirade de Romanèche, le maître de la maison se leva, en jetant sa serviette sur la table.

— Assez comme ça, mes petits! Nous avons des choses plus intéressantes à nous dire, aujourd'hui. Allons prendre le café dans mon cabinet. Toi, Alice, qui es l'aînée, et toi, Bernard, venez avec nous! Vous aussi, Soutre, puisque vous êtes de la famille.

Ce cabinet ressemblait au bureau de l'usine : même indifférence au bien-être, mêmes casiers, mêmes cartons, mêmes chaises cannées. En plus, une chaise longue, garnie de moleskine usée, sur laquelle le maître verrier dormait parfois dix minutes, en homme qui commande au sommeil ; sur la cheminée une reproduction en bronze de l'Arlequin de Saint-Marceaux, offerte par le personnel de l'usine à l'occasion des secondes noces, et vraiment, le joyeux drille, avec son air ironique et sa batte, devait s'étonner d'être là! Délémont n'introduisait dans cette pièce que les rares clients ou correspondants de province qu'il retenait parfois à déjeuner. Il montra du geste les sièges que les autres se partagèrent, s'installa lui-même sur un tabouret mobile comme s'il se préparait à une discussion d'affaires, et dit, en regardant sa femme et sa fille :

— Estelle est encore trop jeune pour qu'on lui apprenne tout. Mais il faut dès maintenant que nous soyons d'accord sur cet enfant.

Il toussa, gêné de s'expliquer devant sa fille, qu'il aimait à se figurer ignorante. Peut-être chercha-t-il des périphrases, un tour discret pour dire le nécessaire. N'en trouvant point, il fronça les sourcils et brusqua les choses :

— Cet enfant n'a jamais eu de père légitime, voilà ce que vous devez savoir. Ma sœur a vécu comme elle a voulu : il est inutile de la condamner, à cette heure.

Il regarda Soutre, qui leva la main droite et la laissa retomber sur son genou. Les autres se taisaient. Enfin, Claire prononça d'une voix égale, avec cette sérénité qui la faisait paraître détachée de ce qu'elle disait :

— Elle a durement expié sa faute : nous avons été bien sévères pour elle!

Romanèche se hâta d'ajouter :

— Pour moi, je n'ai pas eu l'occasion d'être indulgent : quand je suis entré dans la famille, elle avait déjà disparu. C'est à peine si ma femme m'a parlé d'elle. Je ne l'ai même jamais rencontrée. Nous ignorions qu'elle fût dans le besoin.

Il répondait ainsi aux doutes d'Alice et de Bernard. Les deux jeunes gens toutefois eussent préféré une explication différente : cette défaite, un peu plate, cette médiocre excuse d'ignorance les déçut, tandis qu'au contraire la nette franchise de leur père le relevait dans leur estime. Bernard,

qu'un scrupule de loyauté forçait en quelque sorte à manifester toutes ses pensées, crut devoir dire :

— Alice et moi l'avions deviné.

Délémont s'étonna, en regardant Soutre, qui sourit.

— Nos enfants savent plus de choses que nous ne le croyons, dit Romanèche.

Là-dessus, il se fit un silence, qui se prolongea. Tous réfléchissaient. Soutre observait sa fiancée, et, la voyant frémissante, cherchait à se représenter ses sentiments. Mme Délémont, attentive, restait indéchiffrable. Comme pour résoudre au préalable les complexes questions de responsabilités qu'il sentait posées, Délémont reprit :

— Ce n'est pas sa faute, à ce petit !

— Certes ! s'écria Bernard.

Soutre, qui connaissait la bonne entente du frère et de la sœur, approuva cette exclamation, en hochant affirmativement la tête.

Romanèche en voulut préciser et généraliser le sens, selon sa méthode :

— Sans doute. Qui oserait prétendre aujourd'hui que les enfants sont responsables des fautes de leurs parents?

Mme Délémont rompit alors son silence et dit lentement :

— Pourtant ils échappent rarement aux conséquences de ces fautes.

— Par l'effet de nos préjugés, répliqua Romanèche ; oui, par l'effet des préjugés sans fondement sérieux dont nous nous tourmentons les uns les autres. L'avenir en fera justice. Dès aujourd'hui, les gens de cœur ont le pouvoir d'en corriger jusqu'à un certain point la rigueur, quand leur fortune leur permet d'être généreux...

Il regarda son beau-frère, qui détourna les yeux comme pour repousser l'allusion.

— ...Il advient même que ceux qu'on y croyait le plus assujettis s'en délivrent dans un bon mouvement. Voyez ce qui se passe ici : Alcide ne s'est pas demandé si cet orphelin est en règle avec l'état civil ; il l'a pris par la main et l'a amené sous son toit. Il n'a fait que son devoir. Combien n'y a-t-il pas d'hommes, même riches comme lui, qui s'y seraient soustraits !

Les jeunes gens ne s'aperçurent pas que leur oncle, en parlant ainsi, se déchargeait adroitement de sa part éventuelle du fardeau : une fois de plus, la générosité de ses paroles compensait la sagesse calculée de ses actes. Délémont ne s'y trompa pas : sa figure se rembrunit comme s'il goûtait peu l'éloge ; toutefois il garda le silence, en bon président qui résiste à la tentation de parler avant d'avoir recueilli les avis. Ce fut sa femme qui répondit :

— Qui n'aurait agi comme Alcide ? On voit un

malheureux enfant, sans asile, sans famille, on lui tend la main. C'est un geste instinctif, comme de soutenir un noyé. Quand on est lié à cet enfant par la parenté du sang, il y a là, en plus, un devoir absolu. Il faut l'accomplir...

D'habitude elle ne parlait guère que lorsqu'on l'y invitait directement. Son intervention donc étonna. Quelque arrière-pensée devait la soutenir, car elle continua, non sans émotion :

— ...Mais tout en remplissant ce devoir, il faut en examiner de sang-froid les conséquences... Elles peuvent être graves... Ces enfants de la faute ont si souvent... comment dirai-je?... le mal dans le sang !... Il y a comme une fatalité sur eux : ils ne sont pas comme les autres... et alors... alors... ils peuvent être dangereux pour ceux... qui sont auprès d'eux !...

Elle pensait à sa fille, et le montrait. Romanèche n'y prit pas garde.

— Voilà le préjugé ! s'écria-t-il en se dressant sur ses petites jambes. Le voilà, le voilà !

Le regard inquiet de Mme Délémont se posa sur lui.

— Mais l'hérédité? dit-elle. Je vous ai entendu si souvent la soutenir.

Pris en flagrant délit de contradiction, le professeur trouva bien vite une issue :

— Je n'ai jamais parlé que de l'hérédité

physique; celle-ci est incontestable : la tuberculose, l'épilepsie, etc., sont des tares qui ne pardonnent pas. Dans l'ordre moral, c'est autre chose; là, il y a l'éducation, qui peut la corriger complètement. On ne peut rien, ou presque, contre un vice du sang; il y a des méthodes pour combattre les vices de l'âme...

— Si tant de pauvres enfants tournent mal, osa dire Alice, n'est-ce pas parce qu'ils poussent au hasard, dans des milieux corrompus? Recueillis dans une famille honnête, entourés de soins, d'affection, ils pourraient réagir contre le malheur de leur naissance.

Soutre s'empressa de l'appuyer en agitant son grand corps.

— Certainement... Certainement... Certainement...

Il aurait bien voulu déployer quelque éloquence, mais ne trouva que cet adverbe.

— Mon pauvre père avait beaucoup réfléchi à cette loi de l'hérédité, reprit Mme Délémont. Il prétendait qu'on n'y échappe guère, qu'elle est la fatalité des anciens. Il en a tiré de bien intéressantes conséquences dans son *Système*. C'est pour cela que je me suis sentie émue et inquiète en voyant arriver ici ce malheureux enfant.

Elle dut craindre que ses paroles ne fussent

mal prises; son regard vacilla et elle ajouta :

— C'est pour cela... Ce n'est pour aucune autre raison... Je n'ai point d'arrière-pensée...

Délémont haussa les épaules, soit pour montrer qu'il attachait peu d'importance aux paroles de sa femme, soit qu'il s'impatientât de voir la discussion glisser sur le terrain des généralités :

— Hé oui, c'est entendu, il a de fâcheuses origines, s'écria-t-il. Le père était un chenapan, je le sais bien; abandonnerai-je pour cela l'enfant à la charité publique? Je ne le peux pas, ne fût-ce que par respect humain!

Pour appuyer son frère, Claire insista sur une idée pénible, qui ne semblait pourtant pas troubler son immuable sérénité :

— Nous n'avons pas fait pour notre sœur Catherine ce que nous aurions dû : cela nous oblige d'autant plus envers son enfant.

Alors Mme Délémont découvrit ses batteries, en s'écriant avec angoisse :

— Mais nous devons penser aux intérêts des nôtres... Avant tout!... Avant tout!... Songez que ce petit n'a pas d'éducation... Et l'opinion?... Que diront les gens?... Ah! l'opinion, quand on a des filles!... Vous voyez, nos enfants, à nous, peuvent souffrir de cette bonne action... Oui, oui, ils peuvent être atteints par la présence auprès d'eux de ce... de cet...

Elle s'arrêta, troublée comme chaque fois qu'elle touchait aux affaires de cette famille qui lui demeurait étrangère. Elle sentait qu'elle ne gouvernait ni ses paroles ni sa pensée. Les moindres choses prenaient dans son esprit des proportions démesurées, les mots trahissaient ses intentions. Valentin lui semblait un danger terrible pour sa Dorothée, et elle ne savait comment le dire sans blesser les autres. Elle regarda autour d'elle : Alice et Bernard détournaient les yeux, en la condamnant ; Soutre imitait leur attitude ; Romanèche était prêt à s'indigner de ces scrupules :

— Mon Dieu ! balbutia-t-elle, je ne veux pas dire...

Elle n'acheva pas. Romanèche commença.

— Le problème de l'hérédité...

Délémont l'interrompit :

— Ne nous y perdons pas, mon cher ! Il ne s'agit pas d'une question de philosophie, que diable ! Il s'agit d'un enfant qui est ici, et qui y restera. Qu'allons-nous faire de lui ? Voilà ce que je vous demande !

Comme il regardait sa femme, elle crut qu'il sollicitait son avis et murmura :

— C'est une question... qu'on ne peut séparer... du reste...

— Le reste n'existe pas ! s'écria Délémont en frappant du poing sur son bureau... Vous ne pensez

jamais qu'à faire des théories... C'est bien le moment, ma parole!...

La terreur croissante de voir cet intrus, fils de la faute, porteur d'instincts pervers, installé à côté de Dotty, donna à la mère le courage de résister :

— Nous ne savons rien de cet enfant. Avant-hier, vous ne le connaissiez pas! Dans quel milieu a-t-il vécu?... Sa mère a fait de son mieux, j'en suis sûre... Mais que peut une femme seule... abandonnée... dans de telles circonstances.

Sans le vouloir, elle détacha ce mot d'*abandonnée*, qui prit un accent de reproche. Alice et Bernard rougirent comme s'il les frappait; Délémont lui-même baissa la tête; elle continua :

— ...La pauvre femme l'a nourri, c'est déjà beaucoup... Comment aurait-elle su l'élever?... Que serait-il devenu si elle avait vécu?... Qui sait!... Maintenant, voici que tout change pour lui... Il se trouve transporté dans une maison qui doit lui paraître un palais... Sur quel pied y sera-t-il?... Quel rôle y sera le sien?...

Alice s'écria :

— Il sera notre frère.

Et Bernard :

— Nous serons heureux de l'accueillir, de lui donner sa part de tout.

A ce moment, Délémont releva la tête en fronçant les sourcils.

— Cela, déclara-t-il, c'est une autre affaire... Votre frère, comme vous y allez!... D'abord, notez que c'est un cousin... tout au plus!... Je l'ai recueilli, parce qu'il le fallait. Je ferai pour lui le nécessaire. Je n'ai jamais songé à l'installer ici comme chez lui, ni à l'élever au-dessus de sa condition...

— Mais quelle est sa condition? demanda Mme Délémont qui ne se rassurait pas encore. Comment la fixer?... S'il n'est pas l'égal de vos enfants,... de ma fille,... de vos garçons aussi, monsieur Romanèche,... que sera-t-il ici?...

Romanèche fit un geste dont il n'eut garde de préciser le sens, bien que les regards des deux jeunes gens, fixés sur lui, l'y invitassent :

— ... Leur inférieur?...

Bernard se récria :

— Jamais!...

Son père fixa sur lui ses petits yeux despotiques, qui rabattaient si bien les enthousiasmes intempestifs, et déclara :

— Nécessairement !

Il n'avait plus besoin d'écouter personne : ce qu'il venait d'entendre consolidait sa décision. Il voulut pourtant la justifier, en se donnant en exemple, comme il faisait volontiers.

— Je suis parti de rien. Je me suis élevé par moi-même; tout le monde peut en faire autant :

voilà d'abord ce qu'il faut savoir. Mais tout le monde n'en fait pas autant : c'est pour cela que les conditions des gens sont inégales, et doivent l'être !...

Impossible à Romanèche de laisser passer une telle affirmation sans trahir son drapeau : les yeux éloquents d'Alice le lui signifièrent ; il se mit en devoir de protester :

— Nous ne devons pas oublier...

Son beau-frère lui coupa brusquement la parole :

— Oh ! je connais vos idées, mon cher !... L'égalité, oui, oui, l'égalité !... Je veux bien les discuter entre la poire et le fromage, quand le pire mal qu'elles peuvent faire est de troubler la digestion. Mais ici, il s'agit d'une décision à prendre. Aussi je ne discute pas, j'affirme qu'il faut que chacun reste à son rang !

Romanèche ne se laissait pas volontiers couper la parole ; mais peut-être redoutait-il quelque surprise sur ce terrain : le fait est qu'au lieu de résister en se dressant sur ses petites jambes, il se contenta d'esquisser le geste vague d'un orateur qu'on empêche de parler. Bernard ouvrit la bouche : sa sœur l'encouragea d'un serrement de main. Il fut deviné, et arrêté avant d'avoir dit un mot.

— Tais-toi ! Je parle avec ma connaissance de la vie que tu ignores. Cet enfant ne peut être élevé

comme toi, puisqu'il n'aura pas la même existence. Tu as un père qui t'a préparé l'avenir. Lui, n'a pas eu cette chance. Voilà le fait d'où il faut partir.

Cette fois, Romanèche oublia sa prudence :

— Quel argument contre l'héritage ! s'écria-t-il. Le hasard de la naissance règle les destinées : l'un aura tout, quel qu'il soit; l'autre n'aura rien, même s'il vaut mieux. Devant le premier, une route unie, facile, agréable; pour le second, une montée ardue, avec des ronces...

Délémont s'impatienta :

— Ne dites pas de bêtises, mon cher, je vous en supplie ! C'est ainsi depuis que le monde existe : vous figurez-vous que vos théories vont changer ça?... Tu es fils de patron, Bernard; grâce à mon travail, tu auras une belle usine, que j'ai fondée, Dieu sait au prix de quels efforts ! Tu seras donc patron comme ton père, comme tes fils après toi...

Romanèche marmonna, en allongeant les lèvres :

— Féodalité !

Le mot fut aussitôt relevé :

— Féodalité ? pourquoi pas ?... Féodalité bourgeoise, si vous voulez ! Elle a sa raison d'être, cette féodalité-là. J'ai gagné ma noblesse, je la lègue à mes enfants; c'est mon droit.

— Droit du seigneur!

— Droit du travailleur, droit sacré !... Pour le supprimer, ce droit-là, il faudrait bouleverser la société jusque dans ses assises...

— Cela pourrait arriver !

— ... Détruire non seulement la propriété, mais le sentiment de la propriété. Allez ! vos phrases ne peuvent rien contre la nature !

— La nature n'est pas parfaite : l'effort de la civilisation, c'est de la corriger.

Le ton montait. Dès que la personne de Valentin disparaissait derrière les généralités, Romanèche reprenait son assurance.

Mais Délémont revint à la question :

— Encore une fois, laissez-moi tranquille !... Nous ne faisons pas de la philosophie, je vous le répète. Il s'agit de cet enfant, mille tonnerres ! et non pas des réformes sociales. Il est venu au monde par raccroc; il sera ce qu'il pourra. Moi, je ferai pour lui le nécessaire, rien de plus. Si vous trouvez que ce n'est pas assez, prenez-le, je vous le cède ! Emmenez-le, élevez-le comme vous voudrez ! Vous en ferez un déclassé; moi, je ne me mêle plus de rien, ma parole !...

Effrayé de la menace, Romanèche baissa la tête, en murmurant juste assez haut pour que Bernard l'entendît :

— Ah ! si je pouvais !... si j'étais riche !...

Délémont, le voyant dompté, se radoucit et conclut :

— Croyez-moi, c'est encore un sort inespéré pour lui, que de devenir un bon ouvrier verrier.

Alice et Bernard se récrièrent ensemble :

— Un ouvrier, lui !...

— Pourquoi non ?... Sont-ils malheureux ?... Voyez ici : logements salubres, bonne nourriture, forte paie... Et puis, on ne fait plus de lois que pour eux, maintenant; on assure leur repos, leur vieillesse, on leur donnera bientôt des rentes, des pensions... Je vous dis qu'ils sont plus heureux que nous, et plus sûrs de leur lendemain.

Soutre ne bronchait pas : il n'osait contrarier son patron, craignait, en l'approuvant, de déplaire à sa fiancée, et, du reste, n'avait pas d'opinion sur l'affaire. Mme Délémont trouvait encore, dans cette décision qui la rassurait, un dernier motif d'inquiétude.

— Ici, à l'usine ? demanda-t-elle... Mieux vaudrait peut-être l'envoyer ailleurs...

— Nous verrons... nous verrons plus tard... S'il est solide et intelligent, pourquoi ne le garderais-je pas ?... On lui faciliterait la route... Il deviendrait contremaître... Qu'en dites-vous, Soutre ?

Il se leva sans attendre la réponse. On se dirigea vers le jardin, où l'on supposait que les enfants

s'ébattaient dans la belle soirée. En effet, les quatre Romanèche houspillaient Valentin : sous prétexte de jouer au voleur et d'être les gendarmes, ils le passaient à tabac. Leur père leur tira les oreilles.

— Petits misérables !... Un orphelin !... Que faites-vous de la solidarité ?...

Estelle rêvait à l'écart. Quand on se dispersa, elle retint la grosse main de Soutre et la serra, croyant mettre dans cette étreinte un aveu qu'il comprendrait peut-être. Mais Soutre ne pensait qu'à Alice et ne devina rien.

DEUXIÈME PARTIE

I

Les Romanèche partis, la soirée achevée, la discussion reprit dans la chambre commune que M. et Mme Délémont continuaient à partager malgré leur mésentente.

Un des pires défauts de Mme Délémont, c'était sa manière de s'appesantir sur l'objet d'un désaccord ou d'un litige. Elle aggravait ainsi chaque escarmouche en la prolongeant : vaincue au premier choc, elle geignait interminablement, sans dignité ; remportait-elle par hasard un léger avantage, elle le poursuivait jusqu'aux extrêmes conséquences, sans générosité. Quand ces combats éclataient pendant la journée, son mari se dérobait par la fuite, selon sa tactique habituelle. Mais,

le soir, il était bien forcé de changer ses moyens défensifs : alors, tourné contre la ruelle du grand lit, il laissait passer l'orage que ses ronflements finissaient par abattre; ou bien il tâchait d'y couper court, en ripostant de ce ton bref qu'il prenait avec ses ouvriers, quitte à crier pour garder le dernier mot comme il advenait toujours, puisque sa voix dominait. Humiliée par la défaite, sa femme s'enfermait dans une muette rancune : c'étaient des soupirs, des larmes ravalées, un va-et-vient boudeur, un gloussement d'amour-propre froissé qui l'agaçaient et l'empêchaient de s'endormir. Il ne soupçonnait guère, lui si viril, que ces plaintes puériles exprimaient de longues souffrances, trop longtemps contenues : pendant qu'il en oubliait l'objet insignifiant, la pauvre femme se dévorait l'esprit de reproches, de craintes, de scrupules, refaisant le bilan de ses mécomptes, avivant les blessures de ses affections, retournant un petit nombre d'idées qui la harcelaient, telles que : « Personne ne m'aime dans la maison : quelle délivrance pour eux tous, si la mort me prenait ! » ou bien : « Je ne suis ni la femme qui conviendrait à mon mari, ni la mère qu'il aurait fallu pour ses enfants. J'ai voulu leur bien et fait leur malheur à tous. Ah ! pourquoi suis-je là ?... » Peu à peu, ces idées se diluaient, perdaient leur forme et leur sens pour se fondre en une tristesse morbide, dont

elle sentait l'oppression sans en plus distinguer la cause. Du reste, ce travail nocturne ne l'empêchait point, dès le lendemain, de provoquer à nouveau, pour quelque bagatelle, une querelle dont elle était la victime : et rien n'est pire, dans la vie commune, que le perpétuel recommencement de ces vétilles dont l'enchaînement sans histoire remplit pourtant les journées.

Ce soir-là, la dispute prit de plus graves proportions :

La discussion avait excité l'esprit inquiet de Mme Délémont, où les moindres soucis grossissaient comme les images dans un miroir convexe. Elle ne comprit pas qu'énervé lui-même, son mari serait plus cassant que jamais, et se mit à le harceler de questions dont chacune le blessait : « Qu'était-ce donc que cette sœur dont elle ignorait jusqu'à l'existence ? Comment avait-il pu la laisser dans une telle gêne ? Que savait-on du père de Valentin ? Et les autres sœurs, les autres frères ? Il ne parlait jamais d'eux : pourquoi ? Où étaient-ils ? Que faisaient-ils ? Comment vivaient-ils ? » Délémont répondit d'abord sommairement, d'un ton ennuyé ; puis il cessa de répondre ; et elle réitérait ses questions en répétant, comme un refrain :

— Il faut que je sache !... Il faut bien !... Il y a longtemps que je devrais savoir !... Quelle femme, à ma place, ne demanderait pas ces choses ?...

A demi dévêtue, elle s'assit sur le lit, la tête entre ses mains. Son mari, ayant jeté rageusement son veston sur une chaise, marchait dans la chambre en mordillant ses moustaches, les mains derrière le dos. Mécontent de lui-même, poursuivi depuis la veille par des voix intérieures dont il n'admettait pas qu'une bouche étrangère lui répétât les confuses paroles, il n'attendait qu'un prétexte pour laisser éclater sa colère. Et voici qu'en remuant ces griefs, sa femme en amena de nouveaux, sans fondement, ceux-ci, que jamais encore elle n'avait exprimés et qui l'atteignirent au vif de son amour-propre :

— Je voyais une tâche à remplir... une belle tâche !... Je plaignais ces jeunes filles sans mère... Je ne demandais qu'à me dévouer... Ce sont elles qui m'ont repoussée... Ah ! personne ne m'a comprise !... Je suis une étrangère, dans cette maison... Et pourtant !... Si elle est encore debout, qui l'a maintenue ?... qui ?... Oui, sans moi, où serait l'usine ?...

Délémont venait d'envoyer son gilet rejoindre son veston, et remontait sa montre. Il s'arrêta net, la posa sans précaution sur le marbre de la cheminée, se retourna frémissant, la menace dans les yeux.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ?... Vous avez mis vos fonds dans mes affaires. Vous aviseriez-

vous d'en être inquiète, par hasard?... N'y sont-ils pas aussi bien qu'à la Banque de France?...

La pauvre femme ne sut pas battre en retraite : elle ne gouvernait plus les mouvements de son esprit, fatigué de ses efforts de la soirée. Elle sentait bien que ses paroles froissaient son mari; elle eût voulu les retirer ou en trouver d'autres; elle ne put et dit, comme si une âme étrangère s'exprimait par sa bouche :

— Inquiète!... Moi!... Qui sait?... Oui, oui, quelle confiance avoir?... Tout est caché, il y a des mystères partout... Ainsi, cette surprise,... cette sœur,... ce neveu sans nom... Vous voyez bien!... Alors, l'usine?... peut-être aussi qu'un jour... Ah! qui sait si ses fondements...

— Taisez-vous! cria Délémont. L'usine est solide! Je sais mon métier, moi : je l'ai construite sur du roc!... Sachez-le donc une fois pour toutes, et laissez-moi tranquille!...

Elle répliqua. Leurs deux voix montèrent dans le silence nocturne : l'une furieuse, lançant des menaces, des jurons, des blasphèmes; l'autre plaintive, mais persistante, reprenant toujours quand on la croyait étouffée.

Chaque fois que la dispute s'irritait ainsi, les échos en remplissaient la maison, légère et sonore. Ils pénétrèrent dans la chambre d'Alice, où Bernard venait d'entrer pour causer en confidence

avec sa sœur des événements de la journée.

Cette chambre était d'une simplicité sévère, sans tentures, meublée d'un lit de fer, d'un petit secrétaire Empire, en acajou, de trois chaises du même style. Un buste de Beethoven, en terre cuite, garnissait seul la cheminée, entre deux flambeaux de bronze. Quelques photographies de tableaux de maîtres, — dont une encadrée, celle des *Pèlerins d'Emmaüs*, — décoraient les parois. Une centaine de volumes, pour la plupart brochés, chargeaient les rayons d'une étagère. A l'exception de *la Justice* de Sully Prudhomme, d'un Shelley et d'*Anna Karénine*, ce n'étaient ni des romans ni des poètes, mais des ouvrages d'économie sociale ou de propagande socialiste : les classiques réduits de la religion nouvelle dont le *Capital* de Karl Marx est la Bible trop compacte, inaccessible aux initiés du second degré.

— *Elle* a beau jeu, ce soir ! dit Bernard en écoutant le bruit des voix irritées : cette tare qu'on lui a cachée, cette tante pauvre qu'ignorait notre aisance, cet héritage inattendu de honte et de misère !...

A cette heure, Alice elle-même en voulait à l'étrangère d'être entrée dans leurs secrets. Elle ne la défendit pas comme elle faisait souvent. Elle se contenta de murmurer pensivement, comme si ce soupir résumait une longue série de réflexions :

— Pauvre père !

— En effet, répondit Bernard, il n'est pas heureux... Oh ! non, il n'est pas heureux !... C'est lui qui l'a voulu.

La jeune fille le regarda, et dit :

— En est-il moins à plaindre ?

— En ce moment, s'écria Bernard, ce n'est pas à lui que va ma pitié... Non !... Je pense à la pauvre femme qu'il aurait dû soutenir dans la défaillance, aider dans la lutte, soulager dans la pauvreté... Il était son frère, comme je suis le tien... Il n'a rien fait pour elle, il n'a jamais prononcé son nom devant nous, il nous a rendus complices de son égoïsme, — ou peut-être qu'il l'a oubliée, simplement !... C'est pourquoi je ne pense qu'à elle.

Alice semblait réfléchir, le coude appuyé sur le secrétaire ouvert.

— Pourvu qu'*elle* n'ait pas raison, dit-elle. Pourvu que l'enfant n'ait pas à souffrir !...

Puis, changeant d'idée et de ton, avec un sourire dont la bienveillance affectueuse éclaira soudain son visage :

— Il a une si gentille figure, ce petit, ne trouves-tu pas ?

Quand elle souriait ainsi, deux fossettes se dessinaient dans ses joues, transformant soudain son expression trop sérieuse qui devenait d'une bonté infinie, gracieuse, presque enjouée. Mais cette parenthèse si gentiment féminine suggéra d'autres

réflexions à Bernard : ses études venaient de le conduire au déterminisme; il cherchait autour de lui des exemples de cette doctrine; sans s'apercevoir que, par une route différente, il rejoignait la pensée de sa sœur, il répondit :

— Qui sait? Le voilà conditionné par son origine, par le milieu de son enfance, par la décision qu'on va prendre pour lui, et qu'il faudra bien qu'il subisse, n'est-ce pas? Père ne lui demandera son avis sur rien, ne s'inquiétera ni des goûts ni des aptitudes qu'il peut avoir, le façonnera comme une chose, — volontaire et dur pour lui comme pour tous!

Alice l'arrêta, en lui prenant la main :

— Père a eu tant de peine, dit-elle, il a tant travaillé. Est-ce donc à nous de le juger?

Mieux encore que les paroles, le ton et l'attitude des deux jeunes gens marquaient alors la différence de leurs pensées : Alice restait calme, maîtresse de ses sentiments; la douce intelligence de sa physionomie indiquait la pénétration bienveillante d'une âme qui préfère l'excuse au reproche, qui comprend plus qu'elle ne condamne. Plus ardent, plus nerveux, moins sage malgré sa récente philosophie, Bernard s'irritait au son de ses propres paroles; à coup sûr, il ne possédait pas au même degré le sens de la filiation des effets et des causes : persuadé par ses lectures que nos manières d'être

dépendent d'influences étrangères sur lesquelles nous n'avons aucun pouvoir, fier de penser ainsi, il n'en blâmait pas moins sévèrement son père pour les défauts qu'il lui voyait, comme si son père eût seul échappé à la loi dont il proclamait par ailleurs le caractère inévitable ! Et la ferveur même de sa nature l'empêchait de remarquer cette contradiction :

— Tu me dis toujours cela ! répondit-il. Que veux-tu ! Je ne puis assister sans révolte à ce qui se passe ici !... Il y a trop de choses qui me blessent, qui m'indignent, — tant à l'usine qu'au foyer !... Pourtant je ne demanderais qu'à admirer mon père : ce doit être si bon d'aimer sans réserve ceux qu'on a le devoir d'aimer !... Mais il me décourage : sa dureté, sa sécheresse... Je ne le comprends pas plus qu'il ne me comprendrait si je lui ouvrais mon cœur.

— Tu n'as jamais essayé.

— A quoi bon ? Je suis trop loin de lui !

— Nous lui devons tant !

— Oui, oui, je sais. Sans son intelligence, nous serions des ouvriers, des prolétaires comme nos ancêtres. C'est lui qui nous a fait gravir plusieurs degrés de l'échelle sociale. Il n'a épargné ni ses efforts, ni sa fatigue, je sais ; et il a créé son usine, qui est une fortune. Mais quoi ! l'a-t-il fait pour nous ? Cet effort représente-t-il un sacrifice ? En

travaillant, en créant, en brassant des affaires, cherchait-il autre chose que sa propre satisfaction? Il réalisait sa nature, sans penser plus loin!

Le jeune homme vibrait d'émotion en remuant ainsi des idées dont les racines plongeaient profondément dans son cœur.

— Ah! cette fortune que nous aurons après lui, quelle misère!... Ne vaudrait-il pas mieux moins d'argent dans le coffre, et de l'affection, et du bonheur dans la maison?... Il a relevé la *Grande Bouteillerie de l'Ile Saint-Germain*, admirable! Mais a-t-il su allumer à son foyer la chaleur dont on vit? A-t-il su mettre entre les membres de sa famille ce ciment qui en assure l'unité et la durée?... Il nous a donné la richesse, ou plutôt, il nous la donnera après lui, comme il le répète si souvent: nous a-t-il donné la tendresse et la joie? Nous a-t-il élevés, même? Avons-nous jamais eu les bonnes choses qui ne coûtent rien, qu'ont tant d'enfants pauvres, qui préparent l'avenir? Jamais!... Aussi, je sens chez nous je ne sais quelle force ennemie, je ne sais quel ferment mauvais qui nous prépare de cruelles surprises! Celle d'aujourd'hui pourrait bien n'être qu'un commencement!

Alice ne l'interrompait plus : ces paroles exprimaient une sourde inquiétude qui la tourmentait souvent, et qui devenait plus précise à se sentir partagée.

— Cette maison qui lui a coûté son âme et son sang, poursuivit le jeune homme, ne la sens-tu pas fragile ?... Où est la faute de l'architecte? En tout cas, le sol tremble sous ses pieds... Peut-être le mal vient-il d'un excès d'âpreté, de trop d'ambition, de trop d'égoïsme, que sais-je? Peut-être est-il la revanche de tout ce que le vainqueur a dû fouler aux pieds pour gagner sa bataille?... Je ne sais pas, mais je sens un danger qu'il ignore, et qui nous menace avec lui... Oh ! ce n'est pas quelque chose de précis, de certain ! Cela vient à la fois de nous et des autres. Il me semble que nous sommes dans une forteresse aux murs croulants, et qu'autour, on entend craquer le vieux monde où trop d'iniquités fermentent... Lui, n'a rien fait pour en réduire le nombre !...

Alice pensait comme son frère, mais avec plus de mesure; elle connaissait ces obscurs pressentiments, mais son bon sens les repoussait; et puis, elle croyait qu'on va toujours vers le mieux, et qu'un peu de bonne volonté suffit pour aider cette marche en avant des individus et de l'espèce.

— Père n'a jamais eu le loisir de réfléchir beaucoup, dit-elle. Ne l'oublie pas : ce sont les efforts d'hommes de sa sorte qui préparent la tâche des hommes comme toi, la fixent, la rendent possible. Son énergie s'est dépensée tout entière à vaincre les obstacles, pour créer son œuvre. Songe

qu'il a dû la tirer de rien! A présent, elle existe. Il te la léguera : à toi le soin de l'adoucir, de la rapprocher d'un idéal plus désintéressé, plus humain, plus pur!... Et puis, père est d'une époque où les intérêts matériels tenaient toute la place : la nôtre sera peut-être plus généreuse, meilleure. Tu sais que notre oncle Maximilien le croit et le dit...

L'attitude et les paroles de Romanèche, tout à l'heure, leur avaient laissé une impression douteuse, d'autant plus pénible qu'ils le tenaient en plus haute estime.

— Ne vaudrait-il pas mieux que les autres? murmura Bernard.

— En tout cas, reprit Alice en écartant la question, nos bonnes intentions sont portées par celles de notre temps, c'est certain : jamais on n'a vu un tel élan vers la solidarité, un tel désir du bien commun, tant d'œuvres collectives qui se fondent, tant de sacrifices spontanés! Chaque jour amène des adhésions nouvelles à ce grand mouvement : notre père est de ceux qui s'en méfient encore; peut- être le comprendra-t-il un jour!

— Puisses-tu avoir raison! s'écria Bernard. Ah! que je l'aimerais, si je le voyais faire un pas dans ce sens, un seul!

— N'en a-t-il pas fait un en recueillant cet enfant? Peut-être qu'un souffle d'air nouveau

entrera chez nous avec l'orphelin... Et puis, père a besoin qu'on l'aime : après tout ce qu'il a fait, il n'est pas heureux...

Au moment où la jeune fille prononçait ces mots, la porte s'ouvrit devant Estelle : le bruit montant de la dispute l'avait arrachée au roman qu'elle lisait dans sa chambre; énervée, elle se réfugiait chez sa sœur :

— Jamais *ils* n'ont fait un tel tapage, dit-elle. La maison tremble. Ils finiront par en venir aux coups! J'ai peur, moi, comme quand il tonne ou fait de l'orage!

Elle s'assit sur la troisième chaise. Son arrivée ayant rompu l'intimité, il y eut un silence. Elle reprit :

— Vous verrez qu'ils vont se quereller toute la nuit!... C'est pour ce gamin, je suppose... Il ne nous manquait que cela!... Comme si nous n'avions pas assez de désaccords et d'ennuis!...

Le fracas d'une porte tirée avec violence ébranla le corridor. Des pas précipités sonnèrent sur le plancher. Délémont, en bras de chemise, le visage ardent, l'œil en feu, fit irruption dans la chambre. Sans s'étonner autrement d'y trouver ses trois enfants réunis, il s'écria :

— Cette fois, j'ai perdu patience!... je l'ai giflée!...

Dans son exaspération, il avouait crûment son

acte brutal, en oubliant à qui. Leur consternation, le blâme qu'il lut sur leurs visages, éveillèrent sa honte.

— Ma foi, tant pis ! ajouta-t-il en manière d'excuse... J'ai eu tort, mais la coupe était pleine !

Et il se mit à raconter, en mêlant les traits, les rancunes accumulées, les coups d'épingle répétés, les froissements, les colères rentrées de leur long désaccord conjugal. Il s'excitait au jeu, il amplifiait, il exagérait; il remua d'anciennes histoires, rappela des mots oubliés, revint au présent :

— Croiriez-vous qu'elle se figure que je la ruine?... Pourquoi pas que je la vole, pendant qu'elle y est? Oui, oui, elle ose prétendre que son argent n'est pas en sûreté dans l'usine...

Au mot d'usine, Alice et Bernard se regardèrent avec la même idée, pendant qu'il continuait :

— Elle est capable de le dire au dehors !... A son notaire, peut-être !... Vous voyez ça !... Et quelle scène !... Pour ce petit !... Ma parole, si j'amenais la peste dans la maison, elle n'en dirait pas pire !... Du reste, si ce n'était pas ça, ce serait autre chose... Avec ses reproches, avec ses plaintes, c'est un enfer, ici !... Ah ! mes pauvres enfants, quelle mère je vous ai donnée !...

Se trouvant malheureux, il se mettait à les plaindre. Il les regarda l'un après l'autre, pour les prendre à témoin de son désarroi. Puis il s'assit

sur la chaise de Bernard, qui restait debout, et fit, avec un geste découragé :

— Et je ne peux pas divorcer ! Je ne peux pas !...

Estelle s'écria :

— Mieux vaudrait pourtant...

Alice l'interrompit, sans calculer les paroles qu'un instinct profond fit monter à ses lèvres :

— Oh ! père, il ne faut pas parler de cela !... Un divorce est une chose affreuse, l'écroulement d'une maison !... Mieux vaut supporter,... supporter...

Maintes fois, en lisant dans les journaux quelque enquête sur la question, elle s'était prononcée pour une large extension de la loi Naquet; volontiers, elle se déclarait *pour* le divorce, comme *pour* toutes les innovations qui lui paraissaient relâcher les chaînes « conventionnelles », rompre en visière avec les « préjugés », préparer aux générations futures une existence « plus normale », supprimer de la vie sociale quelques-unes des souffrances « arbitraires » qu'ajoutent aux cruautés de la destinée l' « esprit de routine », l'attachement « à des abus surannés ». Mais en le voyant approcher du foyer, son véritable instinct féminin se révoltait tout à coup. Dans la jeune fille moderne, avertie par la liberté des propos, des lectures, des allures, s'éveillait la femme éternelle, gardienne inconsciente des traditions, retenue par des fibres invisibles au passé de son sexe et

de sa race. C'était celle-ci qui frissonnait devant cette solution extrême des différends conjugaux, qui peut être nécessaire et n'en est que plus douloureuse. Et elle supposait qu'un sentiment pareil venait d'arracher à son père ce cri de forçat traînant son boulet.

Mais Délémont n'était point homme à connaître de tels scrupules : s'étant lié par le mariage pour arranger ses affaires, il n'eût pas hésité à s'en dégager si ses affaires l'eussent permis. C'étaient encore elles, comme toujours, qu'il considérait; il se mit à l'expliquer, simplement, après un silence où il se calma :

— Oui, oui, le divorce est toujours pénible, il n'est pas bien vu, je sais. Malgré cela, j'y recourrais sans hésiter, si je le pouvais, — puisque cette femme nous rend la vie insupportable... et puisqu'elle veut encore se mêler de ce qui ne la regarde pas, maintenant!... Seulement, je ne peux pas!... Vous ignorez dans quelles circonstances je me suis remarié... Vous croyez peut-être que j'ai fait un coup de tête... Oh! non pas!... L'usine était menacée, il me fallait des fonds pour la défendre... Elle s'est trouvée là... à point nommé!... Mais les conditions!... Son notaire... Oh! pas elle, non! Elle, répétait sans cesse : « Je ne connais rien à ces questions d'intérêt, arrangez-vous avec mon notaire!... » C'était un vieux notaire, celui de son

oncle, pointilleux en diable, tout rempli de méfiance et de ruses,... et d'une ténacité!... Il lui en fallait, des précautions, des garanties!... Il exigea même une clause... ah! cette clause, si j'avais su!... Enfin, il fit spécifier dans le contrat que la moitié des bénéfices de l'usine appartiennent à ma femme... Jamais je n'aurais accepté ça; mais la nécessité m'acculait... Vous comprenez la situation?... L'usine s'est développée, elle a grandi, elle a triplé de valeur; mais tous les fonds dont je dispose s'y sont absorbés... Vous voyez d'ici : il faudrait *lui* rembourser une somme considérable, — et comment la réaliser ?... ou la garder comme associée... En partant, elle emporterait une part de notre bien, une part de mon œuvre!... Ah! non, non, non!... C'est mon travail, qui est là dedans, mon sang, mes forces!... Et aussi un morceau de la vie de votre pauvre mère, la compagne des mauvais jours... Elle y avait des droits, elle; mais celle-ci, cette étrangère!... L'usine est à moi seul, je n'en céderai rien, j'ai besoin de toutes mes ressources pour la développer... Et pour ça, mille tonnerres! je prendrai patience!...

Toujours les affaires, toujours l'argent! On jette dans les fours, avec les tonnes de charbon, la paix domestique, le bonheur, la dignité : qu'importe? si tout cela fait une flamme utile!

Les trois enfants se consultèrent des yeux, se

10060B

sentirent d'accord. Bernard dit, d'une voix ferme :

— Écoute, père,... si tu es trop malheureux, ne vaudrait-il pas mieux faire un sacrifice, quel qu'il fût?

Alice ajouta :

— Un divorce serait douloureux; mais si la vie commune t'est à charge... S'il n'y a que des motifs d'intérêt qui t'arrêtent...

Et Bernard :

— Tu peux être sûr qu'aucun de nous ne te reprochera jamais rien !

Délémont les avait écoutés avec stupeur :

— Ma parole ! s'écria-t-il, je crois que vous êtes fous !... Un sacrifice !... Il y a des sacrifices qu'on ne fait pas !... Ce qu'on a, voyez-vous, on le garde, avant tout !... S'il faut supporter quelque chose, eh bien, on supporte !... Quand je ne serai plus là, vous direz : « Notre père n'a pas été heureux, le pauvre homme ! Mais il nous a laissé une magnifique affaire !... »

Il se leva là-dessus, leur dit bonsoir, et regagna la chambre conjugale.

II

Valentin fut choyé toute la journée du dimanche par Alice, qui gagnait sa confiance : et déjà, avec la mobilité de sensations qui est de son âge, il s'abandonnait à la douceur de cette affection, au bien-être de la vie facile. Mais, dès le lundi matin, son oncle entra dans sa chambre, où il dormait à poings fermés, et l'éveilla sans ménagement :

— Allons, houp ! mon bonhomme ! Debout, viens avec moi. Je vais te montrer l'usine : tu me diras ce que tu en penses...

Il ouvrit les fenêtres et les volets, tandis que l'enfant, tiré de quelque rêve, et s'éveillant avec peine, clignait ses yeux ensommeillés.

— Si le travail te plaît, continua-t-il, je t'embauche tout de suite !... Ne crains rien : on ne

te forcera pas, tu comprends!... Allons, dépêche-toi!...

Le temps semblait indécis; la teinte grise du ciel, où le jour commençait, s'accordait avec celle des bâtiments, des toits, du sol. De sa fenêtre, en s'habillant, Valentin voyait au premier plan l'usine avec ses dépendances, comme une large tache sombre, dans le cadre du paysage verdoyant. Tout le reste, les prés, le fleuve, les collines, les bois, souriait au loin dans la lumière qu'on devinait toute chaude, bienfaisante et joyeuse derrière une couche de nuages légers, qu'elle dissiperait sans peine; pourquoi *cela* seul était-il triste et laid? Des ouvriers passèrent entre les bâtisses, sous des fardeaux. On chargeait un camion. Un coup de vent abattit la fumée des grandes cheminées, qui pesa un moment sur les toits. Plus loin, des linges pendaient aux fenêtres de la cité ouvrière; des femmes en camisole s'y montraient par instants. C'était le réveil triste, déjà fatigué, qui suit les nuits mauvaises des agglomérations, si différent du gai réveil des champs, quand la fraîcheur de la rosée et les voix des oiseaux invitent au travail. La porte se rouvrit au moment où Valentin laçait ses souliers.

— Allons, tu n'as pas trop lanterné! Un bon point!... Veux-tu casser une croûte?... Tu auras du café au lait; on est matinal, tu sais, chez nous.

Quoi qu'on fasse, vois-tu, il faut partir de bonne heure pour arriver plus tôt!

L'enfant enfila sa veste neuve, et suivit son oncle dans la salle à manger, où le café au lait fumait sur la table, entre le beurrier et le panier à pain.

— Sers-toi, ne te gêne pas.

Il obéit. Mais il regardait son pain sans y mordre, sa tasse sans y toucher. Puis il coupa des petits carrés de pain qu'il fit nager dans le breuvage, en avala quelques-uns avec effort, souffla sur sa tasse en gonflant ses joues. La figure de Délémont s'assombrissait; il finit par ordonner, avec impatience :

— Dépêche-toi donc, tu y mets un temps!

Le petit repoussa sa tasse en répondant :

— Mais je n'ai pas faim.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit tout de suite? Quand je n'ai pas faim, moi, je ne perds pas mon temps à regarder la nourriture.

Ils sortirent. Step, attaché à sa niche, les suivit de ses yeux sanguinolents, en reniflant. Délémont, en passant devant les bâtiments accessoires, expliquait sommairement leur destination :

— Je ne te montre pas tout, inutile. Tu verras peu à peu, par toi-même. Ici, on trie le verre cassé : le déchet, pour le recuire. C'est un travail facile, bon pour les femmes... Là, c'est la forge, on répare les cannes, les moules... Ici, on fait la

vérification des bouteilles : il y en a toujours quelques-unes qui n'ont pas les mesures, tu comprends... Ces tas de bouteilles? C'est la réserve, mon garçon!... Et tu ne vois pas tout : il y en a dans tous les coins... Quatre millions!... Qua-tre mil-lions, tu entends!... De quoi satisfaire aux commandes pendant six mois, si le travail venait à cesser... Avec ça, on est tranquille, vois-tu!... *Ils* parlent de grèves, *ils* en veulent organiser avec leurs syndicats du diable... Faites, mes enfants, faites!... On tiendra toujours aussi longtemps que vous, et vous y viderez vos caisses!... Au fond, ils le savent bien, les gaillards; c'est ce qui les empêche de trop faire les malins... Et quand les socialistes et les anarchistes et tous les entrepreneurs de désordre viennent leur prêcher leur mauvais catéchisme, ils n'écoutent que d'une oreille!... Maintenant voici le vrai travail : regarde!

Sous un vaste hangar largement ouvert, Valentin vit une masse incandescente, d'où s'échappait comme un rayonnement intense de chaleur et de lumière. Autour de ce soleil emprisonné, sur une sorte d'estrade, s'agitaient des hommes à demi nus, les uns vêtus d'une simple chemise, les autres d'un pantalon et d'un tricot, des jeunes gens aux membres plus grêles, et, au-dessous de l'estrade, des enfants presque tous décharnés et craintifs, à la peau brune, aux cheveux noirs crépus, aux

grands yeux de braise emplis de douleur. Tous maniaient des instruments divers, tiraient de la fournaise des globes lumineux qui pâlissaient au bout de leurs outils. Leurs mouvemens étaient si rapides dans leur précision réglée, que pendant longtemps Valentin n'en distingua ni le but ni la raison, tandis que l'œil exercé du maître décomposait dans ses moindres détails la manœuvre routinière, et visiblement, prenait plaisir à la suivre.

— Eh bien, demanda au bout d'un moment Délémont, qu'est-ce que tu dis de ça?

— Mais... que font-ils?

— Tu ne le vois pas? As-tu donc tes yeux dans ta poche?... Ils font des bouteilles,... des bouteilles jaunes, avec un anneau, pour la bière,... des « allemandes », comme nous disons.

En regardant encore, le petit distingua mieux les diverses phases du travail.

La boule de verre en fusion, cueillie dans la fournaise comme une fleur enflammée, roulait un instant sur le « mabre », au bout de la canne d'acier que rafraîchissaient de brèves aspersions; éteinte à demi, allongée comme une belle poire, elle rentrait dans le four, passait entre les mains d'un autre ouvrier, s'allongeait encore, le col plus fin, le ventre moins lourd; le four la reprenait de nouveau, elle changeait de mains, et disparaissait dans un moule qui tournait pendant que les joues

des souffleurs se gonflaient à l'extrémité de la canne. La poire incandescente était changée en bouteille : on l'approchait encore de la fournaise, on lui forgeait son anneau; éteinte, elle s'éloignait de l'estrade, emportée à l'extrémité d'une longue pince par un des petits moricauds, aux grands yeux tristes. Ces mouvements se succédaient avec une régularité si parfaite, qu'on eût pu les croire exécutés par des automates, — sans les regards, la sueur, les gestes imprévus de ces machines humaines. Valentin ne pouvait détacher ses yeux de ce va-et-vient : toute sa petite personne vibrait dans un grand effort d'attention.

— Ça t'intéresse ? lui dit Délémont. Allons, tant mieux ! C'est bon signe !... Regarde les porteurs : ces gamins qui enlèvent les bouteilles... C'est par là qu'on commence. Ah, dame ! il faut toujours commencer par le commencement !... En ai-je enlevé des bouteilles, moi qui te parle, au bout de la pince ou du sabot !... Des bordelaises et des bourguignonnes, des bourguignonnes et des bordelaises, par milliers, par centaines de mille !... A cette époque-là, on commençait plus tôt; il n'y avait pas encore des lois pour empêcher les pauvres gens de faire travailler leurs enfants; et nous étions dix à la maison... A ton âge, je trimais depuis longtemps avec mon père; il me trouvait plus leste que les autres : cela lui faisait plaisir.

Valentin serrait les lèvres, et ne répondait pas. Il aimait l'école, les livres, apprendre, réfléchir. Cette affreuse chaleur, dans laquelle son oncle semblait à l'aise, lui faisait mal à la tête; le café au lait, avalé de force, lui pesait sur l'estomac; la fournaise brûlait ses yeux, qu'elle attirait pourtant. Ces hommes demi-nus, ces gamins hâves, en guenilles, lui semblaient, dans le rayonnement du four, autant de démons et de diablotins occupés à quelque besogne maudite. L'idée d'être un d'entre eux, de courir avec eux autour de ce brasier terrible, bientôt, puis toujours, lui causait une insupportable répulsion; il aurait voulu arracher sa main de celle de son oncle, pour s'enfuir, n'importe où. Mais en même temps, il se sentait une pauvre petite chose, une plante arrachée de son sol et emportée par une bourrasque, un être infime, perdu dans l'espace, faible, menacé. Cette grosse main vigoureuse, qui serrait la sienne, n'était-elle pas son unique appui? Que deviendrait-il si elle le repoussait? Aussi n'osait-il rien dire; et il continuait à regarder le four.

Cette passivité trompa Délémont; d'ailleurs eût-il pu supposer que ce travail, — le travail de son usine, — inspirât un sentiment d'horreur? C'était un travail comme un autre, pas plus difficile, beaucoup plus lucratif que la plupart des autres : il devait séduire un enfant.

— Ainsi, ça te plaît, décidément ? reprit-il en se penchant vers son compagnon.

Comme, depuis deux jours, il avait à peine entendu la voix de Valentin, il prit le silence du petit pour une adhésion. Qui ne dit mot consent, n'est-ce pas ? Il s'empressa donc d'appeler du geste un homme en veston qui tournait autour du four :

— Lustreau, voici un garçon qui va travailler avec vous. C'est un neveu à moi. Vous le mettrez avec Danzine, dès qu'on aura ses papiers.

Puis, à Valentin :

— Tiens, le voici, Danzine, qui sera ton chef d'équipe... Regarde-le : ce gros, fort, qui souffle les bouteilles !...

Il montrait un homme d'une quarantaine d'années, blanc, les bras solides, la poitrine découverte, qui travaillait avec deux autres : l'un « le grand garçon », à la mine verdâtre, aux bras flasques, comme vidés, où les muscles ressemblaient à des ficelles détendues ; et le « gamin », mince et blond, avec une frimousse émoustillée, curieuse et vicieuse. Délémont les observa quelques instants, et dit :

— Solide, Danzine, parce qu'il est sobre. Tout est là, mon garçon. Il y a des farceurs qui prétendent que, s'ils deviennent malades, c'est la faute à l'ouvrage, à la chaleur, aux microbes qu'ils se communiquent, qu'est-ce que je sais, moi ?... Un

tas de sornettes!... C'est la faute à l'absinthe!... Regarde Crétot, par exemple. Il lui faut sa verte, à celui-là. Il verra ce que ça coûte!... Ceux qui finissent mal, vois-tu, ce sont ceux qui lèvent le coude, comme lui... Tu ne l'imiteras pas, j'espère... Danzine te servira d'exemple; c'est un brave homme, tu seras bien avec lui...

Tout à coup, pris d'un scrupule :

— A propos, tes treize ans, tu les a bien sonnés?

— Oui, j'ai eu treize ans le 4 avril.

— Bon! Tu comprends, je suis à la fois ton oncle et ton patron, je tiens à être en règle avec cette satanée loi qu'on trouve toujours devant soi, pour vous barrer la route... Entre nous, comme patron, je m'en moque; mais comme parent, c'est une autre affaire, j'ai une responsabilité, je n'entends pas que personne puisse jamais me faire des reproches... Maintenant, cours par là, mon bonhomme, amuse-toi comme tu voudras, regarde ce qui t'intéresse!

Là-dessus, Délémont lâcha la main de Valentin, et rejoignit Lustreau, avec lequel il se mit à causer en gesticulant. L'enfant resta seul, à quelques pas du four, comme un insecte égaré dans une ruche, au milieu d'abeilles laborieuses et féroces qui le dévoreraient peut-être si sa petitesse n'échappait à leurs yeux. Un moment il erra dans

la tristesse de cette activité qui se poursuivait toujours égale, sans qu'un mouvement sortît de la régularité prévue, comme si tous ces hommes n'eussent été que les rouages d'une machine compliquée merveilleusement solide et marchant sous l'impulsion d'un moteur invisible.

Que se passait-il dans sa petite âme, où tant de reflets rapides se succédaient depuis deux jours? Des choses vagues, incertaines, nuancées, de ces choses qu'on ne peut pas plus préciser que la forme des nuages, parce qu'elles sont mobiles et cessent d'être avant que le langage les ait figées dans ses formules. L'image de ces hommes blancs, velus, suants, aux mouvements précis, remplissait ses yeux comme un tableau dont on ne sait s'il est vivant ou non. Il tâchait de se figurer qu'il était l'un d'eux : demain, il recevrait la bouteille achevée dans la pince ou le sabot, comme ces gamins bruns dont les os faisaient saillie, sous la peau vidée, et il transporterait des milliers et des milliers et des centaines de milliers de bouteilles, comme avait dit son oncle; — après quoi, il irait cueillir le verre dans la fournaise, et il cueillerait des milliers et des milliers et des centaines de milliers de ces fleurs enflammées; — et puis, pendant des mois et des mois et des années, il les recevrait d'un plus jeune pour les rouler sur le « mabre »; — plus tard encore, il soufflerait les

bouteilles dans le moule tournant, sans avoir plus aucun changement à espérer, non plus pour un temps déterminé, mais jusqu'à ce qu'il soit vieux, jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus, jusqu'à ce qu'il meure. Sa vie, toute sa vie s'écoulerait ainsi, dans cette chaleur, dans cet enfer. Il n'irait plus à l'école. Il ne lirait plus dans les livres qu'il aimait. La voix du maître n'ouvrirait plus à son esprit des horizons enchantés. Tout cela lui paraissait impossible, et se réaliserait pourtant : en sorte qu'un désespoir profond l'accabla. En même temps, il songea qu'il n'avait plus sa mère, — oubliée un peu, la veille, parce qu'à treize ans les plus gros chagrins se dissipent quand on s'agite à travers des choses nouvelles, — et qu'il ne la reverrait plus, jamais plus, puisqu'elle était morte, là-bas, dans le cimetière. Il se rappela soudain, comme s'il allait la sentir encore, la caresse dans ses cheveux des mains gercées qu'il trouvait si douces; et des larmes coulèrent le long de ses joues, sans que personne vînt les sécher ou les remarquât. La fournaise brillait et brûlait toujours; les hommes à demi nus s'agitaient dans le rayonnement de la chaleur et de la lumière. Les enfants bruns, déguenillés, couraient autour de l'estrade, avec les bouteilles jaunes au bout de leurs pinces...

Valentin resta longtemps ainsi, dans cet isole-

ment douloureux, osant à peine se déplacer de quelques pas : puis il s'éloigna peu à peu, avec des précautions, comme s'il craignait de mal faire ou d'attirer les yeux. Un moment, il erra parmi les dépendances, sur le sable gris auquel succéda bientôt un pré où l'herbe brûlée était rase et sèche. Il s'éloigna des bâtiments, soulagé d'échapper au rayonnement de la fournaise ; et bientôt, il se trouva au bord du second bras de la rivière, dans un bosquet d'ormes, de vernes, de saules, où il s'enfonça, sans plus voir l'usine. Des chars passaient sur l'autre rive. Dans les branches, une famille d'oiseaux se querellaient terriblement. Valentin écouta leurs bruissements d'ailes à travers les feuilles et leurs piailleries. Sa présence les effraya : ils s'enfuirent, en continuant à se battre. Alors, il s'appuya contre un arbre et regarda l'eau couler. Elle était brune avec des reflets et des ombres. Elle fuyait, légère, sous les images renversées qui tremblotaient dans son miroir mobile. Elle s'en allait ainsi vers la grande mer inconnue. On oubliait tout en la regardant, parce qu'en changeant sans cesse elle semblait toujours la même. Cependant le soleil chassait les nuages et jouait avec elle, et l'air aussi, qui par moments la ridait, et les poissons dont les sauts faisaient courir à sa surface des cercles qui s'élargissaient à l'infini. Et le ciel était immense et bleu, avec des nuages de

plus en plus rares, qui s'étiraient, changeaient de forme, se dissipaient à la fin comme si le grand soleil les aspirait dans sa lumière.

Ainsi que ces nuages, les souvenirs de deuil, le chagrin, l'inquiétude se dissipaient dans l'âme de Valentin : car c'était une de ces âmes d'enfant, toutes fraîches, où les sensations naissent et meurent dans la même minute, se chassent et se succèdent, et changent comme le ciel d'un matin de printemps; une petite âme dont nul n'aurait pu dire encore si elle serait triste ou joyeuse, saine ou gâtée, bonne ou mauvaise. A cette heure, il cessa de souffrir, il cessa de penser, il appartint tout entier à la minute présente, au bercement de la sereine inconscience des choses, à la douceur dont l'air et le soleil imprégnaient son horizon, comme si ces quelques arbres au bord de la Seine, à deux pas de l'usine, eussent été le jardin du ciel. Oh! vivre là, toujours, devant cette eau brune, sous ces arbres, à contempler les jeux de la lumière avec l'ombre, ceux des poissons, des oiseaux et des nuages, et se mêler à ces jeux !... Oh! vivre là, toujours!...

Il ne pensa plus rien, il ne fut plus qu'un atome perdu dans les choses. Mais tout à coup un souffle haletant, derrière lui, l'éveilla : c'était de nouveau le terrible Step, son ennemi, les yeux injectés de sang, la langue rouge pendante entre les crocs,

qui était là, prêt à le dévorer. Il voulut crier; sa voix s'arrêta dans sa gorge. Une voix appela :

— Step! Step!... Ici, Step! tranquille, méchante bête!...

Le chien recula en grognant, son tronçon de queue entre les jambes, comme s'il renonçait difficilement à sa proie. Et Alice apparut en robe blanche, une ombrelle à la main.

— Hé! petit, c'est toi?...

Valentin, qui s'était dressé, tremblait sur ses jambes grêles; mais il eut honte de sa crainte, fit un grand effort pour se remettre, tâcha de sourire.

— Tu as eu bien peur?

— Un peu!

— Aussi, tu as disparu, ce matin... Voyons, que fais-tu là?

— Je regarde!

— Qu'est-ce que tu regardes?

Il élargit ses petits bras pour montrer l'espace, en répondant :

— Le fleuve, les nuages, les arbres... tout ça!

— Et tu trouves « tout ça » beau?

— Oh! oui!

Elle s'était approchée de lui; Step, ayant découvert une bonne place à quelque distance, tourna sur lui-même et finit par se coucher en rond.

— Comment es-tu venu là?

Il s'assombrit.

— C'est oncle qui m'a amené.

Surprise, elle demanda :

— C'est mon père qui t'a amené au bord de l'eau?... Pas possible !

Il craignit d'avoir mal répondu, et s'assombrit davantage.

— Non... Il m'a amené... là-bas !

Il montra du doigt l'usine, entre les arbres.

— ...Il m'a fait voir le feu qui brûle toujours,... les hommes qui travaillent...

Et plus bas :

— C'est après, que je suis venu ici !

— Ah ! je comprends ! mon père t'a fait les honneurs de l'usine.

Dans son grand besoin de se confier, Valentin réunit son courage pour expliquer :

— Oui, il m'a tout montré !... Il m'a montré comme on fait les bouteilles... Et il m'a dit que j'en ferai, moi aussi !

— Il veut te mettre au travail, tout de suite ?

Valentin eut un mouvement de petit homme vaillant, qui affirme son droit.

— Non... Il m'a demandé... si je voudrais !

— Tu as dit que oui ?

L'enfant devint tout à fait sombre, et baissa la tête. Alice répéta sa question :

— Je n'ai rien dit, fit-il enfin, très bas.

— Pourquoi ?... Tu n'osais pas ?... Mais, à moi, tu me diras bien ce que tu penses ?

Les yeux de Valentin se remplirent de larmes

— Oh ! je comprends, va !... Tu n'as pas la moindre envie d'entrer à l'usine ?... Elle t'effraie, elle te déplaît, tu ne veux pas devenir ouvrier ?... C'est bien cela, n'est-ce pas ?... Délicat comme tu l'es, tu n'as aucun goût pour ce gros travail !... Naturellement !... Je le savais bien, moi !... Voyons, parle, que veux-tu faire ?

Il hésita un instant encore, timide, effarouché, sans savoir ce qu'il craignait. Mais quoi ! il n'avait personne à qui confier ses pensées, et Alice le regardait avec des yeux si bons ! Son cœur s'ouvrit.

— Je veux apprendre ! dit-il.

Un désir infini sortait de son petit être qui se mit à vibrer. Sa timidité fondit. Il parla, les yeux dans les yeux de sa protectrice.

— Je veux apprendre dans les livres... tout !... tout !... Maman me disait : « Oui, tu apprendras, puisque tu aimes ! » Elle était pauvre, maman, mais ça ne fait rien !... Elle me disait : « Je veux que tu aies ce que tu aimes, et que tu saches tout ! » A l'école, j'étais toujours le premier ! Oh ! je voudrais tant retourner à l'école !...

Elle l'écoutait, pensive ; de nouveau, elle le plaignit, comme au moment de leur première ren-

contre, comme si elle avait l'intuition de sa destinée.

— Pauvre petit!... Tu veux apprendre!... Ta mère pauvre aurait réalisé ton souhait. Ton oncle riche le voudra-t-il?... Écoute, j'essaierai de lui parler... Nous verrons... Maintenant, viens avec moi, rentrons... Allons, Step, vieux dormeur!... Hop!

III

Trois jours plus tôt, Alice n'aurait pas songé à discuter une décision de son père. Mais, depuis la scène de l'avant-veille, elle le croyait plus près d'elle : comme si d'avoir écouté ses plaintes eût suffi pour les rapprocher. Loin de là, Délémont s'en voulait de sa faiblesse : une nuit de ce sommeil qu'il tenait toujours sous ses ordres l'avait remis; ses préoccupations courantes reprenaient leurs droits, son travail l'absorbait de nouveau. Aux premières paroles d'Alice, il haussa les épaules :

— Te figures-tu que je vais dépenser de l'argent pour faire de ce moutard un raté? Ma foi, non! Il y en a déjà trop par le monde : ce sont eux qui répandent les détestables idées dont vous êtes tous plus ou moins infectés. L'usine est là : il y pourra

faire une bonne carrière. Qu'il travaille : il n'aura rien à regretter !

La jeune fille le savait inflexible; elle essaya pourtant d'insister :

— Il paraît si faible !...

— A son âge, je n'étais ni plus grand ni plus fort que lui, fut la réponse.

Elle osa dire encore :

— Il a d'autres goûts : il voudrait tant apprendre, étudier !

On ne l'écouta plus.

— Tu prêtes tes goûts à tout le monde, ma parole ! Je l'ai interrogé, moi aussi : il m'a dit le contraire. (Délémont traduisait ainsi, de bonne foi, le silence de Valentin.) D'ailleurs, a-t-il l'âge d'avoir des goûts? Les enfants changent, ne savent ce qu'ils veulent : on est bien obligé de décider pour eux.

Ainsi, le sort de Valentin parut réglé. Mais le petit, d'abord, ne s'en soucia guère : des promenades au bord de la Seine, loin de l'usine, la rêverie, l'amitié d'Alice, les livres qu'elle lui prêtait, remplissaient des heures qni fuyaient doucement : pris au charme de cette vie facile, il oubliait qu'elle ne durerait pas toujours. Délémont l'y arracha brusquement, un jour qu'il le rencontra au jardin, en lui disant de ce ton de bonhomie qu'il prenait avec la même aisance quand

il était en veine de bienveillance, ou quand sa volonté broyait des désirs contraires :

— Eh bien! mon garçon, tu aimes à courir les champs?... Dommage que ce ne soit pas un métier!... J'ai reçu tes papiers, tes affaires seront bientôt réglées. Ton oncle Maximilien s'en occupe aussi : c'est lui qui sera ton tuteur. Il est bien d'accord avec moi : tu entreras à l'usine, tu te mettras au travail lundi.

Les deux beaux-frères s'étaient en effet partagé la charge de leur neveu selon leurs aptitudes respectives : celui qui n'aimait pas les responsabilités officielles prenait les décisions; l'autre les endossait; le premier seul ouvrait sa bourse :

— Je ne puis rien faire matériellement pour cet enfant, avait dit Romanèche, j'ai tant de peine à élever les miens! Mais, s'il s'agit de bons conseils, de directions à lui donner, de démarches, on peut compter sur moi!

Délémont, qui croyait son plan solide, répondit :

— Qu'il compte sur moi pour le reste!...

Et Romanèche n'eut garde de le contrarier.

Quelle vague de désespoir souleva le pauvre enfant quand il se trouva, demi-nu comme les autres, avec ses bras grêles, ses maigres épaules, ses jambes de sauterelle, devant le four qui flambait comme une bouche de l'enfer! Il remplaçait un des petits moricauds tombé à la tâche, que

Soutre avait fait porter d'urgence à l'hôpital des Enfants-Malades, sans avertir le *padrone;* et il se sentait si seul, si faible, si abandonné, au milieu de ces inconnus dont chacun répétait les mêmes mouvements réglés, avec une exactitude d'automate ! Danzine lui expliqua la besogne, en paroles brèves :

— Tu vois que ça n'est pas malin ! et tu te dépêcheras, j'espère : on nous paie à la tâche, nous autres. Si tu lambines, ça retombe sur nous, tu comprends !

D'un geste expressif, il montrait dans l'équipe voisine un porteur à qui le souffleur lançait le sabot chargé de la bouteille ardente, et qui l'attrapait au vol, avec une adresse de singe. Valentin, très gauche de nature, hésitait sous les mauvais regards de buveur d'absinthe que lui décochait Crétot, livide et les bras flasques. Une fois, le sabot glissa de ses mains, la bouteille se brisa sur le sol. Il se baissa machinalement pour ramasser les morceaux, se brûla un doigt de la main gauche, retint héroïquement un cri de douleur.

— Tu te figures que ça te servira d'être de la famille? lui cria Crétot... Crois pas ça ! A l'atelier, on est tous égaux.

Danzine répéta, comme un écho :

— Tous égaux !

Et Valentin comprit qu'ils lui en voulaient ou

se méfiaient de lui, à cause de cette parenté qui l'amenait là. C'était la solitude qui commençait ainsi, la pire, qui vous isole au milieu d'êtres de mêmes apparences et plus étrangers que des animaux d'espèces ennemies : elle vous enveloppe comme une atmosphère où vous étouffez sans pouvoir la fuir; elle tourne avec vous comme votre ombre; elle respire dans votre haleine, elle est en vous, à côté de vous, partout où vos pas se portent... Il ne répondit que par un long regard d'angoisse qui fit le tour du chantier pour chercher une sympathie et ne rencontra que des indifférents, aussi insoucieux de son désespoir que du verre en fusion dans le four. Les « gamins » étaient presque des hommes : aucun ne lui adressa la parole, pas même Julien qui se contentait de l'observer en dessous. Quant aux petits porteurs italiens, ignorant leur langue, il les voyait aller, venir, travailler, disparaître, pareils à des mouches noires dont on ne comprend pas le bourdonnement. Des minutes, des heures, des jours s'enfuirent ainsi. S'il s'approchait de la maison, Step grognait furieusement contre lui : le maudit dogue, hargneux et stupide, ne savait pas encore s'il fallait le classer parmi les bourgeois ou les ouvriers, et flairait peut-être, sous les habits neufs qu'Alice lui avait donnés, un pauvre quand même, un ennemi naturel. Dotty, avec un instinct pareil,

le fuyait, en prenant des airs pincés de petite commère dédaigneuse. Son oncle semblait le confondre avec la marmaille étrangère. Alice seule lui envoyait quelques sourires, sans oser lui parler, ayant des ordres. Oh! c'était bien la solitude, partout! Et d'éperdus désirs de fuite ou de mort germaient dans sa tête, quand, aux heures de repos, il allait s'asseoir au bord du fleuve dont l'eau courait toujours, si fraîche, si libre!...

Un matin, Valentin vit arriver au chantier, à côté de son oncle un grand jeune homme blond, de figure ouverte, qui regardait à gauche, à droite, avec des yeux clairs, à l'aise comme chez lui. Les ouvriers, de leur côté, l'observaient sans en avoir l'air, au risque de perdre quelques secondes, puis louchaient du côté du patron, en goguenardant. Délémont, cependant, avait ce sourire forcé, cette démarche nerveuse, ces mouvements saccadés qui trahissent la contrainte. Et les deux hommes avançaient à la manière de deux chevaux qui souffrent de marcher ensemble : quand l'un pressait le pas, l'autre ralentissait instinctivement; si celui-ci inclinait vers la droite, celui-là s'empressait de prendre la gauche; quand Délémont faisait le geste de montrer quelque chose, son compagnon regardait du côté opposé. Ils causaient à voix basse, comme deux amis qui se font des confidences; et les sourcils du maître verrier, avec leurs pointes hérissées

comme des virgules retournées, se fronçaient furieusement.

L'étranger s'arrêta devant Valentin, le considéra un instant, demanda :

— Ce petit-là, monsieur Délémont, vous êtes bien sûr qu'il a l'âge ?

— Parfaitement sûr, monsieur l'inspecteur.

— Vous avez ses papiers ?

— A votre disposition... D'ailleurs, si vous voulez tout savoir, c'est mon neveu.

— Ah !...

Le ton de cette exclamation parut signifier : « Dans ce cas, je n'ai plus rien à dire. » Et les deux hommes continuèrent leur tournée.

Valentin les suivit des yeux. Fixé sur lui quelques secondes, le clair regard de l'inconnu lui avait donné comme un frisson d'espérance : énergique et fine à la fois, juvénile, blonde, lumineuse, cette figure étrangère l'attirait comme une figure surnaturelle de libérateur. Et voici qu'elle s'éloignait, voici qu'elle se perdait dans les groupes !...

Sans hâte, en visiteur qui ne veut rien manquer du spectacle, l'étranger fit le tour de l'estrade. Il appela quelques-uns des petits moricauds. Il les interrogea par gestes : tantôt les diablotins, feignant de ne pas comprendre, imposaient à leur physionomie expressive un mutisme qu'elle avait grand' peine à garder ; tantôt ils agitaient les bras, met-

taient la main sur leur cœur, roulaient leurs yeux de braise, dans une telle pantomime qu'on devinait leurs moindres pensées, pendant que le *padrone*, derrière l'étranger, les fascinait du regard. Comme le travail en souffrait, les souffleurs prenaient des mines furieuses. Mais l'intrus ne s'en souciait pas plus que des signes d'impatience de Délémont. Puis il revint sur ses pas, pour mieux s'assurer de ce qu'il avait vu. Peut-être rencontra-t-il les yeux tristes de Valentin qui l'appelaient à l'aide; peut-être devina-t-il la prière muette qui montait à lui du fond de ce petit cœur désespéré. Le fait est qu'il s'arrêta de nouveau devant l'enfant. Un moment il observa la grêle poitrine blanche, trempée de sueur, qui se soulevait sous la chemise ouverte, les omoplates qui s'accusaient à chaque mouvement des bras minces, l'effort des mains grêles crispées sur le manche du sabot. Il parut réfléchir, puis, le désignant du doigt, demanda au maître verrier :

— L'avez-vous fait examiner par un médecin, avant de le mettre à cette besogne?

Délémont, stupéfait, se récria :

— Examiner par... Qu'est-ce que vous me dites là?... Va-t-on m'obliger à consulter la Faculté pour choisir mon personnel, à présent?

Le sang lui montait aux tempes, envahissait ses fortes oreilles velues, et ses lèvres tremblaient. Indifférent à ces signes menaçants, l'inspecteur

répondit du ton calme d'un homme qui ne redoute aucune colère, étant sûr d'en avoir raison :

— Vous savez que la loi m'autorise à exiger cette précaution.

— Je vous ai dit que cet enfant est mon neveu! Vous devez comprendre que je ne désire que son bien. Et son tuteur est d'accord avec moi.

Il avait élevé la voix. Valentin l'entendit et resta le sabot à la main, l'oreille dressée pour tâcher de saisir au vol la réponse de l'inspecteur :

— J'en suis persuadé, monsieur. Mais avec les meilleures intentions du monde, on se trompe parfois. Cet enfant me paraît trop faible pour un tel métier : regardez-le, il est épuisé de fatigue, il n'en peut plus!

Le maître verrier haussa les épaules :

— C'est toujours ainsi les premiers temps. Après, ils s'habituent, la fatigue passe.

— Celui-ci est si chétif! Voyez ces membres fragiles, cette poitrine enfoncée!

— Il a eu une enfance trop sédentaire : l'exercice le fortifiera.

— Il ne s'agit pas d'exercice, mais d'un travail continu, excessif. Munissez-vous donc du certificat nécessaire, monsieur Délémont, je le réclamerai à ma prochaine visite.

Il ajouta, comme pour justifier son insistance :

— Chacun a ses responsabilités, monsieur, et les comprend à sa manière.

Et les deux hommes quittèrent le chantier, côte à côte.

Il y avait entre eux une antipathie naturelle, qui aggravait l'incompatibilité de leurs fonctions : de tempéraments, d'instincts, de caractères opposés, ils représentaient en outre, avec d'autant plus d'éclat que leurs deux individualités étaient plus vigoureuses, deux courants irréconciliables destinés à se heurter sans cesse, et violemment, dans la nouvelle organisation des forces sociales.

Alcide Délémont, cet ancien ouvrier fils de ses œuvres, créateur du petit monde dont il était l'axe et voulait être le dieu, tenait à son autorité d'abord par penchant despotique, ensuite parce qu'il l'estimait nécessaire. L'usine, en effet, dépendait des capacités grâce auxquelles il l'avait restaurée, qui la maintenaient à travers des obstacles où d'autres sombraient, qui en assuraient le progrès continu dans la dureté des temps. Étant sa création, elle devait lui appartenir, jugeait-il, sans réserve; elle tenait à lui comme par une attache organique; leurs deux destinées se complétaient jusqu'à se confondre; la prospérité de l'usine dépendait de lui, comme sa prospérité dépendait de celle de l'usine. Cette étroite solidarité d'inté-

rêts lui donnait à son sens le droit de tout exiger de ses subordonnés, comme elle lui imposait l'obligation de tout faire pour la bonne marche d'une entreprise qui lui devait d'être et qui absorbait sa vie. Étant seul responsable, il se jugeait seul maître, et maître absolu. Ceux qui travaillaient à l'usine, depuis lui-même jusqu'au dernier des manutentionnaires, n'existaient à ses yeux que par rapport à l'usine. De même, ce qui se passait au dehors de son enceinte n'importait qu'autant qu'elle en pouvait pâtir ou profiter. Il haussait les épaules quand quelque incident, qui ne touchait pas directement la verrerie, attirait un instant son attention sur ce mouvement social dont la courbe ascendante semble représenter un des plus grands efforts de notre temps. Ce qu'il en voyait inquiétait à peine sa prévoyance, s'il n'en était pas atteint, et l'irritait, dès qu'il se sentait touché. Il ne pouvait comprendre, par exemple, au nom de quels intérêts supérieurs, ou de quels principes généraux, des législateurs ignorants de son industrie lui imposaient tout à coup les entraves de lois incohérentes, bâclées hâtivement, aussi fallacieuses, disait-il, que leurs programmes électoraux, et dont les éléments passables s'éliminaient au souffle des amendements. Il les tenait pour de dangereux utopistes, qui préparent la ruine commune sous couleur de défendre les droits

de chacun. Contre ces usurpateurs de la force publique, tout moyen de défense lui paraissait légitime; et la haine qu'il leur vouait retombait sur ceux qu'il appelait leurs suppôts.

Or, Antoine Burier était précisément un de ces « suppôts », par ses fonctions d'inspecteur du travail que la loi du 2 novembre 1892 venait de préciser et d'élargir. Il l'était même avec un zèle, une compétence, une conviction qui eussent pu démontrer que l'axiome : *la fonction crée son organe* est aussi vrai dans l'économie sociale que dans les sciences naturelles. Blond, grand, svelte, le front volontaire, les traits fins, d'un dessin précis, il avait une expression ouverte, résolue, loyale, qui lui gagnait la confiance, sinon la sympathie; sa voix, d'un beau timbre sonore, donnait à ses paroles un singulier accent de gravité; ses gestes rares, un peu solennels, sa démarche, son attitude, indiquaient la parfaite assurance d'un homme qui sait que sa jeunesse est diplômée, que son inexpérience peut au besoin se réclamer d'une filière administrative infaillible. Il était imprégné des théories, des sentiments, des passions et des aspirations d'où sortit cette première des lois sociales que devait édicter la troisième République, avec peut-être plus de bonne volonté que de compétence. Investi par elle de fonctions délicates, il les remplissait avec une ardeur intran-

sigeante que tempérait, — en apparence du moins, — la courtoisie de ses manières. D'intelligence assez pénétrante, mais étroite, d'esprit simplificateur, il rentrait dans la catégorie des jeunes hommes *à principes* comme l'éducation officielle en produit tant, qui sacrifieraient allégrement, dans la pratique, la terre entière avec ses habitants à l'excellence idéale de leurs doctrines. Ayant sur toutes choses des opinions tranchantes, il divisait d'un coup la société en deux parts inégales : d'un côté les capitalistes, — exploiteurs ou jouisseurs, oisifs, inutiles, pervertis par la prospérité, malhonnêtes; de l'autre, les travailleurs, — surmenés, exploités, indispensables, soumis à toutes les privations injustes, ornés de toutes les vertus. Entre ces deux forces rivales, dont, par définition, l'une était excellente et l'autre détestable, qui se combattent et dont il faut régler l'équilibre en attendant que la seconde ait définitivement asservi ou supprimé la première, l'État lui semblait le régulateur nécessaire et tout-puissant. Jamais cette idée ne l'effleura, qu'en fait l'État constitue une troisième force qui, dépendant inégalement des deux autres, les favorisera tour à tour au gré de ses propres intérêts. Il en attendait la juste répartition des biens, l'émancipation des intelligences, tous les bienfaits que depuis les premiers temps du monde social les hommes attendent des tyrans

qu'ils se donnent : il y croyait comme au vrai dieu des temps nouveaux. La loi du 2 novembre 1892 était à ses yeux la révélation, — incomplète encore! — de cette religion naissante. Il la regardait comme un premier pas dans la voie du salut, ou mieux, comme une base de législation qui serait dans l'avenir ce que le Décalogue est à nos codes compliqués. Aussi en surveillait-il les contraventions avec une piété inflexible, qui exaspérait les industriels de sa circonscription.

Chaque fois qu'il entrait dans les ateliers de la Grande Bouteillerie, c'était pour Délémont une humiliation qu'exaspérait l'obligation de la supporter. Le maître verrier eût préféré voir arriver le pire fauteur de grèves, le plus dangereux pilier de syndicat, l'anarchiste le plus subversif aux poches bourrées de dynamite, plutôt que ce fonctionnaire correct, d'air bourgeois, de manières douces, de paroles courtoises, mais armé de sa loi comme d'une épée invincible. Contre ses autres ennemis, perturbateurs de l'ordre, il possédait la meilleure défense, puisqu'il n'avait qu'à requérir la force publique à son aide; celui-ci, au contraire, pouvait retourner contre lui les irrésistibles moyens de l'appareil judiciaire, et l'y broyer rien qu'en prenant une note sur son calepin. Vis-à-vis des autres, il était le maître qui triomphe à coup sûr, s'il découvre quelque trame ourdie

contre lui; tandis qu'il se voyait forcé de ruser à son tour pour égarer la surveillance de l'inspecteur, dont la perspicacité perçait à jour ses roublardises. A cette heure, au terme de la promenade à travers les ateliers, — quelle rage secrète le forçait à accompagner pas à pas l'adversaire? — une dernière humiliation l'attendait. Burier s'installa devant le bureau, comme chez soi, pour compulser les livrets des petits Italiens. Il les prenait l'un après l'autre, les ouvrait, en examinait avec une attention méticuleuse les dates, les signatures, les sceaux, les légalisations. Comme cet examen se prolongeait, Délémont perdit patience. Il repoussa nerveusement les papiers dont il feignait de s'occuper, et, revenant à l'entretien de tout à l'heure, s'écria :

— Ah çà, s'il ne vous suffit pas de surveiller nos relations avec nos ouvriers, vous voulez donc intervenir jusque dans nos relations de famille? L'État comprend mieux que les patrons les intérêts de l'industrie, c'est entendu : va-t-il comprendre ceux des enfants mieux que les pères, les oncles, les tuteurs?

Burier leva sur Délémont ses tranquilles yeux clairs, en répondant :

— L'État est le protecteur naturel des faibles, des mineurs. Pour moi, je m'en tiens à contrôler l'exacte observation de la loi.

D'un ton dont l'imperceptible ironie devenait légèrement agressive, il ajouta :

— Cela suffit à m'occuper, je vous assure !

Il se remit à examiner les carnets. Le maître verrier marchait dans la petite pièce en déplaçant rageusement les objets qui lui tombaient sous la main.

— Ah ! sans doute, cela suffit, dit-il... Cela doit suffire abondamment !... C'est plus qu'il n'en faut pour préparer la ruine de notre industrie, et celle de toutes les industries, — la ruine du pays... Votre loi, — sa voix souligna ce mot d'un trait furieux, — bouleverse pour nous les conditions nécessaires de la production. Il nous faut des enfants : comment supporterons-nous la concurrence des Belges ou des Allemands, si nos porteurs et nos gamins doivent être des adultes, payés comme tels ? Eh bien, monsieur, nous ne trouvons plus d'enfants !... Positivement, nous n'en trouvons plus !... Votre Assistance publique nous en offre quatre quand nous en demandons trente !... Nous ne savons plus où les prendre !...

Comme l'inspecteur gardait le silence, il l'interpella directement.

— Où voulez-vous que nous les prenions, dites ?

— Ce n'est pas à moi de vous en procurer, monsieur, répondit paisiblement Burier. D'ailleurs, je ne vois pas que vous chômiez, non plus que vos

collègues. Chaque fois que je viens, — vous trouvez sans doute que c'est assez souvent, — vos fours sont en pleine activité, vos équipes au complet.

Il s'attarda sur un des carnets, en consultant ses notes, finit par le refermer, et dit :

— En ce moment, par exemple, n'avez-vous pas tous les enfants qu'il vous faut? Il me semble que ces petits Italiens vous fournissent un contingent très raisonnable... Et ce ne sont pas des adultes, ceux-là, oh! non!... Ce sont des enfants, de petits enfants!...

Le maître verrier arrêta sa promenade, les mains derrière le dos.

— Que voulez-vous dire, monsieur l'inspecteur? Prétendez-vous qu'ils n'ont pas l'âge légal?... Vous avez leurs livrets devant vous : vous pouvez voir qu'ils sont en règle!...

— En effet, ils sont en règle : il y a les dates et les signatures, c'est vrai... Mais...

Délémont l'interrompit en ricanant :

— Allez-vous m'accuser de les falsifier?

— Non certes, monsieur, pas vous. Mais ceux qui vous les fournissent, qui sait?

— Encore faudrait-il l'établir!

— Cela ne me sera peut-être pas impossible.

L'inspecteur montra un des carnets :

— Tenez, celui-ci, Gaspardo Cremona, regar-

dez-le, je parie qu'il n'a pas douze ans. Et, ici, il en a quinze !... Vous comprenez que nous ne prendrons pas toujours des vessies pour des lanternes... D'autant plus que, de divers côtés, on commence à s'émouvoir de cette traite, on nous en signale les abus...

Un peu troublé peut-être, Délémont répondit, par bravade :

— Cherchez, monsieur l'inspecteur, cherchez, puisque c'est votre fonction !... En attendant, tout est en ordre, tout est régulier.

Burier corrigea :

— Tout *paraît* en ordre, tout *semble* régulier.

— M'en faut-il davantage, par hasard ? Vous savez, je la connais aussi, votre loi, je suis couvert par le troisième paragraphe de l'article 26.

— Vous arguez de cet article pour vous contenter des apparences? Bon ! Je vous avertis que mon administration a le devoir de se montrer plus exigeante.

— De quoi diable se mêle-t-elle, votre administration ? Allez-vous alléguer que la République surveille l'hygiène et l'instruction de ses futurs citoyens ? Ceux-ci n'en sont pas, ils viennent de provinces misérables où leurs camarades meurent des fièvres et de la pellagre quand ils ne crèvent pas de faim. Ils sont donc trop heureux de trouver ici un travail facile, bien payé !

Burier corrigea de nouveau.

— Bien payé... à leur négrier.

— Ainsi le veut le contrat qu'ont signé leurs parents. Moi, je paye bien, le reste ne me regarde pas. Comme leurs pères ne sont pas citoyens de la République française, mais sujets du roi d'Italie, ils conservent encore quelques libertés, dont celle de disposer de leurs enfants mineurs...

— Et ils en abusent pour les vendre comme des esclaves à d'épouvantables gredins qui les munissent de faux papiers... que vous acceptez... Mais le roi d'Italie, comme vous dites, pourrait bien s'émouvoir, si nous en jugeons par ce qui se passe à son ambassade. Le moment approche où des voix s'élèveront pour rappeler les droits de l'humanité : soyez sûr que je ferai mon possible, dans ma petite sphère, pour que cela ne soit pas en vain !

Sur ces mots, Burier rassembla les carnets, en fit une pile régulière, et se leva pour partir.

— Si vos collègues vous ressemblent, grommela Délémont, nous n'avons plus qu'à fermer toutes les usines de France.

Debout sur le seuil, sa serviette sous le bras, son chapeau à la main, Burier répondit, avec son implacable sérénité de théoricien :

— Qu'elles se ferment, monsieur, si, pour rester ouvertes, il leur faut violer la Loi ! C'est une con-

séquence de la Loi qui ne me regarde pas. Je n'ai d'autre souci que d'en surveiller l'application. C'est pourquoi je vous ai prié de faire examiner votre neveu par un médecin. Et c'est pourquoi je vous conseille de vous méfier des forbans qui vous livrent ces petits malheureux : vous pourriez regretter un jour d'avoir trop facilement accepté leurs faux et leurs mensonges.

Il sortit là-dessus ; Délémont jeta dans un carton vert les carnets qui venaient de lui attirer cette algarade.

« Dire que ces idées se répandent dans le pays ! songeait-il. Dire que toutes les classes sociales s'en imprègnent, qu'elles infectent l'atelier, que nombre de patrons les acceptent, qu'elles se glissent jusque dans ma famille ! Je les sens partout autour de moi. Mes ouvriers ne me regardent plus comme un maître. C'est l'État qui est à ma place. Ils en attendent tout, ils savent qu'ils en peuvent tout exiger, parce que l'État, c'est-à-dire, en fait, le gouvernement, a besoin de leurs voix, qui sont le nombre. Ce n'est plus à moi qu'ils obéissent, c'est à lui seul. Pas même : c'est à leurs instincts, à leurs passions, à leurs appétits. Sous couleur de les diriger, l'État les flatte et les suit, comme font les chefs en ces temps d'anarchie. Moi qui ai de l'énergie, des traditions, de l'autorité, je me défends encore. Mais après moi ? Mon fils ne sera

plus qu'un prisonnier dans son usine, enchaîné par des lois vexatoires, dénoncé par ses employés, surveillé par des brigades d'inspecteurs, tyrannisé, étranglé, dévalisé comme au coin d'un bois, et le plus légalement du monde !... »

A ce point de ses réflexions, il s'irrita en pensant que Bernard, loin de partager ses révoltes, acceptait allégrement cette tyrannie, avalait sans rancune ces humiliations, prenait au sérieux cette hypocrisie officielle.

« Soutre de même, se dit-il encore, cet imbécile de Soutre en qui j'avais confiance, parce que je le croyais trop bête pour tomber dans ces revêries qui, toutes stupides qu'elles sont, n'en exigent pas moins quelque contention d'esprit ! »

Justement Soutre arrivait, de son allure gênée d'homme trop grand, trop fort, encombré de muscles qu'il ne sait comment employer en temps ordinaire.

— Ah ! Soutre, mon cher, que n'étiez-vous là tout à l'heure ! Vous auriez entendu Burier, votre ami...

Le géant protesta : quelles que fussent ses tendances quand il s'agissait de la politique générale, il ne pouvait être l'ami d'un homme qui nuisait à l'usine.

— Votre coreligionnaire en socialisme, enfin, ou en solidarité, comme on dit dans votre jargon... Il

sort d'ici. Ah! si vous l'aviez entendu!... Voyons, ne comprenez-vous pas où ils nous mènent, ces gens-là?... A la ruine, à la faillite, mon ami, et c'est ce qu'ils veulent!... Je vous assure que, pour un rien, je mettrais la clé sous la porte!... Cela vaudrait mieux... Oui, mieux vaut aujourd'hui casser des cailloux sur les grandes routes que d'être un chef d'industrie : on est un fonctionnaire, alors, on est protégé par le gouvernement; on en est, ma parole, ou peu s'en faut!... On a pour soi les gendarmes, les tribunaux, l'État, quoi!... Tandis qu'un pauvre diable de patron n'ose plus embaucher un ouvrier sans trembler comme un malfaiteur... N'est-il pas coupable d'avoir créé quelque chose? Aussi on le surveille comme un forçat qui a fini son temps. Ah! mille tonnerres! notre métier devient un beau métier, et je plains ceux qui nous succéderont!

Soutre écoutait en hochant sa bonne grosse tête de gladiateur où se faisait un dur travail : oui, sans doute, les doléances du directeur lui semblaient justes, — mais aussi celles des ouvriers; il ne voulait déposséder personne de biens acquis honnêtement, — mais il désirait que tout le monde en pût acquérir; l'intervention de Burier dans les affaires de l'usine l'exaspérait, — mais la loi de 1892 n'imposait que des réformes équitables; ces réformes, les chefs d'industrie ne les accepteraient

jamais de leur plein gré, et la santé publique, l'avenir de la race, en exigeaient la pratique. Comment sortir de ces difficultés ?

— Voyons, répondez, si vous trouvez que j'ai tort! Défendez votre loi, vos inspecteurs, vos opinions, enfin !

— Oui, oui, soupira le géant de sa drôle de petite voix de crécelle, mieux vaudrait qu'il n'y eût ni lois, ni inspecteurs... Mais...

Il s'arrêta, sans cesser de balancer sa bonne tête perplexe sur son énorme cou, qui se plissait en bourrelets au-dessus du col : il n'était pas grand clerc; il ne redoutait rien tant que les discussions, où jamais il n'exprimait ses idées comme il aurait voulu.

— Mais quoi, mon ami?...

— Ah! voilà!... Il faudrait que... que... que les hommes soient parfaits, pour ainsi dire!

— Hé! que me chantez-vous là?... Il n'y avait pas de lois ouvrières autrefois : est-ce que les hommes valaient mieux qu'aujourd'hui? Pourtant ils n'en fondaient pas moins des usines! Ils n'en faisaient pas moins des affaires!

Soutre chercha laborieusement le point faible de cette argumentation; et il mit le doigt dessus :

— Bien sûr, oui, bien sûr... Ça ne gênait pas les usines, qu'il n'y eût pas de loi... Et les patrons étaient contents... Dame! ils pouvaient faire tout

ce qu'ils voulaient... Seulement... seulement... les ouvriers?... Et voilà, c'est pour eux, c'est pour les protéger qu'on a fait la loi...

Aussitôt Délémont se récria :

— Pour les protéger!... Contre qui? contre nous?... Oserez-vous soutenir que c'était nécessaire?... Sans chercher plus loin, avez-vous jamais vu qu'on ait abusé d'eux, ici?... Je leur ai construit une cité : vous ne prétendrez pas que leurs logements sont insalubres? Ils ont de l'air, de la vue, de l'espace, tout ce qu'on peut souhaiter!... Et leurs coopératives, que j'ai organisées? Elles marchent à merveille, ils sont bien nourris, à bon compte, habillés de même, ils ont un médecin gratis, des secours s'ils sont malades, une salle de lecture, des conférences. Voyons, Soutre, soyez juste : qu'est-ce que l'État peut leur donner de plus?

Soutre resta perplexe : ses bons yeux de chien fidèle se chargeaient de tristesse; les veines de son front se gonflèrent dans l'intensité de son effort cérébral. Comment répondre? Il aurait fallu dire que la construction de la cité avait été une excellente spéculation, puisqu'elle rapportait du 7 p. 100 à son propriétaire et mettait les ouvriers dans sa main; qu'il n'en allait pas autrement pour la coopérative; que Délémont, président honoraire du comité, la menait à sa guise, et souvent à son

profit, puisque, par exemple, la Société consommait à elle seule tout le vin des vignes que sa femme possédait dans le Gard, qui n'était pas fameux; et qu'ainsi partout et toujours, chaque fois qu'un patron travaille au bien de ses ouvriers, ses efforts tournent à son avantage. Jamais Soutre n'aurait su expliquer des choses si complexes, à un homme si redouté.

— Si on faisait ce qu'on doit faire, murmura-t-il, c'est bien sûr qu'il n'y aurait pas besoin de lois... Mais est-ce qu'on le fait, monsieur Délémont?... Ici même, vous savez bien...

Il s'arrêta net, effrayé de son audace, foudroyé par un regard furieux.

— Ici?... ici?... Quoi?... Que dites-vous?... Il y a quelque chose ici qui ne va pas?... Allons, parlez, expliquez-vous, mille tonnerres!...

Soutre commença par battre en retraite :

— Oh! je sais bien que les ouvriers sont plus heureux ici que partout ailleurs, monsieur Délémont!... Ils gagnent assez, ils sont bien traités, ils vivent bien, quoi! personne ne dira le contraire.

Cette concession faite, il insinua :

— Seulement, voilà, il y a les enfants... C'est l'industrie qui veut ça, je sais... Mais enfin, les enfants... Ah! les enfants... surtout ces petits Italiens...

— Voulez-vous bien vous taire!... Est-ce ma

faute, s'ils viennent d'un pays d'où ils apportent un tas de maladies?... et si leur *padrone* est une fripouille qui les exploite?... Ai-je à m'occuper de leurs rapports avec lui?... Suis-je leur père, par hasard? suis-je responsable d'eux?... Il nous faut des enfants, vous le savez mieux que personne. Je les prends où je les trouve, je les paie, qu'est-ce qu'on peut me reprocher?... Me direz-vous, comme l'autre, qu'il faut fermer l'usine?... Vous savez bien qu'elle marchera, moi vivant, malgré vos lois, malgré vos inspecteurs, malgré tout!... Quand je n'y serai plus, vous aurez bientôt fait de la mettre en bas, avec vos idées, entre vous, mon fils et ma fille... Mais, tant que j'aurai un souffle de vie, je la défendrai!... Et tant que je serai le maître, vous marcherez droit, Soutre, et Bernard aussi, et tout le monde!...

Il sortit là-dessus, furieux, congestionné, laissant son colosse de sous-directeur écrasé par le poids de tant d'insolubles problèmes, comme un Atlas sous un monde alourdi.

IV

La matinée entière du maître verrier s'était donc écoulée en discussions oiseuses. Aussi se mit-il à table de fort méchante humeur. Il défit brusquement sa serviette en grondant, sous prétexte que l'omelette n'arrivait pas exactement à la minute. Puis il trouva qu'elle manquait de sel. On mangea sans rien dire. Alice, Estelle et la petite Dotty échangèrent à peine quelques paroles à voix basse. Mme Délémont, les yeux fixés sur son assiette, roulait entre ses doigts des boulettes de pain. Il y avait quelque chose de si dolent dans son attitude, qu'Alice lui demanda si elle souffrait. Elle leva sur la jeune fille des yeux inquiets et troubles, et passa la main sur son front :

— J'ai mal à la tête, dit-elle... Un peu...

Son mari ne l'avait pas regardée : il poursuivait

des réflexions qu'il jugeait inutile de communiquer. Pourtant il lança tout à coup cette phrase inattendue :

— Décidément, Soutre est par trop bête !

Personne ne la releva. Estelle seule avait tressailli.

En apportant le café, qu'on buvait toujours immédiatement après le dessert, Jérôme dit :

— Il y a là un prêtre qui demande Monsieur.

— Un prêtre !... Pour quelque collecte, sans doute... Va le recevoir, Alice. Ne sois pas trop généreuse, n'est-ce pas ? Cent sous, et encore !

Alice sortit. Esther et Dorothée la suivirent. Un instant après, Mme Délémont sortait à son tour, sans avoir touché à sa tasse pleine, comme si une voix qu'elle entendait seule l'appelait. Délémont leva les yeux au plafond, pour protester contre la singularité de ces allures, et déplia son journal. Ses yeux tombèrent sur les détails d'une grève dans des établissements métallurgiques : on venait de relâcher des meneurs, arrêtés pendant une rixe ; loin de se calmer, ils recommençaient à semer la tempête. Ses sourcils se froncèrent, il plissa les lèvres et frappa du poing son genou : des gaillards comme ceux-là peuvent tout se permettre, pensait-il, mais qu'un malheureux patron néglige quelques formalités stupides... En ce moment, la porte se

rouvrit; Alice, très agitée, introduisait le prêtre, en disant :

— Papa, ce n'est pas pour une collecte. M. l'abbé Médal veut te parler; il faut que tu l'écoutes!

Délémont vit sur le seuil, dans une soutane râpée, un prêtre de peu d'apparence, d'âge incertain :

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il, en se levant.

C'étaient encore les petits Italiens! Il le comprit aux premiers mots du visiteur, qui racontait avec un léger accent du Midi sa visite de l'avant-veille à l'hôpital des Enfants. Il s'y rendait pour un petit tuberculeux de sa paroisse; le malade du lit voisin attira son attention :

— Personne n'entendait sa langue, monsieur. Ce pauvre enfant restait donc là, tout seul, sans pouvoir s'exprimer autrement que par des gestes. Il est vrai que ses yeux parlaient, de grands yeux noirs, des yeux désespérés... J'ai reconnu un Italien, je me suis approché, je l'ai interrogé...

— Et il s'est plaint! interrompit Délémont avec un ricanement sceptique.

Le prêtre le regarda, étonné du ton :

— Non, monsieur, il ne s'est pas plaint : c'est ce qu'il y a de pire. Bien qu'il ne fût à l'hôpital que depuis peu de jours, il devait souffrir depuis longtemps, pour être à ce point exténué. Sa maigreur attestait de longues privations, et sans doute

de mauvais traitements. Il me dit pourtant qu'il était très heureux, bien soigné, bien payé, malade par la seule volonté de Dieu. J'ai eu mille peines à lui faire raconter qu'il venait de la Basilicate avec d'autres enfants amenés par un nommé Gotto, et qu'il travaillait chez vous... Je connais les mœurs de ses compatriotes, monsieur, j'ai compris qu'il mentait par terreur de son *padrone*, et parce que, dans son pays, on ne dénonce jamais personne. En sortant de l'hôpital, je me suis livré à une rapide enquête : j'ai découvert le bouge où Gotto loge vos petits ouvriers, à Billancourt; j'y ai pénétré :... Ah! monsieur!... Je ne leur ai rien demandé : ils m'auraient tous répondu comme le moribond. Mais j'ai interrogé quelques personnes du voisinage...

Délémont, qui écoutait avec impatience, interrompit :

— Vous avez interrogé des voisins sur ce qui se passe parmi mes employés?... Mais... de quel droit, je vous en prie?...

Le prêtre fixa sur lui ses yeux limpides, en répondant :

— Je ne me suis pas posé cette question, monsieur... J'ai pensé que vous ignoriez l'effroyable misère de ces petits êtres tombés dans des mains infâmes, et j'ai voulu vous renseigner...

Avec la volubilité de sa race, il dépeignit ce qu'il venait de voir ou d'apprendre : la cave

humide, sans soupirail, plus noire qu'un cachot, la paille jetée sur le sol, rare et sordide, les déchets de légumes gâtés, ramassés autour des corbeilles du marché, qu'on leur donnait pour toute nourriture, et leurs pauvres corps zébrés de coups :

— Vous ignoriez ces choses, continua-t-il, vous ne descendez pas à de telles minuties... Mais à présent, monsieur, je vous l'ai dit, vous le savez!...

Délémont ouvrit les bras, laissa retomber ses mains sur ses genoux, et répondit d'un ton insinuant d'avocat plaidant les circonstances atténuantes :

— Vous exagérez, monsieur l'abbé, vous exagérez, ma parole! Vous avez écouté des commérages... Et les commérages, vous savez bien, ça vous montre un bœuf là où il y a un œuf... Et puis, après tout, rien de tout cela ne se passe chez moi... A l'usine, personne ne maltraite les enfants, je vous l'affirme... Ah! non, je ne le permettrais pas!... Comprenez la situation : ces petits porteurs me sont fournis par un entrepreneur avec lequel je traite et je règle. S'il ne les nourrit pas, c'est un gredin, puisqu'il a la charge de leur entretien... Mais que voulez-vous que j'y fasse?... C'est à lui qu'il faut vous adresser!...

A ce dernier mot, le visage mobile du prêtre,

qui n'exprimait encore que l'étonnement, se nuança d'indignation :

— Autant dire, s'écria-t-il avec un geste un peu déclamatoire : Adressez-vous à l'assassin pour protéger la victime, demandez au loup de défendre les agneaux !... Un homme comme celui-là, monsieur? Mais il pilerait ces enfants dans un mortier pour faire argent de leurs os !... Et soyez sûr qu'il vous trompe autrement encore : il vous déclare qu'ils ont l'âge légal, n'est-ce pas? Eh bien, regardez-les, je vous en prie, regardez-les !...

L'Église après l'État, le prêtre après le fonctionnaire, et ces ennemis naturels d'accord pour tomber sur lui !.... Celui-là, du moins, ne disposait ni de la police, ni des tribunaux, ne pouvait ni verbaliser, ni requérir la force publique, ni infliger des amendes : il était désarmé, il était impuissant, ses paroles se perdaient. Délémont, se sentant plus fort que lui, l'arrêta en disant sèchement :

— Pardon, monsieur l'abbé ! Je n'engage ces enfants que munis d'un carnet de la mairie où leurs papiers sont examinés : je suis donc en règle avec la loi, à l'abri de toute réclamation.

Le prêtre riposta :

— Il ne s'agit pas de vous, monsieur, il s'agit d'eux !

Venu sans méfiance, en allié qui va d'un mot éclairer un honnête homme, voici qu'il découvrait

en ce bourgeois correct un complice inconscient de l'affreux bandit aux doigts chargés de bagues qui amenait à travers la frontière sa contrebande humaine.

— Si ces papiers sont faux ? ajouta-t-il.

— Ah ! fit Délémont avec un geste à la Ponce Pilate, cela ne me regarderait pas : Gotto se débrouillerait avec la justice.

Alors, la voix du prêtre s'éleva :

— Dites que vous ne voulez pas voir ! Mais celui qui ferme les yeux parce qu'il veut les fermer...

— Monsieur l'abbé !...

Le prêtre se contint et reprit :

— Pardonnez-moi, monsieur ! J'étais si sûr de votre appui ! J'étais si sûr qu'à peine averti, vous vous hâteriez de mettre fin à ce scandale ! J'étais si sûr que vous souffririez de l'avoir toléré chez vous !... Pardonnez-moi de m'être trompé !... J'ai peine à concevoir qu'un homme heureux, riche, et qui est père, ne frémisse pas jusqu'aux moelles au spectacle de telles misères, surtout quand elles s'abritent sous son toit, quand elles contribuent à sa prospérité.

Il grandissait, comme un messager de vérité. Délémont, les yeux à terre, mordillait ses moustaches. Alice, debout derrière son fauteuil, lui toucha l'épaule en murmurant :

— Père ! oh ! père, est-ce possible ?

Il se retourna, il la vit bouleversée. — Depuis que montait sa fortune, bien des souffrances s'agitaient ainsi autour d'elle sans qu'il en fût touché. A peine les distinguait-il : elles n'étaient à ses yeux que la part du mal nécessaire. Pour la première fois peut-être, il en eut une vision pénible, et n'osa répondre par les arguments qu'il se donnait à lui-même, quand par hasard il s'attardait à réfléchir sur ces problèmes.

— Je vous parais dur, monsieur l'abbé ? dit-il. C'est que vous ignorez combien les conditions de notre industrie deviennent difficiles !... Songez que nous ne trouvons plus d'enfants... Ma parole, nous n'en trouvons plus dans le pays !... Alors, nous prenons ceux qu'on nous amène... Puisqu'il nous en faut, n'est-ce pas ?... Ce qui arrive n'est d'ailleurs pas de notre faute... Non, non... Dame ! autrefois, les patrons se sentaient responsables de leur personnel... Naturellement, puisqu'ils étaient les maîtres !... Mais aujourd'hui, c'est le gouvernement... Comprenez-vous tout ce que déplace cette substitution d'autorité, dites ?... Réfléchissez : on nous impose des lois qui nous gênent, qui nous arrêtent, qui nous paralysent... Bon !... Les lois sont là, n'est-ce pas ? Justes ou injustes, bonnes ou mauvaises, il nous faut les subir... Elles suppriment notre initiative, elles nous mettent en tutelle, monsieur l'abbé !... Et savez-vous le seul

recours que nous ayons contre elles?... C'est de nous en tenir strictement à ce qu'elles exigent de nous !... Parce que, comme elles sont mal faites, compliquées, vexatoires, inutiles, on s'apercevra de leurs défauts quand les patrons se décharger ont sur elles de toute leur responsabilité et de tous leurs devoirs !...

L'abbé Médal avait écouté avec une attention un peu méprisante.

— Il faut bien rendre à César ce que César exige, dit-il : César a tant de moyens de soutenir ses droits ! Mais il y a Dieu, monsieur, qui ne fait pas de lois, qui ne dispose d'aucune force coercitive...

Le maître verrier esquissa de la main droite un large geste vague, et répondit avec un fin sourire :

— Ah ! monsieur l'abbé, si Dieu était aussi exigeant que César, je n'aurais plus qu'à fermer mon usine !...

— Mettez que je ne vous parle pas en son nom, répliqua le prêtre, si vous êtes de ceux qui ne comptent pas avec lui. Reste pourtant l'humanité, qui nous engage tous envers les plus faibles que nous. Mettez que je m'adresse à vos sentiments de bonté, de justice !! Mettez que je n'aie rien exagéré, que ce que je vous ai dit soit l'exacte vérité. Voyons, monsieur, ne regretteriez-vous jamais de l'avoir ignoré ?

Délémont eut le geste d'un ministre à qui l'on signale un abus :

— Je ferai une enquête, monsieur l'abbé.

Le prêtre se leva, peu rassuré, mais sentant bien qu'il ne pourrait obtenir davantage :

— Dieu veuille vous éclairer, dit-il.

Et, après une brève hésitation :

— Un dernier mot. Je ne puis guère pénétrer dans la cave où ces enfants sont entassés : on m'en refuserait l'entrée. Me permettez-vous de les voir à l'usine?... Aux heures où le travail s'interrompt, bien entendu !...

Délémont eut un soubresaut, et fut, cette fois, catégorique :

— Ah ! non, par exemple, non, non ! J'ai déjà sur les bras l'inspecteur du travail, qui entre chez moi comme chez lui... Non... Mon usine est à moi ; je n'en ouvrirai pas les portes à tout venant !

Alice s'avança pour intercéder à son tour ; elle fut repoussée avant d'avoir dit un mot :

— Non, non, j'ai promis tout ce que je puis accorder, je ferai ce que je pourrai... Pas d'attendrissement inutile, je t'en prie !... Depuis ce matin, on me rebat les oreilles de cette histoire ; je n'en veux plus entendre parler !...

Et il s'en alla, comme il faisait toujours dans les occasions difficiles, en laissant le prêtre avec sa fille.

Délémont n'admettait pas qu'on pût être gêné dans les grandes affaires par de tels incidents. Il jugeait les choses dans leur ensemble, sans s'attarder aux détails. Pour que l'usine marchât, il fallait du sable, de la potasse, du charbon, des outils, des machines, des hommes, des enfants. Ces éléments ne se combinent pas sans déchet : il y a toujours des bouteilles cassées, des sables perdus, du charbon gaspillé, un accident par-ci par-là, et de temps en temps une vie sacrifiée. C'est regrettable, à coup sûr ; mais on ne fait rien avec rien ; et il ne s'en troublait pas plus qu'un général ne s'émeut de voir tomber ses soldats dans une charge victorieuse. Ayant donc expédié l'abbé Médal, il s'en alla faire un tour dans ses chantiers, en cherchant un moyen de tenir sa promesse sans sacrifier le concours de Gotto. Les petits Italiens, avec leurs cheveux crépus, leurs yeux de braise, leur peau brune que doraient les reflets du four, travaillaient comme des nègres. Cette activité, cet entrain, ne prouvaient-ils pas d'emblée qu'ils n'étaient ni affamés, ni maltraités ? Elles le rassurèrent spontanément. Pourtant, puisqu'il l'avait promis, il voulut « faire son enquête ». Justement Gotto rôdait autour du chantier. Il l'appela. C'était un bel homme, gras, prospère, bien rasé, moustaches en crocs, yeux cruels et caressants, avec un diamant piqué dans sa cravate rouge et des

bagues à tous les doigts de ses mains sales, aux ongles noirs. Il s'avança, le sourire aux lèvres, en se dandinant avec des effets de torse et de cuisse.

— Hé, Gotto, dites donc ! est-ce vrai que vous maltraitez vos gamins ?... que vous les logez dans une cave ?... que vous oubliez de leur donner à manger ?... C'est un curé qui vient de me raconter ça !...

Le négrier roula les yeux, leva les bras, joignit les mains, en protestant dans son jargon :

— Santa Catterina ! Santa Barbara ! si on peut dire !... Interrozez-les, Moussu, interrozez-les !... Ze dirai rien, moi, pas oun mot !... Qu'ils parlent, les pétits, qu'ils disent !...

— Comment voulez-vous que je les interroge ? Je ne sais pas l'italien !

Gotto désigna deux des enfants :

— Céloui-ci parle le français, moussu Délémont... et céloui-là... Interrozez-les, ils comprendront... Interrozez comme vous voulez ! Moi, ze n'écoute pas, ze m'en vais, ze ne veux pas qu'on dise que c'est moi qui les fais parler !...

Il s'éloigna avec la tranquillité d'un bon *camorriste*, sûr que ses victimes se laisseront arracher la langue plutôt que de manquer à leur singulier point d'honneur, à cette vertu bizarre de l'*omertà* qui fait des victimes les alliés de leurs bourreaux, contre leur ennemi commun, la Justice.

— Voyons, petits, venez là ! Dites-moi donc, avez-vous envie de retourner dans votre pays ?

Il leur demandait cela d'une voix brève, comme l'aveu d'un sentiment coupable. Les deux enfants mirent la main sur leur cœur, en récitant ensemble :

— Non, non, l'Italie, pays trop pauvre !... Faim, là-bas... Paris, belle ville !...

— Ce n'est donc pas vrai que vous êtes mal nourris, maltraités ?

La pantomime s'accentua, les quatre yeux noirs roulèrent éperdument.

— Ce n'est pas vrai ? répéta Délémont, en fronçant les sourcils.

— Très bien ici, dit l'un, bien manger, jamais faim !...

Le second renchérit :

— La signora Gotto, très bonne !... Oun anze !... Oun anze du bon Dieu !... Il signore aussi !... Il signore ! !...

Les mains croisées sur la poitrine et le regard pâmé exprimaient l'extase. Délémont ne vit ni les membres décharnés, ni les bleus marqués aux épaules, ni la misère des corps exténués. Les paroles répondaient à ses désirs : l'enquête était finie. Il s'éloigna.

Mais un cri, — un effroyable cri qui vibra et se tut, — le fit se retourner.

En se remettant à l'ouvrage, un de ses deux petits Italiens, le plus adroit, le plus leste, venait de manquer le sabot lancé par le souffleur, que d'habitude il attrapait au vol. Atteint à l'épaule par la bouteille ardente, il se tordait sous la douleur atroce d'une large brûlure. Après ce cri unique arraché par la surprise, il resta muet ; son visage, affreusement pâli, se convulsa dans un effort suprême de silence ; de grosses larmes roulèrent sur ses joues ; et l'on put lire dans ses yeux hagards, dans ses traits tendus, le plus tragique appel de souffrance et d'angoisse qui fût jamais arrêté par la peur dans une poitrine d'enfant. Le souffleur, désolé, parlait de l'emmener chez lui, pour le faire soigner par sa femme. Lustreau proposait l'hôpital. Gotto s'empressa de leur enlever le blessé.

— L'hôpital ?... Non, non !... Le pauvre pétit, à l'hôpital, il ne voudrait zamais !... Ze l'emmène avec moi... La signora mettra de l'ouile... Oun baume... et ça sera rien !

Et il l'emmena, il l'emporta plutôt, comme une proie.

Délémont, assombri, déclara qu'il serait maintenant interdit de lancer la pince ou le sabot :

— Je ne veux pas de ces accidents-là, expliqua-t-il à voix basse à Lustreau. C'est absurde, ma parole ! On n'abîme pas des enfants par simple

imprudence, par bravade... Vous verrez que nous finirons par avoir des ennuis !...

Pendant que son père menait ainsi rondement l'enquête promise, Alice rejoignait l'abbé Médal à l'hôpital des Enfants. Ils y trouvèrent Burier. Debout à côté du petit lit de fer perdu dans la file des lits pareils, l'inspecteur contemplait cette tête brune et pâle qui pouvait être belle et n'était plus qu'un masque de souffrance où brillaient des yeux de fièvre. A ses premières questions, l'enfant, sans les comprendre, avait répondu en se nommant : Beppo Trina; ensuite, il jeta au hasard le nom de sa petite ville : Roccasecca; puis il se tut. Et, de temps en temps, il murmurait encore, comme si ce mot renfermait la clé de toutes les énigmes :

— *Italiano... Italiano !...*

Sa figure s'éclaira quand il vit arriver le prêtre, suivi d'Alice. Burier, interrompu dans son vain interrogatoire, s'inclina froidement, l'air rogue, en arrêt contre la soutane. L'abbé Médal passa de l'autre côté du lit, et tout de suite s'entendit avec Beppo. Alice, attentive, suivit un moment sur leurs lèvres le joli gazouillis de la langue inconnue, puis demanda ce que disait le petit malade :

— Il dit qu'il est bien soigné ici, expliqua le prêtre, mais qu'il ne peut causer avec personne, et qu'il s'ennuie... Surtout la nuit, quand il ne dort

pas... Il désire qu'on écrive à ses parents : je lui ai promis de le faire.

— Que veut-il qu'on leur écrive? demanda Burier.

Le prêtre échangea de nouveau quelques paroles avec l'enfant avant de répondre :

— Qu'il pense à eux; qu'il ne faut pas s'inquiéter de lui, ni venir le chercher; qu'il a toujours été bien traité par son *padrone;* que, s'il est tombé malade, c'est par la volonté du Père Éternel; qu'il guérira bientôt.

La figure de l'inspecteur prit une expression de méfiance presque haineuse : évidemment, il ne croyait pas aux paroles du prêtre, le prenait pour un allié naturel de Gotto, le soupçonnait de falsifier les réponses du petit Trina pour éloigner de lui la main tutélaire de l'Administration.

— Il dit cela? murmura-t-il d'un air incrédule. Vraiment? Est-ce possible?

Inclinée sur le malade, Alice le plaignait en lui caressant les cheveux, — ces jolis cheveux noirs que la sueur de la fièvre collait aux tempes en tristes mèches aplaties, — et l'enfant jouissait de cette tendresse inconnue qui venait adoucir son agonie.

— Comme il est pâle !... Comme il est maigre !... Je vous en prie, monsieur l'abbé, demandez-lui s'il désire quelque chose? Je voudrais tant qu'il eût un petit plaisir !

Le prêtre posa la question. Les grands yeux noirs du malade errèrent un moment, comme s'ils cherchaient, loin de ces lits de souffrance, par delà ces murs blanchis, dans l'espace libre, dans le monde rempli de splendeurs. Mais ils ne trouvèrent rien à souhaiter, et revinrent avec une indicible expression de détachement se fixer sur le prêtre, qui traduisit la réponse que leur regard accompagnait :

— Il n'a besoin de rien, mademoiselle... Il répète avec insistance qu'on l'a toujours bien traité...

. En bougeant, Beppo venait de découvrir son épaule, maigre et brune, que parcourait une longue cicatrice.

— Regardez ! s'écria la jeune fille... Là !... C'est un coup ! c'est une blessure !

Le petit refermait précipitamment sa chemise pour cacher la plaie, en murmurant :

— *Niente !... Niente !...*

— Il faut pourtant savoir la vérité, dit Burier. C'est un cas grave, qu'il importe de tirer au clair.

Il regardait, presque menaçant, l'abbé Médal, comme s'il le rendait responsable des réponses trompeuses de Beppo. Le prêtre comprit ce regard et dit :

— Il répéterait à tous ce qu'il me dit à moi-même. Il le répéterait devant la Justice, à travers les tortures, jusqu'à l'agonie. A moins qu'on ne parvienne

à lui persuader que, s'il parle, ni lui ni les siens n'auront rien à craindre de ses bourreaux. Et peut-être se tairait-il encore, par point d'honneur...

Burier gardait des doutes, incapable de comprendre des sentiments si étrangers.

— Si je pouvais lui parler ! murmura-t-il. Si je pouvais l'interroger comme je voudrais.

— Formulez vos questions, monsieur, je les traduirai.

Burier hésita, méfiant encore, humilié d'accepter un tel concours. Pourtant le désir de savoir l'emporta sur le préjugé.

— Dites-lui que je suis inspecteur du travail... Il ne sait pas ce que c'est, n'importe ! Expliquez-lui que je fais partie de l'Administration... Du Gouvernement, s'il comprend mieux ! Ajoutez qu'il doit dire la vérité, qu'il peut la dire sans crainte, que nous sommes plus puissants que ceux qui l'ont tourmenté et que nous voulons les punir !... Dites-lui qu'il faut qu'il parle, dans l'intérêt de ses camarades,... qu'il est sous la protection de l'État, sous celle de la Justice !...

Ces paroles ne rassuraient point Beppo : au contraire, à mesure que le prêtre les lui transmettait, sa figure exprimait un croissant effroi, qui atteignit son paroxysme au mot de « Justice ». Il agita les mains, comme pour repousser un objet

menaçant, puis les croisa sur sa poitrine : et il tâcha de se soulever sur son oreiller, en répétant dans son dialecte :

— Non, non... Bien, très bien, nous sommes très bien... Personne ne nous a fait du mal!... Malade, moi : c'est le Père Éternel qui...

Alice se redressa, pâle d'angoisse : le mensonge était d'autant plus poignant, que la vérité sortait de ce pauvre corps ravagé, de ces membres tachés d'ecchymoses, de ces yeux mêmes qu'habitait l'épouvante.

— Dites-lui que je sais tout! continua Burier en s'échauffant. Dites-lui qu'il est inutile de me tromper, qu'on arrêtera son *padrone* et sa *signora*, qu'on les mettra en prison...

D'inexprimables terreurs traversèrent les yeux de Beppo : il vit dans sa fièvre s'accomplir à la lettre les grandiloquentes imprécations de Gotto : « Ceux qui se plaindront, je leur arracherai la langue, je déchirerai le foie de leur père, je les étranglerai avec les entrailles de leur mère!... » Il étendit la main en balbutiant :

— Nous sommes bien!... Je le jure!... Nous sommes bien, monsieur! Le signor Gotto, excellent!... Et la signora... Oh! la signora!... une sainte, une madone, la signora!

Sous la pression de la peur, il bandait ses suprêmes énergies pour défendre ses bourreaux.

L'inspecteur perdit son sang-froid et haussa le ton :

— Dites-lui, monsieur, que, s'il continue à mentir, on le punira comme les autres, quand il sera guéri !... Dites-lui qu'on le mettra en prison avec eux !...

Cette fois, le prêtre secoua négativement la tête :

— Non, monsieur, je ne lui dirai pas cela : il y a bien assez de terreurs autour de son agonie, cet enfant a le droit de mourir tranquille !... Et maintenant, permettez-moi de lui parler pour mon compte, à ma manière : peut-être obtiendrai-je plus que vous !

Il se pencha sur le malade, le sourire aux lèvres et dans les yeux. Les mots aux belles sonorités chaudes tombèrent de sa bouche. Il parlait à Beppo de sa petite ville, des siens qui pensaient à lui et l'attendaient, de Dieu, plus fort que les méchants, protecteur des faibles. A demi soulevé sur ses coussins, l'enfant garda longtemps son air obstiné, les yeux fixes, les lèvres serrées, buté dans son mensonge. Mais les paroles devinrent plus tendres, ressemblant presque à celles que les mères tirent de leur cœur quand le vol de la mort bruit au chevet des bien-aimés. Beppo chercha la main du prêtre et la baisa : la peur fuyait; des larmes montèrent à ses yeux; dans un mouvement désespéré d'enfant poursuivi qui cherche un refuge, il

se jeta contre lui, les bras au cou, en gémissant :

— Oui, oui, partir !... Partir !... Tout de suite !... Le *padrone* est un diable ! La signora... Ah ! Santa Lucia, délivrez-nous !...

Un affreux accès de toux l'arracha des bras du prêtre, le secoua, le jeta en avant sur ses couvertures. Alice s'empressa de le soutenir, puis quand l'accès s'apaisa, l'arrangea sur les oreillers.

— Vous vouliez la vérité, monsieur l'inspecteur, dit l'abbé Médal à Burier : vous l'avez eue !...

— Ah ! les misérables ! s'écria le jeune homme en étouffant sa voix. Mais comment les atteindre !... Je sens qu'ils nous trompent, et ne puis découvrir comment !... Et il y a les autres, leurs complices, ces honnêtes gens qui s'engraissent de la misère et de la mort !...

Il ne remarqua pas le regard du prêtre qui lui montrait Alice, en mettant le doigt sur sa bouche.

— Le croiriez-vous? J'ai vu ce matin même un malheureux enfant, chétif, malingre, lamentable, dont on veut à tout prix faire un verrier... Un assassinat, monsieur l'abbé !... Et ce n'était pas un étranger, celui-là; c'était un des nôtres..., c'était le propre neveu du même patron...

Le prêtre lui serra le bras en soufflant :

— Mademoiselle Délémont !

La jeune fille avait entendu. Elle se redressa, en

refoulant ses larmes dans un beau geste de défiance et de fierté :

— Croyez bien, monsieur, que, si mon père savait...

A cet instant, elle sentit qu'elle allait mentir, elle aussi, comme le petit moribond, pour sauver son maître. La phrase inachevée s'arrêta dans sa gorge. Elle cacha sa figure dans ses mains, comme un coupable pris de honte. Et les deux hommes, émus par cette douleur dont ils sentaient la violence et la noblesse, l'entendirent murmurer :

— Ah ! c'est affreux !... C'est affreux !... (1)

(1) L'idée et quelques traits de cet épisode m'ont été fournis par la réalité. Voir entre autres, les articles de M. le marquis Paulucci di Calboli, dans la *Riforma sociale* (15 juin 1897) et dans la *Revue des Revues* (1er septembre 1897 et 15 avril 1898); ceux de M. Giuseppe Prato et Luigi Einaudi, dans la *Riforma sociale* (fasc. 11, 8e année, vol. XI) et de M. G. Prato dans la *Rassegna nazionale* (1901 et 1903); et les rapports publiés dans le Bulletin de l'*Opera di assistenza degli operi italiani emigrati in Europa e nel Levante* (1er juin et juillet-octobre 1901), que M. Prato a eu l'obligeance de me communiquer.

TROISIÈME PARTIE

I

Correct en toutes choses, d'esprit pondéré, peu sensible, dépourvu d'imagination, Antoine Burier remplissait ses fonctions avec l'amour de la loi plutôt qu'avec celui des hommes. Toutefois, le spectacle de cette agonie d'enfant lui laissait un frisson qu'il ne connaissait pas encore : pitié, colère, indignation, désir plus chaleureux de défendre les faibles contre la prépotence des puissants. La figure brune et pâle du petit Beppo le hantait, et le regard de ces grands yeux noirs cherchant désespérément dans la salle blanche quelque chose qui ne fût pas la souffrance. A côté de ce masque où la mort mettait déjà son empreinte, il revoyait en pensée la douce figure

[illegible]

[illegible] à [illegible]

[illegible] divers [illegible]

[illegible] à [illegible]

[illegible] à [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] à des [illegible]

[illegible] à [illegible]

[illegible] à [illegible]

[illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] [illegible]

L'instinct de la chasse est un des plus puissants qui nous meuvent : il nous pousse contre nos semblables à défaut de gibier; les difficultés l'irritent; il devient plus féroce quand il peut s'armer d'un prétexte d'utilité sociale. Fouetté par la confiance de son supérieur, celui de Burier s'excita : en quittant l'hôtel de la rue de Varennes, le jeune homme ne pensait plus qu'à déployer ses qualités de bon limier au profit de l'humanité et de l'Administration, pour le bien commun et pour son avancement. Quelques courses obligées le conduisirent aux abords de l'Odéon, où l'heure du dîner le surprit. Il entra dans un Bouillon d'étudiants. Tout en mangeant sa tranche de rosbif, il se mit à combiner d'ingénieux moyens pour découvrir la vérité. Comme il y croyait appliquer toutes les forces de son esprit, l'image d'Alice revint tout à coup. Il se représenta le désespoir de la jeune fille quand son père, pris en flagrant délit de complicité de fraude, se trouverait impliqué dans des poursuites peut-être très graves. Son zèle en fut aussitôt attiédi : c'était comme un conflit inattendu qui surgissait entre son devoir nettement tracé et de sourdes pensées dont il sentait l'action avant même de les avoir formulées. Et le bruit augmentait dans le restaurant. Il sortit, en proie au malaise de cette découvert[illegible] soirée [illegible] fraîche et charmante. A petit[illegible] cigar[illegible] lèvres, il suivit les

boulevards jusqu'au pont de la Concorde, le traversa, continua sa promenade en remontant l'avenue des Champs-Élysées, où fourmillaient les voitures, les toilettes claires, les chapeaux fleuris. Des bouffées de musique couraient dans l'air avec des bouffées de parfum. La gaîté de vivre s'épanouissait dans la belle nuit commençante. Burier s'en imprégna. Puis il songea que l'inégalité des conditions prive un trop grand nombre d'êtres des joies de l'abondance : parmi les heureux, il y a des pauvres honteux, des mendiants, des ramasseurs de bouts de cigares... Alice et Beppo Trina!... Et tout en mêlant ainsi ses idées, il reprit le chemin de sa demeure.

Il occupait une petite garçonnière, rue des Vignes. De sa fenêtre qui ouvrait sur la Seine, il regarda vibrer dans la nuit les milliers de points lumineux qui piquaient l'espace, tantôt mouvants, tantôt immobiles. De jour, il voyait les hautes cheminées de Grenelle et de Javel lancer leurs fumées épaisses ou légères, qui vont d'un gris blanchâtre au noir de suie, s'étirent, se disloquent, montent et se dissipent. A cette heure, si ces fumées flottaient encore, elles se confondaient dans l'ombre nocturne. Pendant qu'il cherchait dans cette ombre le spectacle habituel, l'image d'Alice revint à côté de lui, doucement, comme un petit fantôme amical issu du paysage. Un moment, il s'abandonna sans

résistance à la douceur de la sentir là, à peine plus vague et moins réelle que les formes confuses qui noircissaient dans la nuit. Ce moment passa : il sortit de son rêve, sourit, haussa les épaules comme si quelque tableau saugrenu de lanterne magique glissait sous ses yeux. De fait, il venait de se voir, lui, Antoine Burier, inspecteur du travail, ennemi naturel des chefs d'industrie, demandant à M. Alcide Délémont la main de la jeune fille! Il vit avec la même netteté s'allonger le visage du maître verrier, il entendit le refus humiliant, il eut le sentiment de s'éloigner l'oreille basse, en pliant le dos, comme un vaincu. Or, il était de ces garçons pratiques qui ne s'attaquent jamais à l'impossible : qu'un désir irréalisable l'effleurât, — ce qui peut arriver à chacun! — il s'empressait de le chasser en pensant à d'autres choses. Tout à l'heure, dans les Champs-Élysées, il n'avait pas même songé qu'il pût jamais entrer dans un restaurant élégant, commander un dîner fin, vider des coupes de champagne en compagnie de quelque jolie fille étincelante de bijoux : ces biens-là, n'étant pas pour lui, ne le tentaient pas, tandis qu'il remplaçait parfois son cigare de deux sous par un londrès, son carafon de mauvais vin par une demi-bouteille de mâcon ou de beaujolais. Il ne raisonna pas autrement : Mlle Délémont épousera quelque gros industriel comme son père,

brasseur d'affaires, manieur d'argent, pour devenir bientôt, comme celles de sa caste, égoïste, indifférente, inconsciente, cruelle. Il ne put s'empêcher d'ajouter : « C'est dommage ! » Mais il conclut, à demi-voix :

— Qu'est-ce que ça peut me faire, après tout?

Pendant qu'il rêvait ainsi, Alice recueillait de son côté ses impressions de la journée. Elle aussi se mit à sa fenêtre. Devant elle, les bâtiments de l'usine se découpaient dans l'obscurité; des lumières éclairaient les intérieurs de la Cité ouvrière, où des ombres s'allongeaient; les reflets du four le plus proche rougeoyaient dans la nuit. Elle pensait à toutes les misères souvent entrevues, mais dont elle avait eu pour la première fois, au chevet du petit Beppo, la sensation tragique; elle pensait aussi à Burier.

Le jeune homme lui avait plu, d'ailleurs sans nuance sentimentale, par ses fonctions autant au moins que par sa personne. Elle était en effet de celles qui, dans les conflits de l'heure actuelle, prennent parti contre leur classe. De la sienne, elle ne voyait que les vices, — la cupidité, l'égoïsme, la cruauté, — sans distinguer la part qui en revient au fait même de la possession. Sa sympathie allait sans réserve aux victimes temporaires de ces vices éternels, que conservent et raffinent en s'élevant sur l'échelle sociale les

déshérités de la veille, exploiteurs du lendemain. Pareille en cela à ces femmes de fermiers généraux, élevées aux leçons de Jean-Jacques, que leurs complaisantes doctrines devaient pousser à la guillotine, une fois renversé l'équilibre de leur sûreté, elle méconnaissait cette condition de la concurrence qui interdit aux vainqueurs de déposer, pour s'attendrir, leurs armes et leurs boucliers. Si, par aventure, il se fût trouvé dans son cercle quelqu'un pour lui montrer le péril, elle eût méprisé un tel avertissement : femme avant tout, elle aimait mieux la pitié que la force; idéaliste, elle rêvait la justice, non la conquête; nul égard d'intérêt, de caste, de famille ou de race n'eût embarrassé sa juvénile intransigeance. La sublime et dangereuse formule du *Pereat mundus* l'enivrait de son illusoire noblesse; et, avec tant d'autres, ouvriers aussi généreux qu'elle d'une désagrégation régulière, en croyant participer à la réfection d'un monde où se réaliseraient enfin nos grands rêves, elle travaillait à l'avènement d'autres formes de la tyrannie et de l'injustice.

Il faut dire que toutes ses expériences de la vie s'accordaient à la pousser dans cette voie : à mesurer les sacrifices consentis par son père au culte de la Fortune, elle avait pris en exécration ce Moloch des affaires qui dévore les sentiments simples, l'affection, la bonté, la bienveillance, et tue la joie

d'exister. Jamais elle n'avait rencontré que des usiniers, des contremaîtres, des marchands ou des fabricants : tous exemplaires peu variés du même type humain, absorbés par un travail qu'elle n'aimait pas, par des soucis qu'elle jugeait mesquins ou intéressés. A côté du lit de Beppo, Burier lui apparut comme un libérateur. Il était l'adversaire de ces ennemis. Sa vie n'appartenait pas au gain. Il luttait contre l'égoïsme des patrons. Il défendait les faibles. Même il représentait ce Dieu nouveau, l'État, invoqué par tous les réformateurs dont elle lisait les livres. Il était investi d'une autorité bienfaisante, qu'il exerçait avec sérieux et foi. Blond comme un chevalier de Lumière, elle lui vit l'auréole de ces missionnaires que les femmes admirent pour les vérités qu'ils proclament, avant de leur vouer la faiblesse de leur cœur et de leur chair.

Du reste, les violentes émotions qu'elle traversait ne l'eussent point inclinée vers la rêverie sentimentale : l'amour ne fleurit pas dans un cœur bouleversé, et le sien l'était dans ses intimes profondeurs. Jusqu'alors, elle tenait son père pour un être dur, intéressé, rigoureux, inflexible, mais d'une irréprochable droiture, incapable d'une action malhonnête ou coupable. Elle l'estimait ainsi : la loyauté de l'homme compensait à ses yeux les défauts de la caste, aussi lourds chez tant

d'autres, et sans ce contrepoids. Voici que tout à coup elle découvrait en lui le complice inconscient d'une façon de corsaire, — exploiteur, parasite, faussaire, assassin. Gagné par une contagion abominable, il transportait jusque dans son foyer les procédés de ce sinistre associé : un mot de l'inspecteur avait éclairé sa conduite envers Valentin. Or, ce qu'il violait là, ce n'était plus une loi récente, imparfaite, discutable : c'était la solidarité sacrée de la famille, c'était celle même de la race, qui pousse tout homme digne de ce nom à se pencher sur l'enfant pour le protéger. Que de fois elle avait défendu son père contre la sévérité doctrinaire de Bernard ! A cette heure, elle se sentait à son tour incapable d'indulgence : elle condamnait, dans la fraîcheur d'une conscience ignorante des premières compromissions qui la préparent peu à peu à l'endurcissement.

Délémont était absent. Elle veillait encore quand il rentra. Elle l'entendit fermer la porte, monter l'escalier, passer dans le corridor, faillit l'appeler, et n'osa. Le lendemain, quand elle se leva, il était depuis longtemps à l'usine : elle le vit dans la cour, allant, venant, donnant des ordres, affairé comme toujours. La matinée passa sans qu'elle pût lui parler. Quand il rentra pour le déjeuner, à l'heure exacte, il amena Soutre. Il semblait préoccupé : le repas, rapide et sobre, fut encore moins

animé qu'à l'ordinaire. Soutre, pourtant, tâchait de parler; comme on ne lui répondait guère, il fut bientôt à court de sujets. On servit le café sans quitter la table; Alice dit :

— Papa, j'ai été voir ce petit Italien malade, hier après-midi.

Sa belle-mère, inattentive, leva sur elle un regard vide; Soutre écarquilla les yeux :

— Comme cela, toute seule? fit-il.

Alice tenait à l'indépendance de ses allures.

— Oui, seule, dit-elle assez sèchement. L'abbé Médal m'attendait devant l'hôpital.

— Comment va-t-il, cet enfant? demanda Délémont d'un ton distrait.

— Il est au plus mal. On n'a aucun espoir de le sauver.

— Ah ! le pauvre !...

Cette parole indiqua seule qu'un éclair de pitié traversait peut-être l'âme du maître verrier.

— Il y avait auprès de lui l'inspecteur du travail, reprit Alice.

— Burier ? s'écria Délémont. Que faisait-il là, l'animal?

Son visage s'assombrit, comme si le seul nom de cet homme suffisait à le mettre de mauvaise humeur; il ajouta, en se tournant vers Soutre :

— Je parie qu'il cherchait des choses contre nous !

Le sous-directeur tenait dans son énorme main une petite tasse fine, où il remuait le sucre. Il répondit, en continuant à tourner sa cuiller :

— Que pourrait-il ? A l'usine, ces enfants sont très bien traités. Le reste ne nous regarde pas.

— Sans doute, fit Délémont, pensif. Mais n'oubliez pas qu'ils nous cherchent noise, à la rue de Varennes ! Le moindre prétexte leur serait bon.

Le sous-directeur goûta son café, le trouva suffisamment sucré, vida d'un coup sa petite tasse, et conclut, avec un soupir :

— Ils ne pourraient donc pas nous laisser tranquilles ?...

Alice le regarda : ce fut comme si ses yeux ouvraient pour la première fois la barrière de ce front étroit, et n'y trouvaient que du vide. Pour la première fois aussi, elle sentit une sorte de répugnance de cette musculature énorme, de cette force animale, en même temps que l'image plus fine de Burier traversait rapidement sa pensée. On se tut. Estelle vint offrir un verre d'anisette à Soutre, qui la remercia sans la regarder. Alice reprit :

— Et Valentin ?

Elle crut s'apercevoir que les deux hommes échangeaient un signe d'intelligence. Son père se leva, appela du geste le sous-directeur, et répondit :

— Il va bien. Je crois que Danzine est content de lui. Allons, Soutre !

Le géant se leva à son tour, non sans effort. Il se trouvait bien là, dans le cercle de cette famille qu'il considérait déjà comme la sienne, dans ce confort qu'il prenait pour du luxe. Il aurait volontiers avalé une deuxième, puis une troisième tasse de café, avec beaucoup de sucre. Mais Délémont avait parlé : il obéit. Malgré le bon regard dévoué qu'il leva sur Alice, en prenant congé, il n'obtint qu'un salut très froid. Il ne s'en troubla point : jamais l'idée ne l'eût effleuré qu'un obstacle pût contrecarrer la volonté de son patron, et, puisque celui-ci lui avait promis sa fille, qu'aurait-il craint ? En revanche, Estelle retint sa main, en lui disant :

— Vous viendrez bientôt dîner avec nous, n'est-ce pas, monsieur Soutre ?

Il ne sentit pas trembler la petite main dans la sienne ; il ne devina rien de ce qui vibrait dans la voix ; il répondit, distraitement :

— Oui, mademoiselle !

Estelle crut que cette expédition à l'hôpital avait augmenté le prestige de sa sœur : aussi voulut-elle l'y accompagner le lendemain, avec des fleurs, des douceurs, de jolies phrases de pitié toutes prêtes. La visite fut plus émouvante encore : l'irrévocable était accompli. Les deux jeunes filles distribuèrent leurs présents à d'autres petits moribonds, dont les yeux sans désirs s'étonnaient de l'aubaine ; elles revinrent bouleversées, coururent

chercher leur père à l'usine, le relancèrent jusque dans son bureau :

— Papa, le petit Beppo est mort !

Il leur semblait qu'à cette nouvelle, les fours allaient s'éteindre, le travail s'arrêter. Délémont, qui expédiait son courrier, acheva de plier une lettre, et fit simplement :

— Ah ! diable !

— Nous l'avons vu, dit Estelle. Tu n'imagines pas comme il était beau ! avec ses jolis cheveux noirs... et ce calme, cette paix !

Alice ajouta, toute frissonnante :

— Voir mourir un enfant seul, loin des siens, dans un lit d'hôpital... L'horrible chose !...

Délémont glissa la lettre pliée dans une enveloppe jaune, qu'il ferma, écrivit l'adresse, et dit :

— Oui, c'est très triste, en effet.

— Oh ! père ! s'écria Alice en joignant les mains.

Il ne sentit pas le reproche, et comprit seulement que ses filles étaient émues :

— Vous auriez mieux fait de ne pas retourner là-bas, leur dit-il. C'était inutile. A quoi bon courir après de telles impressions ?

Comme elles restaient là, il reprit, en suivant une liaison d'idées qui ne leur échappa pas.

— A propos, le petit Valentin ne rentrera pas à l'usine. Non, décidément, il est trop faible pour le métier. Nous verrons ce qu'on peut faire de lui.

J'ai eu l'idée de le faire examiner par un médecin. On vient de m'apporter le rapport. Tu peux le lire, Alice, toi qui t'intéresses à cet enfant. Pas rassurant, tu vois...

En parcourant les feuilles hérissées de termes techniques, la jeune fille ne pensait qu'au mensonge qu'elle venait d'entendre : ces trois mots par lesquels son père, supprimant l'intervention de l'inspecteur, s'attribuait en passant l'honneur de l'initiative. Elle le regarda au fond des yeux, en répondant :

— Tant mieux ! Il est pénible d'avoir des difficultés avec l'administration pour de petits étrangers : que serait-ce pour un parent !

Ignorant la conversation de sa fille aînée avec Burier, le maître verrier soutint son mensonge, par habitude, par inconscience ou par orgueil :

— L'administration n'a rien à voir là dedans.

Alice rougit pour lui. Il dit encore :

— J'ai fait ce que j'ai pu. Voilà nos plans contrariés. Nous verrons la suite avec Romanèche. C'est lui qui est le tuteur, après tout !

Et il se remit à sa correspondance.

En retraversant la cour, les deux jeunes filles aperçurent Soutre, et l'appelèrent pour lui apprendre la triste nouvelle.

— Oh ! monsieur Soutre, si vous l'aviez vu ! répétait Estelle avec ardeur. Si vous aviez vu ses jolis

cheveux noirs et sa pâleur!... Un ange, un petit ange comme il y en a dans les vieux tableaux!

Soutre parut plus troublé que son patron; il s'attrista, prit un air de componction; mais il ne regardait qu'Alice, et ce fut à elle qu'il répondit :

— Ah! c'est bien triste, ces misères!... Oui, oui... On fait ce qu'on peut pour les soulager... Mais on ne peut pas, voilà le malheur!...

Des larmes montèrent aux yeux d'Estelle. Ce n'était plus pour le petit Beppo : quand elle passait, *il* ne la voyait jamais, *il* ne répondait pas quand elle lui parlait; elle n'était décidément pour *lui* qu'une petite chose insignifiante, perdue dans l'ombre heureuse de sa sœur.

II

Appelé à émettre un avis sur le sort de Valentin, Romanèche fut d'abord très prudent : il craignait que son beau-frère, dans un accès d'humeur, n'alléguât le renversement de ses projets pour rétracter ses engagements, et ne voulût se décharger sur lui d'une part du fardeau. Aussi resta-t-il sur la défensive : la santé se fortifie souvent avec l'âge; pourquoi prendre d'urgence une décision qui engagerait l'avenir? Ne pouvait-on la remettre d'une année, par exemple, et « voir venir?... »

— Que faire de lui, en attendant? demanda Délémont. Voilà ce que je ne sais pas. Mon idée n'est pas praticable. Bon, j'y renonce, n'en parlons plus! Tâchez d'en avoir une meilleure, vous qui êtes son tuteur!

Si sûr de soi quand il s'agissait de préparer le

bonheur des sociétés futures, si abondant en conseils pour les rois, les peuples, les gouvernements, Romanèche restait à court, en contemplant l'extrémité de sa bottine droite qui frappait le sol de petits coups perplexes. S'il eût été seul avec son beau-frère, il se fût senti moins gêné; mais Bernard assistait à l'entretien, attendant de lui quelque élan généreux. Comment parler sans décevoir le jeune homme?

— L'essentiel, vous comprenez, déclara Délémont, c'est qu'il gagne bientôt sa vie : je n'ai pas envie de le garder dix ans sur les bras, moi!

A ces mots, Romanèche comprit que son beau-frère ne comptait pas sur lui; rassuré, il redevint généreux :

— Cet enfant paraît bien doué, dit-il. Évidemment, il a le goût et le désir d'apprendre. C'est une indication. L'important, n'est-ce pas, c'est que chacun soit mis en état de profiter de ses aptitudes. Pourquoi ne pas l'envoyer dans un lycée, au moins pour une année? Ensuite on verrait!

Délémont se récria :

— Hé! mon cher, voilà que vous recommencez à faire de la théorie!... Chacun selon ses possibilités, d'abord! Un orphelin, sans ressources, ne peut pas faire des études. Il lui faut une carrière facile, rapide, qui donne vite des résultats. Après une année de latin, il ne voudrait plus entendre

parler d'un métier pratique. Il voudrait continuer. Et c'est moi qui paye, encore une fois !

— Puisque vous le pouvez ! répliqua le professeur.

— Je le peux, je le peux, grogna Délémont, vous le dites... Mais si je ne comptais pas, comme tout le monde... ma parole ! je n'irais pas loin.

Bernard intervint :

— Ce n'est pas cette dépense-là qui nous ruinera, père !

— Soyez tout à fait généreux ! ajouta Romanèche, Faites pour cet enfant ce qui serait fait pour tous dans un monde normal ! Chacun de nous peut et doit travailler selon ses moyens à réaliser l'idéal social de l'avenir, qui mettra tout être humain à même de développer ses virtualités...

Il parlait ainsi pour Bernard, sachant son beau-frère inaccessible à de tels arguments.

— Ce que vous ferez ne sera pas perdu, ajouta-t-il. Vous aurez la satisfaction d'avoir formé un homme, qui pourra honorer son nom, son pays peut-être...

— Ma parole ! dit Délémont, vous voulez me mettre sur la paille, je le vois bien !

L'exagération de cette boutade trahissait un homme ébranlé. Romanèche y répondit par un éclat de rire, qui flatta le maître verrier. Puis, changeant de ton, prenant la question du côté

pratique, il représenta qu'on peut s'arranger à bon compte avec certains lycées de province : un millier de francs par année suffiraient amplement pour commencer; plus tard, on aurait une bourse, si l'enfant en était digne.

— La société, certes, ne fait pas encore tout ce qu'elle devrait. Pourtant, on peut dire que l'instruction est accessible à tous, ou peu s'en faut. Et l'instruction, c'est la grande chose! Elle ouvre tous les chemins; le baccalauréat mène à tout!

Ce mot faillit tout compromettre : Délémont le releva en s'écriant :

— Je n'ai jamais été bachelier, moi!

Le coup d'œil dont il enveloppa son beau-frère signifiait clairement : « Vous l'êtes, vous; qui de nous deux tient la corde? »

— L'avenir est aux hommes d'action, aux hommes pratiques!...

— L'avenir, dit Romanèche, appartient à ceux qui trouvent l'emploi de leurs véritables aptitudes.

Délémont se débattit encore, rappela les « prolétaires intellectuels » qui cherchent en vain leur place dans le monde actuel, et finit par céder : non certes que les arguments du professeur l'eussent convaincu; mais il ne voyait rien au monde que l'usine, et puisqu'il y fallait renoncer, ne savait à quel parti s'arrêter.

— Enfin, conclut-il, s'il tourne mal, vous ne me le reprocherez pas !

— Soyez tranquille, affirma Romanèche : il tournera bien !

Et il eut un beau mouvement : il invita l'orphelin à venir passer une partie de l'été dans le petit village de l'Eure, où il s'installait avec sa famille, pour les vacances :

— Le bon air le fortifiera : il en a besoin. Et puis, je lui donnerai des leçons de latin : cela lui fera gagner une année.

Il se tourna vers Bernard en ajoutant :

— Chacun donne selon ses moyens : je fais le peu que je puis !

Au commencement de la semaine suivante, Burier reparut à l'usine. Il avait un peu retardé sa visite, pour laisser à Délémont le loisir de se mettre en règle : concession dont il ne s'avouait pas à lui-même le secret mobile. Il trouva le petit personnel renouvelé : des adolescents remplaçaient les enfants, mieux tenus, plus vigoureux, bien portants. « Le négrier a pris peur, » pensa-t-il. Et il supposa que Gotto avait expédié les porteurs trop jeunes ou malingres dans des départements moins surveillés, pour les remplacer ici par ce qu'il avait de mieux : ce qui révélait une organisation étendue de son trafic. Malgré le bon aspect des équipes, il réclama les carnets. Comme il les com-

pulsait, il fut frappé d'y retrouver le nom de Trina. Il en revint demander le titulaire. C'était un garçon d'une quinzaine d'années, bien pris et fort. Il essaya de l'interroger :

— Es-tu le frère du petit qui est mort l'autre jour?

L'enfant sourit, montra ses dents blanches, leva de grands yeux effrontés, en faisant signe qu'il ne comprenait pas.

— Tu ne comprends pas le français?... Pas un mot?... Non?... Voyons, écoute bien!... Petit frère à toi, mort?...

Il crut voir passer un éclair au fond des yeux de velours, mais n'obtint rien. Il éleva la voix :

— Tu fais semblant de ne pas comprendre!... Frère... mort?...

Trina recommença sa pantomime, puis resta muet, les bras ballants. A quelques pas, Gotto suivait la scène du coin de l'œil. Il s'approcha, l'air aimable, le sourire sur les lèvres :

— Voulez-vous que ze loui demande, moussu?... Ze vous dirai la réponse, ésattement... Hé, dites, moussu, dites donc?

L'inspecteur ne lui répondit que par un regard méprisant. L'autre, sans se déconcerter, fit l'article :

— Beau garçon, celoui-là, hé?... C'est grand, c'est fort, c'est zoli... Oun Antinöousse, ze vous dis!...

Et il se dandinait, la cigarette entre les doigts, son chapeau melon sur l'oreille, en homme content de soi, qui s'attend à des compliments.

Comme l'inspecteur s'éloignait, il vit arriver Délémont, qui l'arrêta, sucre et miel, pour lui jouer la petite comédie de bonhomie qu'il donnait à l'occasion, quand il voulait amadouer quelqu'un, ou simplement quand son humeur l'y poussait. Dans ces moments-là, il semblait un autre homme : les plis durs de son visage disparaissaient, il souriait, son regard changeait d'expression; et il parlait à bâtons rompus, en petites phrases qui mêlaient tous les sujets :

— Vous ne vous doutez pas que vous m'avez rendu service, monsieur l'inspecteur?... Positivement!... Le médecin m'a dissuadé de garder ici mon petit neveu, vous vous rappelez?... Il le croit faible de la poitrine... Une chose dont je n'aurais jamais eu l'idée : dans ma famille, on ne sait pas ce que c'est que d'être faible de la poitrine ou d'ailleurs!... Pour tout dire, je ne crois pas beaucoup à ces histoires de médecins : ce sont des faiseurs d'embarras... Mais enfin, supposez que cet enfant soit tombé malade en travaillant chez moi!... Songez que j'ai un beau-frère qui est dans vos idées... Oui, oui, socialiste, collectiviste, étatiste, tout ce que vous voudrez... Et c'est son tuteur, encore!... Vous l'entendez d'ici!...

« Faut-il qu'il ait eu peur, lui aussi, pour être aimable », songeait Burier en l'écoutant; il répondit :

— J'étais sûr que cela finirait ainsi. Vous voyez bien que notre action a du bon, quelquefois.

Délémont ne poussa pas la complaisance jusqu'à en convenir.

— Heu ! heu ! fit-il, pas souvent, pas souvent !... Vous avez vu mes nouveaux porteurs ?... Cette fois, vous ne direz pas qu'ils ont l'air trop jeunes !

— En effet, ils ont leurs treize ans bien sonnés, ceux-là !

— Et quinze, et seize, cher monsieur !... On dirait que vous le regrettez ?... Avouez que vous ne demandez qu'à me taquiner encore !

Burier protesta avec vivacité :

— Oh ! nullement, monsieur, je vous assure ! Au contraire : je suis enchanté de n'avoir aucune contravention à relever contre vous, et je souhaite que cela continue.

— Moi aussi, je ne demande qu'à être en règle avec votre sacrée loi !... Mais que voulez-vous ? Quand on ne peut pas, on ne peut pas !... Il faut comprendre un peu les choses, que diable !... Notre industrie a ses exigences, et je n'ai pas la moindre envie d'éteindre mes fours, ma parole !

— Vous en construiriez plutôt de nouveaux, monsieur Délémont ! Il suffit d'entrer dans votre

usine pour voir qu'elle est en pleine prospérité, et tenue... comme il n'y en a pas beaucoup !

Ce compliment d'un homme qui devait s'y connaître fut agréable au maître verrier :

— On fait de son mieux, répondit-il. On ferait mieux encore si personne ne nous mettait des bâtons dans les roues... Mais les théoriciens rendent la vie bien difficile aux gens pratiques !... Allons, au revoir, monsieur l'inspecteur.

Encouragé par le ton presque amical de l'entretien, Burier voulut le terminer par une plaisanterie :

— Vous préféreriez que ce fût adieu, n'est-ce pas? fit-il en riant.

Délémont rit aussi, en répondant :

— Non, non, je vous assure !... Je n'ai rien contre vous... Au contraire, j'aime les gens qui font bien ce qu'ils font, ma parole !...

Et il lui serra la main.

Burier s'éloigna, étonné de tant d'aménité, prêt à s'ouvrir à de vagues espérances : l'homme, après tout, n'était pas si terrible, et la vie arrange parfois des romans plus invraisemblables !... Vers l'extrémité du pont qu'il suivait à sa droite, il vit s'avancer sur l'autre trottoir Alice, Estelle et Soutre, avec Valentin. Il traversa pour les rencontrer. Valentin le reconnut le premier, serra la main d'Alice et s'écria :

— Lui !...

Toute la reconnaissance qu'il vouait à son sauveur avait passé dans son exclamation. La jeune fille tourna la tête du côté de Burier, qui la salua. Il y eut une seconde d'hésitation; le petit groupe s'arrêta :

— Bonjour, monsieur l'inspecteur!

— Bonjour, mademoiselle!

Ils demeuraient gênés, sans rien trouver à se dire, sous les yeux étonnés d'Estelle et de Soutre, arrêtés avec eux. Dans cet instant, Soutre sentit se décupler son antipathie, sans savoir pourquoi.

— Vous avez appris la mort de ce pauvre petit Trina, monsieur? dit Alice.

— Oui, mademoiselle. Vous l'avez revu?

— Non. Quand je suis retournée à l'hôpital, avec ma sœur, il venait d'expirer.

Elle regarda Estelle, qui répéta :

— Il était très beau.

Ils se turent de nouveau, comme si le seul sujet de conversation possible entre eux était épuisé. Soutre affectait de contempler le paysage.

— Que de misères! murmura Burier.

Alice répondit :

— On voudrait vouer sa vie à les soulager.

Ils allaient se séparer, quand Valentin, dont la petite âme fervente brûlait de s'exprimer, saisit la main de Burier en levant sur lui des yeux d'adoration.

— Ah! c'est ce petit de l'autre jour! dit l'inspecteur. Je ne le reconnaissais pas, dans ces beaux habits. Eh bien! tu ne deviens pas verrier?... Bonne chose, hein?... Alors, qu'est-ce que tu vas faire?

Le petit garçon, tout vibrant, répondit :

— Je vais apprendre!

— Oui, dit Alice, mon père est décidé à le laisser suivre ses goûts.

Elle était heureuse de pouvoir annoncer cette bonne action. Burier s'empressa de la louer :

— M. Délémont est bien meilleur qu'il ne veut le paraître. C'est très généreux, ce qu'il fait là.

Le parti pris que mettaient Estelle et Soutre à se taire rendait impossible un plus long entretien. Alice le termina :

— Adieu, monsieur l'inspecteur.

— Adieu, mademoiselle.

Burier tapota les joues de Valentin, salua les autres. Soutre toucha le bord de son chapeau. Estelle inclina légèrement la tête. Ils se quittèrent. Entre eux tous, il y eut désormais quelque chose de nouveau et d'indéfinissable : peut-être pressentaient-ils qu'ils ne se connaissaient pas encore, et se devineraient un jour...

III

Dès le commencement d'avril, les Romanèche s'installaient à la campagne. Ils louaient chaque année, dans le village de Cocherel, un petit appartement avec un jardinet, seuls « bourgeois » dans cette campagne écartée; et ils s'y laissaient vivre. Claire installait sous un arbre, dans les prés, son indolence passive et souriante, secouée le reste de l'année par les soucis du ménage. Les quatre garçons couraient les chemins, grimpaient aux collines, pataugeaient dans l'Eure ou ramaient sur un canot d'emprunt. Quant à Romanèche, il mêlait, en des proportions étudiées, la promenade, le jardinage, la lecture et la pêche. Il jouissait avec méthode de la nature, sachant l'heure qui convient à chaque point de vue, de quel pas il est sain de marcher, comment on respire pour renouveler l'air

jusqu'au fond des poumons, et qu'il faut penser à ce qu'on voit si l'on veut se délasser l'esprit. Il jardinait pour s'entretenir les muscles, relisait de temps en temps quelques pages de Michelet, et pêchait à la ligne. Valentin, qu'effarouchait la turbulence des cousins, fut son compagnon. Pourtant il détestait le jardinage, et il était distrait : à chaque instant, les poissons lui prenaient ses amorces, et l'hameçon sans appât, emporté par le courant, flottait au ras de l'eau. Les garçons le surnommaient « Gobe-la-lune » ; dans le fait, avec son nez en l'air, il semblait toujours l'attendre, même quand elle se promenait dans l'autre hémisphère. Alors, un coup de poing le rappelait à la réalité. C'était Robert ou Marc qui lui disait en éclatant de rire :

— Elle ne viendra pas aujourd'hui, elle est en voyage !

Il riait aussi, plutôt que de se fâcher. Il ne leur demandait qu'à rester en dehors de leurs jeux bruyants. Son oncle lui donnait des leçons de latin : il en profitait de toute son âme, et, pour l'en remercier, l'écoutait avec admiration. Or, Romanèche parlait toujours, en pêchant, en bêchant, en marchant, en rêvant, en lisant même. Il parlait d'une voix molle, un peu grasse, égale, qui éveillait une impression de tiédeur fluide, parfumée d'une odeur fade. Les phrases coulaient, fleuries

d'images classiques, sans accent ni couleur. Jamais elles n'invitaient à la réplique : sa ligne à la main, coiffé d'un vieux panama, ou appuyé, en bras de chemise, sur sa bêche, il enseignait. Sa femme ne l'écoutait guère, parce qu'elle combinait les repas ou la lessive; ses fils non plus, parce qu'ils voulaient courir. Valentin, lui, se suspendit à ses lèvres, et, du matin jusqu'au soir, Romanèche parlait histoire et politique. Sur les questions comme sur les hommes, il professait des opinions catégoriques, qu'il ne revisait jamais. Le passé, d'ailleurs, ne l'intéressait que par rapport au présent, ou plutôt à l'avenir, qu'il croyait influencer : quoi qu'il fît, qu'il tînt sa classe ou marchât de son pas hygiénique, qu'il découpât le pot-au-feu de famille ou repiquât les salades de son jardin, il surveillait les prêtres et condamnait les rois. Cette année-là, l'approche des élections générales, à travers les derniers grondements de l'orage panamiste, l'excitait particulièrement; la polémique courante animait sa verve; les moindres incidents lui servaient de prétexte à développer ses vastes conceptions sociales. Toutefois, l'ampleur de ses visions générales ne l'empêchait pas de ramener son regard sur certains exemplaires de la société actuelle, qu'il connaissait bien et déclarait représentatifs. C'est ainsi que son beau-frère le préoccupait vivement : qu'adviendrait-il dans les temps futurs d'hommes

comme lui, de fortunes comme la sienne, d'entreprises telles que son usine? Romanèche le prédisait en regardant son bouchon flotter sur l'eau brune:

— ... Après la socialisation du sol, mon petit, viendra celle des grandes industries. Comprends-tu ce que ça veut dire? Prenons l'exemple de ton oncle Délémont. Il se figure que son usine est à lui et à ses descendants, pour les siècles des siècles, parce qu'il prétend l'avoir fondée tout seul. D'abord, il se trompe: son usine doit sa prospérité à l'intelligence et au travail de ses ouvriers pour le moins autant qu'à son habileté technique ou commerciale! Elle est une œuvre collective : il est juste qu'elle devienne propriété collective. Aussi, dans cinquante ans, dans vingt peut-être, elle sortira tout naturellement de ses mains, ou de celles de ses héritiers, pour passer dans celles de ses collaborateurs. Non pas directement, sans doute : il y a longtemps qu'on a renoncé à l'utopie absurde du partage! mais par le canal de l'État, répartiteur indiqué des biens collectifs. L'État sera la bascule dont les mouvements établiront l'équilibre entre l'apport et la consommation de chacun. Et cela paraîtra si simple, qu'on ne comprendra pas qu'il ait fallu tant de siècles pour en arriver là!

Un poisson se laissait prendre. Romanèche le

tirait adroitement, Valentin se hâtait de l'enlever de l'hameçon.

— Non, petit, ce n'est pas un goujon, c'est une ablette !

L'appât changé, la ligne dans la rivière, les propos reprenaient leur cours :

— ...La suppression des grandes fortunes sera l'un des meilleurs bienfaits du nouveau régime. Elles sont immorales. Elles ne profitent pas même à ceux qui les détiennent. Vois ton oncle : il ne sait jouir de rien, il ignore jusqu'aux plaisirs de la nature, que nous avons ici, nous, tout pauvres que nous sommes. Il reste enfermé dans son usine jours et dimanches, été comme hiver. Pour lui, la vie n'a pas d'autre but que de fabriquer des bouteilles et de gagner de l'argent. Ah ! le pauvre homme, que je le plains, quand je contemple ce paysage, quand je respire cet air embaumé !

Et il jouait des poumons, selon sa méthode.

Une fois l'an, les Romanèche recevaient à la campagne leurs parents riches. Cette partie traditionnelle se faisait le premier dimanche de septembre. Délémont, qui goûtait peu les plaisirs champêtres, l'acceptait avec condescendance. Romanèche y apportait quelque ostentation : il tenait à rendre à son beau-frère les invitations de l'hiver, dans les limites de ses moyens, et voulait que « tout fût aussi bien que possible ». Une

grande table, empruntée à l'auberge, se dressait dans le jardin, où les regards des voisins cherchaient le millionnaire. L'Eure fournissait le poisson ; la meunière, des œufs frais et quelque volaille ; le jardin, des salades qu'on cueillait au moment de se mettre à table ; la laiterie, un fromage à la crème. Cela faisait un menu fort présentable, qu'assaisonnait l'appétit aiguisé par le voyage. Romanèche ne manquait pas de louer en termes bucoliques les mets simples, les bons légumes, le cidre pétillant. Mais Délémont, — l'homme qui ne savait jouir de rien, — était incapable de distinguer les œufs frais des autres, et le brochet du colin !

Les élections de cette année 1893 retardèrent d'une semaine la petite fête annuelle. Romanèche se déplaça plusieurs fois, d'abord pour assister à des réunions électorales, où il ne parlait pas, mais qu'il n'aurait manquées à aucun prix, puis pour prendre part aux deux scrutins de sa circonscription. Sa femme regrettait les frais de route, disant que c'étaient des dépenses inutiles, que les affaires de l'État marcheraient avec les uns comme avec les autres, qu'une voix de plus ou de moins ne changerait rien aux résultats. Il n'eut garde de l'écouter :

— Tu sais que je suis partisan du vote obligatoire, répondait-il : c'est bien le moins que je donne

l'exemple, dans ma modeste sphère. Quant aux réunions, c'est une excellente école, j'y fais des observations qui me serviront peut-être un jour. Car qui sait si bientôt...

Il laissait en suspens sa phrase et son rêve; et Claire rognait sur le nécessaire, avec sa bonne humeur habituelle :

— Puisque tu veux jouer un rôle, ne t'étonne pas si je remplace la viande par du macaroni!

Encore ému de la bataille, Romanèche brûlait d'entamer avec son beau-frère une de ces discussions dont il ne manquait jamais l'occasion. Délémont l'évita d'abord, par esprit pacifique; elle éclata pourtant, dès le brochet : une superbe pièce, prise providentiellement la veille, à la ligne de fond. Tout en recueillant avec satisfaction les compliments adressés à son adresse de pêcheur, le maître de maison chanta victoire. Ce Panama, — bienfaisant scandale! — hâterait l'avènement du parti des réformes, appuyé sur l'honnêteté; la réaction, toujours soutenue par les jouisseurs et les brasseurs d'affaires, avait du plomb dans l'aile :

— Après le magnifique résultat de dimanche, notre programme est tracé : le peuple a parlé clairement, ses élus obéiront.

Là-dessus, tirant de sa poche le numéro du jour de *la Petite République*, il se mit à lire les

phrases les plus caractéristiques de l'article de tête, *l'Outil nécessaire*, par Paul Brousse :

— « *La Constitution de 1875 est un déplorable outil politique dont il est urgent de se débarrasser. Une autre quelconque vaudra mieux...* » Voilà le premier point qui s'impose. Depuis vingt ans, nous travaillons avec un mauvais outil. Qu'on nous en donne un meilleur : c'est par là qu'il faut commencer, la bonne méthode le veut ainsi !

Il appuya son affirmation d'un balancement de tête particulier, qui donnait à ses paroles un caractère catégorique, en promenant son regard autour de la table. Bernard lui répondit par un signe d'assentiment. Délémont eut un sourire supérieur et désabusé :

— Moi, dit-il, je n'ai pas eu le loisir de suivre la campagne électorale ; et je n'ai pas voté. Mon temps a du prix, je ne le gaspille pas pour la politique ! Mais je ne suis pas de votre avis : la révision est toujours une opération dangereuse. Songez quel branle-bas ! Quand on a une constitution, même si elle est imparfaite, on la garde. Pas de trouble inutile ! Les affaires ne marchent déjà pas trop : on a besoin de tranquillité.

— Oui, riposta Romanèche avec son ricanement agressif, le « silence de l'Empire », je connais ce refrain !... On était tranquille, en ce temps-là, les affaires marchaient, on remuait l'ar-

gent comme à la pelletée... Nous avons vu où cela nous a conduits : à Sedan, en ligne droite... C'est que les affaires ne sont pas tout, dans l'existence d'un peuple. Elles assurent sa vie matérielle, elles comptent peu pour sa vie morale. Sans doute, un bon gouvernement doit se préoccuper de leur développement normal...

— Oh ! nous n'en demandons pas tant ! interrompit le maître verrier. Que celui que nous avons consente seulement à ne pas les gêner !

Romanèche avança la main par-dessus la table, comme pour repousser l'interruption :

— Un gouvernement digne de ce nom sait les favoriser, répéta-t-il, mais sans se plier aux exigences de ceux qui ne voient qu'elles. Un vrai gouvernement sait qu'avant tout, il faut marcher vers la justice, vers le progrès, vers la lumière, fût-ce en brisant parfois, pour le bien commun, des intérêts particuliers, même respectables !...

— Avec ce principe, on va loin ! marmonna Délémont.

— ...C'est pourquoi nous ne voulons plus d'une civilisation orientée exclusivement vers la richesse. Une telle civilisation s'effondre tôt ou tard dans des scandales comme ceux auxquels nous assistons. La richesse est la grande corruptrice...

Délémont insinua, l'air malin :

— Pour les pauvres !

Et, comme il n'aimait pas le cidre, il demanda un verre d'eau à Claire, pendant que son hôte continuait, en brandissant le journal.

— ...« *La grande coupable !* » Voyez ! voici un petit fait signalé là, sous ce titre, par Henri Brissac, et qui en dit long !... Ce n'est rien, si l'on veut, mais c'est tout !... Écoutez !... « *Les élégantes de New-York ont imaginé d'ajouter aux jaquettes et aux paletots dont elles affublent leurs levrettes des bas en soie ou en fins tissus de laines voyantes, très collants, et retenus par le haut au moyen de jambières galonnées d'or ou d'argent. Ces animaux portent des anneaux d'or et des colliers d'argent, en même temps que des manteaux de velours et des palatines de satin...* »

— Moi, grogna Délémont, je ne sais pas ce que c'est que des palatines.

Personne ne le lui expliqua. Claire, qui prenait rarement part à ces conversations, s'écria :

— Mettre des bas de soie à des chiens quand il y a tant de pauvres enfants qui n'ont pas de chaussures !

— Cela révolte ! dit Bernard.

Romanèche reprit :

— Voilà le résultat de l'inique répartition des biens, de l'accumulation des richesses, de tous les abus du régime capitaliste : il y a des hommes qui crèvent de faim, et des chiens qu'on habille de velours !

Délémont commençait à s'agiter :

— D'abord, dit-il, ce fait est-il vrai? Voilà ce qu'il faudrait savoir!... Je suis payé pour me méfier des informations de vos journaux, mon cher! Vos amis ont l'imagination féconde, et vous êtes un fameux gobeur, si vous croyez tout ce qu'ils vous racontent!

— A défaut de ce fait, on en citerait mille autres.

— Soit!... J'accepte même celui-ci : que prouve-t-il que nous ne sachions déjà? Que les gens riches prennent à tâche de se rendre odieux par l'usage qu'ils font de leurs biens?... C'est vrai, je le reconnais, j'abonde dans votre sens,... pour une fois!... Seulement, notez que ce sont les jouisseurs, les oisifs, les parasites.... Mais les autres? Oui, ceux qui continuent à travailler, ceux qui se servent de la fortune acquise comme d'un levier pour d'utiles entreprises, ceux qui produisent, enfin, qu'avez-vous à leur reprocher?... Nous sommes des travailleurs, après tout, nous, les patrons, comme nos ouvriers! Nous travaillons plus qu'eux. Nous nous reposons moins. Pas de limite à nos journées, pas de dimanches! Nous ignorons la tranquillité d'esprit qu'ils ont une fois leur besogne finie.... Et nos chiens n'ont pas de palatines!... Estelle, vois-tu notre Step en bas de soie?

Les enfants éclatèrent de rire à cette idée.

— ... Nous ne sommes pas des dissipateurs : l'argent pour nous n'est qu'une force, dont l'industrie profite plus que nous... Votre journal peut taper tant qu'il voudra sur ces imbéciles : il n'aura pas tort!

Romanèche lui lança un regard oblique, et continua de lire :

— ... « *Et dire que les traîne-misères de New-York tourneront probablement leur fureur contre les toutous innocents au lieu de s'indigner contre les élégantes !*

« *Absolument comme les travailleurs haïssent leurs concurrents étrangers, au lieu de s'en prendre aux patrons, très internationalistes quand ils achètent « de la chair à travail.* »

Délémont sauta sur sa chaise en frappant du poing sur la table :

— Ah! j'aurais dû m'en douter! Quand par hasard ces gens-là disent une chose raisonnable, c'est pour ouvrir la voie à leurs déclamations, à leurs excitations, à leurs rancunes !... Vous ne voyez donc pas qu'ils prêchent la haine des classes ? qu'ils exploitent la misère et spéculent sur l'envie?... Vos amis sont des malfaiteurs publics : ils sèment la tempête, ils préparent la guerre sociale...

— Nous voulons plus de justice dans la répartition des biens, voilà tout! dit Romanèche.

Il allait une fois de plus développer son programme. Mais la cuisinière apporta deux canards, et les posa devant lui. Il dut s'absorber dans l'œuvre du découpage, plus difficile que celle de la réforme sociale. Claire, qui craignait les propos violents, en profita pour changer la conversation. Et la fin du repas fut tranquille.

La discussion reprit un peu plus tard, pendant la promenade sur la grand'route qui longe les collines historiques, pelées, crayeuses, couvertes d'herbe rase, de fougères, de quelques sapins. L'ombre du passé plane presque toujours sur un paysage consacré par de grands souvenirs : effet d'imagination, peut-être, mais si puissant, que ceux-là mêmes le subissent qui sont le plus réfractaires au langage des choses. On marchait là, sous la colline, en laissant à main gauche le beau parc du château. Les quatre garçons couraient en avant, entraient dans les prés, grimpaient les pentes; l'une ou l'autre de leurs silhouettes se dessinait par moments en vigueur sur la crête de monticule. Mme Délémont, en arrière, s'attardait à la recherche de plantes ou de cailloux qu'elle montrait à sa fille. Délémont et Romanèche restaient à côté l'un de l'autre. Alice, tenant la main de Valentin qui ne la quittait plus, et Bernard, les suivaient en les écoutant. Estelle, paresseuse, était demeurée à la maison avec sa

tante, qui préparait le goûter. — Délémont leva les yeux sur le sommet de la colline dont son beau-frère lui avait plus d'une fois raconté l'histoire; comme si quelque obscur souvenir ancestral s'agitait au fond de son âme, il murmura :

— ... Le vainqueur des Anglais !

Un mot suffisait pour faire jaillir de Romanèche une conférence toujours prête :

— Oui, dit-il, sans ce Breton noir et camus, qui avait peut-être du sang maure dans les veines, et sans la Lorraine mystique, l'histoire aurait suivi un cours bien différent !... Les Anglais se fussent implantés en France, comme les Normands de Guillaume le Conquérant dans l'île des Angles et des Saxons. Une race nouvelle aurait surgi, probablement très vigoureuse, très énergique, en tout cas plus positive que la nôtre, ressemblant peut-être aux Américains du Nord. De là, une autre destinée pour ce pays, d'autres croyances religieuses, une autre histoire, d'autres héros,... que sait-on ?... Peut-être faut-il déplorer la victoire du petit gentillâtre de Dinan !.

A ces paroles, prononcées de cette voix égale qui dévidait les idées comme un écheveau de coton, quelque chose d'indéfinissable vibra dans l'âme de Bernard. Il pressa le pas, et, derrière les deux hommes, s'écria :

— Ah ! non, mon oncle, pas cela !...

Romanèche se retourna, avec un sourire d'homme sûr de sa raison, que nulle objection n'ébranle :

— Hé ! pourquoi non, mon cher neveu ? Garder un seul préjugé, c'est les restaurer tous ! Nos idées sont une chaîne dont les anneaux se commandent : elle tient ou ne tient pas. Si l'on veut avancer, qu'on commence par rendre à l'oubli ces prétendus héros dont l'action n'a pu que ralentir le développement normal de l'histoire ! et qu'on fasse table rase de tous les faux sentiments qui encombrent et entravent la marche de l'humanité !

De sa canne, — un simple bâton rustique cueilli dans quelque haie, — il esquissa dans l'air un geste de faucheur, un geste qui abattait, comme les pavots de Tarquin, les têtes couronnées par la reconnaissance des peuples, les hautes têtes légendaires des héros vainqueurs ou vaincus dans les luttes du passé, blessés, sanglants, prisonniers, triomphants, — et symboles de ces choses invisibles qui sont l'âme et le sang d'une nation.

— Si c'est là ce que vous enseignez à vos élèves ! murmura Délémont.

Romanèche s'arrêta au milieu de la route, pour donner plus de portée à ses paroles ; solide sur ses petites jambes, l'œil luisant, la barbe en avant, il posa la main sur l'épaule de son beau-frère, et prononça :

— Nous sommes quelques-uns, trop peu nom-

breux encore, par malheur, — qui travaillons ainsi à réformer la mentalité française !

Délémont se dégagea, et se remit en marche :

— Réformer !... vous appelez cela réformer !... Moi, je dirais détruire, ma parole !...

— On nous raille, on nous blâme, il n'importe ! La raison est avec nous, et nous aurons le dernier mot. Quand il ne restera plus rien de l'ancien édifice, le nouveau surgira, plus beau, plus solide...

— Il y a pourtant des colonnes qu'on ne peut enlever... Du moins, je l'ai toujours cru... La patrie en est une, comme la religion, la famille...

— ... Et la propriété, surtout !

— Hé ! sans doute ! Touchez à l'une ou à l'autre, tout s'écroule : plus de respect des droits acquis, plus d'ordre social, plus de traditions, plus trace de cette émulation qui soutient les hommes dans leur travail, plus de commerce, plus d'industrie...

Romanèche coupa l'air de sa canne, qui siffla, et interrompit, sardoniquement :

— Bref, plus moyen de gagner de l'argent !

Ce fut au tour du maître verrier de s'arrêter au milieu de la route, en levant les bras, dans un beau mouvement d'homme qui accepte le monde tel qu'il est, et n'entend pas qu'on y touche :

— Vous l'avez dit, mon cher !... L'argent, c'est la mesure de toutes choses !

A ces mots, Alice et Bernard s'arrêtèrent aussi, et attendirent que les deux hommes eussent repris leur marche. Mais ils ne cherchaient plus à les écouter :

— Que nous sommes loin d'eux ! dit Bernard à sa sœur.

— Si loin ! répondit-elle.

Ils ne s'expliquèrent pas autrement. Ils ne cherchèrent point à formuler le sentiment confus qu'ils éprouvaient ensemble : c'était comme une déception qui leur vidait l'âme de belles espérances; c'était un égal éloignement de ces deux égoïsmes, dont l'un, plus hypocrite et qui les avait longtemps trompés, sacrifiait le lent acquis des siècles pour aider son essor, tandis que l'autre, cynique et plus facile à démasquer, ne cherchait dans l'édifice social qu'un abri pour ses convoitises. Leur jeunesse fervente s'ouvrait à d'autres voix : ils cessèrent d'écouter celles qui continuaient à jeter de vaines paroles dans la sérénité dédaigneuse du paysage héroïque.

Au retour, Romanèche vint tenir un moment compagnie à sa belle-sœur. Il lui témoignait volontiers, à l'occasion, quelque intérêt : soit pour l'avoir introduite dans la famille, ou bien en raison des goûts intellectuels qu'elle montrait et du *Système* paternel dont il avait feuilleté le manuscrit, soit aussi parce qu'en s'apitoyant sur elle, il blâmait le mari. Nos sentiments sont le plus souvent

mélangés : avec une part certaine de générosité, ceux de Romanèche comportaient le plaisir un peu bas de toucher du doigt les misères domestiques d'un homme gâté par la fortune. La mélancolique promeneuse tourna vers lui ses regards vagues, et murmura, d'un air de profonde angoisse, en tournant dans ses doigts une tige de fleur :

—Pourquoi... ai-je fait cette course avec eux ?... Chez moi, du moins...

Elle n'acheva pas sa phrase. Il essaya de la réconforter :

— Un petit déplacement de temps en temps, c'est nécessaire... Et voyez quelle admirable journée !... Pas trop de chaleur, pas un nuage au ciel !...

Puis il l'interrogea, paternellement :

— Il y a donc des choses qui ne vont pas ?... Vous savez qu'on peut tout me dire !... Les enfants ?... Votre mari ?...

Elle secouait la tête, les yeux à terre. Il insista. Enfin, l'arrêtant sur le chemin et les yeux dans les yeux, elle avoua son souci :

— Vous voulez savoir? Vous ne le direz à personne ?... C'est l'argent !

Il resta abasourdi, sans comprendre.

— Comment, l'argent ?... Que voulez-vous dire ?... Moi, je croyais que vous rouliez sur l'or !... Ou bien est-ce que l'usine... ?

— Oui l'usine !... *Il* dit qu'elle va bien... Mais

je sais !... Je suis sûre !... Plus d'affaires !... Et des dettes !... Ah ! vous le savez bien, vous, vous le savez bien !

Il jura ses grands dieux qu'il ne savait rien. Elle poursuivit sans l'écouter, avec l'obsédante certitude de l'idée fixe :

— Les ouvriers sont toujours plus exigeants !... C'est la crise, vous comprenez !... Plus de bénéfices, les pertes commencent... Alors, moi ?... Tout ce que j'ai est là dedans ! Tout, je lui ai tout donné !... Comment pourrais-je faire pour ravoir mon bien ?... Voilà, voilà ce que je voulais vous demander !...

Romanèche s'excusa : il ne connaissait pas les questions de droit, et d'ailleurs n'avait aucun désir de glisser sa main entre l'arbre et l'écorce. Mais l'entretien le laissa perplexe, enclin à croire que son beau-frère cachait de terribles soucis sous son front volontaire. Il s'en ouvrit à sa femme, quand les Délémont furent partis en emmenant Valentin. Claire, aussitôt, remit les choses au point.

— Tu peux être sûr que les affaires d'Alcide sont en bon état : on récolte toujours ce qu'on a semé, et ce n'est jamais par là qu'il souffrira. Du moins, je ne le crois pas. Mais, à côté des affaires, il y a le foyer. Quelquefois, j'ai peur pour le sien : ses enfants ne l'aiment guère, sa femme m'effraye. Je crois que tout cela lui réserve de terribles soucis...

IV

Les Délémont ne quittaient pas leur installation pendant l'été : leur bonne santé, jugeait Alcide, ne nécessitait pas les dépenses d'une villégiature, l'air de l'île étant d'ailleurs excellent. Quant à lui, de cuisants souvenirs de rhumatismes le décidaient à s'en aller chaque année prendre quelques bains à Aix, en fin de saison : il ne regardait pas ce déplacement comme un plaisir, mais comme un sacrifice, étant bien, selon le mot de son beau-frère, « l'homme qui ne jouit de rien » ; le voyage le dérangeait; dans la verdure du joli pays de Savoie, il regrettait l'usine, où son âme avait ses racines. Il partit aussitôt après la course de Cocherel, laissant la maison un peu plus animée qu'à l'ordinaire, par la présence de Valentin. Alice put gâter à son aise l'orphelin; Bernard lui continua

les leçons de latin commencées par Romanèche. Et l'enfant se familiarisait avec eux. Qu'Estelle, Mme Délémont fussent là, ou même la petite Dotty, qui semblait le craindre, il se taisait, sentant qu'elles ne l'aimaient guère. Mais avec Bernard, avec Alice, il devenait confiant, causait, riait, courait en avant, revenait leur prendre la main. Parfois ils s'en allaient tous les trois, en bons camarades, au bord du fleuve, vert et frais, tandis que derrière eux montaient les fumées de l'usine. Pour peu que des questions amicales l'y invitassent, Valentin leur parlait alors de sa mère, de son enfance, de ce passé si proche dont il ne lui restait déjà que des souvenirs, et qui lui semblait presque l'histoire d'un autre enfant. C'étaient quelques mots, quelques phrases, de minuscules anecdotes ou des tableautins familiers, un coin de rue, l'arrière-boutique qui servait de logement, la boutique avec les clients; et toujours repassait dans ce cadre la morte aimée, si tendre.

— Quand je revenais de l'école...

— Tu revenais seul?

— Bien sûr! Qui est-ce qui m'aurait accompagné?... Je me réjouissais tant de revoir maman que je courais de toutes mes forces pour arriver plus vite!... Maman me voyait courir... Et elle m'ouvrait la porte et me prenait dans ses bras... Et elle me disait : Tu as été sage?... Et je lui disais : Oh!

oui !... Et elle me disait : Il faut toujours être sage pour me faire plaisir !... Alors, je lui promettais...

L'émotion lui serrait la gorge, les larmes montaient à ses yeux quand Alice, émue aussi, se mettait à le plaindre.

— Oh ! maman ! disait-il à son amie, si vous l'aviez connue !...

Avec Estelle, c'était autre chose : elle lui posait des questions dures, auxquelles il ne voulait pas répondre, dont il sentait l'indiscrétion, qu'acérait parfois une poussée de méchanceté.

— Elle était pauvre, ta maman, n'est-ce pas ?

Il fallait le voir se redresser, avec un regard fier.

— Je ne sais pas !... Et puis, qu'est-ce que ça fait ?... Quand j'avais envie de quelque chose, elle me le donnait toujours !

— Oh ! oh ! elle te gâtait !

— Elle m'aimait !...

Il lançait ce mot magique comme un défi, comme pour dire que cette lumière-là manquait à leur foyer, et qu'il le voyait bien, lui qui en connaissait l'éclat et la chaleur !...

La rentrée des classes interrompit cette naissante intimité. Valentin fut expédié au lycée de Fontainebleau, moins onéreux qu'un lycée parisien. Certes, il s'éloignait sans regret de l'usine, dont le voisinage lui causait une crainte sourde,

et il lui tardait de commencer sa vie d'études; mais il avait le cœur gros de quitter Alice, qui lui promit de le rappeler pour les vacances. La veille du départ, son oncle lui annonça que « ses affaires de succession » étaient réglées : la boutique liquidée, les dettes courantes acquittées, les comptes bouclés, il restait une petite somme, qui fut placée dans une société de crédit.

— Cette somme est à toi, déclara Délémont. Je veux qu'elle reste intacte : on ne touchera donc ni au capital ni aux intérêts jusqu'à ce que tu aies fini tes études. C'est moi qui en supporterai les frais. Ainsi, tu auras un petit quelque chose pour entrer dans la vie. Moi, tu sais, je n'avais rien du tout! J'espère que tu seras digne de ces sacrifices, et que tu travailleras!

Cette générosité ne lui ressemblait guère. Mais comme il s'en targuait, Romanèche, qui le savait intéressé même dans les très petites choses, le soupçonna de calculs compliqués.

— Ton frère, dit-il à sa femme, achète sur son neveu le droit d'exploiter les enfants de l'usine. Il fait comme ces faux dévots qui croient acquérir, en fondant des œuvres charitables, la permission d'être méchants...

De fait, peu de temps après le départ de Valentin, l'équipe des petits Italiens fut changée. De nouveau, l'on vit arriver des enfants plus jeunes,

aux grands yeux désolés dans leurs tristes figures étiolées. Soutre gronda. Gotto, la main sur son cœur, les jurait plus forts qu'on ne pouvait croire à les juger sur la mine. Il levait les bras, pliait le cou, roulait les yeux, ôtait et remettait son chapeau, se grattait la tête et crachait furieusement par terre.

— Ze prends ce qué ze trouve, moussu Soutre !... On ne sait plus où les cercer, voyez-vous !... Et pouis les carnets, vous pouvez voir, ils sont en règle,... en règle, que ze vous dis !... Ils ont les sinatures, les timbres, les cacets, tout ce qu'il faut !...

C'était vrai, les carnets prêtaient quinze, seize ou dix-huit ans à des êtres chétifs qui n'en avaient pas toujours douze.

— Comment est-ce possible? demandait Soutre à son patron.

Délémont répondait :

— N'approfondissons pas

Soutre, pensif, gardait une inquiétude.

— Envoyez-les donc en province et donnez-nous en d'autres, proposait-il à Gotto.

Mais le négrier levait les bras au ciel en invoquant tous les saints.

— Hé ! c'est partout la même soze, à présent, mon cer moussu Soutre !... Les inspetteurs, c'est partout la même canaille !... La loi, c'est la loi,

qu'ils vous disent!... Moi, que voulez-vous? Ze n'ai rien de mieux, ze vous zure!

— Au moins, nourrissez-les, ne les laissez pas crever de faim!

Les yeux roulaient éperdument, les gestes devenaient épileptiques.

— Faim, moussu, ces pétits?... Hé! ze m'arracerais le pain de la bouce, pour eusse!... Faim?... Ils ont de la carne et de la verdoure, et des pastes, et tout ce qu'il faut! Et c'est la signora qui fait la couisine! Oune couisine, moussu Soutre, à se lécer les doigts!...

Le brigand mettait ses cinq doigts sales sur ses lèvres avec un air gourmand. Tandis qu'il avait à peu près nourri les adolescents de la précédente équipe, à qui leurs dix-huit ans donnaient quelque défense, il affamait et maltraitait ces petits, faibles, effarés, perdus dans un pays dont ils ignoraient la langue, entourés de toutes les épouvantes qu'il éveillait encore dans leurs naïves imaginations. On les voyait dépérir d'une semaine à l'autre. Deux ou trois disparurent, furent remplacés : qu'importait leur sort? les carnets étaient en règle! A peine s'apercevait-on que les yeux noirs n'étaient plus les mêmes. Les ouvriers leur donnaient parfois un peu de nourriture, qu'ils dévoraient quand Gotto ne les voyait pas. Quelques-uns commençaient à les plaindre, tâchaient en vain de

les interroger, tandis que des bruits menaçants couraient autour de l'usine. Les bonnes gens qui voyaient passer chaque jour ce troupeau sordide et déguenillé, les voisins du bouge où on les entassait comme un bétail, s'émouvaient, tenaient conseil, parlaient d'avertir la justice. Un vent de colère se leva peu à peu contre *l'exploiteur*, et ce terme ne s'adressait pas au seul traitant qui pressurait jusqu'à l'épuisement ses victimes, mais au chef d'usine dont les toits abritaient une telle abomination. Ces rumeurs prirent bientôt leur essor. Une première note dans la presse signala « la Traite des petits Italiens ». D'autres suivirent. Soutre s'effraya.

— Nous aurons un jour ou l'autre une affaire, monsieur Délémont!

Le maître verrier, qui ne craignait rien ni personne, ayant toujours conduit à son gré les hommes et les événements, ne l'écoutait pas.

— Une affaire?... Gotto, peut-être. Et il ne l'aura pas volé!... Mais nous? La loi nous couvre : article 29, paragraphe 3. Cette loi est stupide : pourtant, quand on la regarde de près, et qu'on n'est pas une bête, on finit par y trouver de quoi se défendre, ma parole!...

Sa figure prenait une expression à la fois roublarde et fermée : évidemment, il se croyait très fort; il ajoutait :

— Le pis que nous risquions, c'est de payer

quelques amendes. C'est toujours meilleur marché que d'engager des adultes. Nous payerons donc, s'il le faut ! Quitte à nous expliquer une bonne fois avec leur maudite inspection du travail !

Délémont pensait souvent à cette explication, qu'il jugeait nécessaire, qu'il cherchait, dont il escomptait les effets avec son habituelle confiance en soi. Une occasion, qu'il crut excellente, s'offrit un jour de la provoquer.

Danzine vint à tomber malade. C'était un des meilleurs souffleurs de la verrerie, où il travaillait depuis l'enfance. Il était chargé de famille. Comme sa maladie paraissait se prolonger, il insista pour qu'on acceptât comme porteur l'aîné de ses fils, dans l'équipe où Crétot avait pris sa place : un grand garçon, robuste, que trois mois à peine séparaient de l'âge légal. Délémont, d'abord, ne voulut rien entendre :

— *Ils* veulent des lois protectrices, répétait-il, comme si nous étions des brigands : on *leur* en a donné, c'est leur affaire ! Qu'*ils* s'adressent au gouvernement, puisque nous ne sommes plus les maîtres !

Pourtant, sur les instances de Soutre, il finit par céder, en jurant que c'était par simple charité ; et il exigea de Danzine une lettre qui demandait comme une aumône l'admission de l'enfant au travail. La contravention n'échappa point à l'œil

de Burier. Délémont, qui avait son idée, n'eut garde de lui rien expliquer, et fut une fois de plus condamné. Après quoi, muni de la lettre de Danzine, fort de l'apparence désintéressée que les circonstances donnaient à son infraction, ayant, jugeait-il, toutes les bonnes raisons pour lui, il se rendit aux bureaux de l'inspection :

— Et cette fois, dit-il à Soutre en partant, je vais les coller !

On le fit attendre dans un long vestibule trop chauffé, qu'il arpenta d'un pas nerveux, le sang à la tête, en tressaillant à chaque coup des timbres électriques qui tiraient les garçons de leur oisiveté. Un de ces timbres finit par sonner pour lui. Il fut introduit dans un bureau confortable, presque élégant, tapis moelleux, fauteuils anglais, bibliothèque, bronzes sur la cheminée, quelques portraits de Présidents aux murailles. Il s'était excité dans l'attente, en ruminant ses longs griefs. Gonflé de la juste colère d'être constamment gêné dans l'exercice de droits longtemps incontestés, d'être agacé chaque jour par les tracasseries d'une surveillance humiliante, d'être surtout menacé dans les sources mêmes de sa prospérité édifiée au prix de tant d'efforts, il sentait qu'à cette heure il représentait quelque chose de plus que ses simples intérêts privés : oui, en entrant dans un de ces cabinets d'où partaient tant d'ordres subver-

sifs, il n'était plus seulement Alcide Délémont, — ce qui déjà n'était pas rien ! — il pensait être *l'Industrie*, c'est-à-dire un des éléments essentiels de la vie moderne, une des forces nourricières du pays, une des colonnes du budget et du bon renom de la France. Ayant derrière lui une carrière déjà longue, d'une irréprochable honnêteté commerciale, il la représentait à coup sûr dignement, et se croyait le droit de parler ferme. Il entra donc d'un pas décidé, la tête haute, tout rempli de ses bons arguments. — Debout devant un bureau chargé de dossiers, de papiers, de codes, un fonctionnaire en redingote, d'une correction froide, l'accueillit en lui montrant un fauteuil, d'un geste rapide d'homme occupé. Tout de suite, il comprit que, s'il représentait une puissance, il en trouvait une autre devant lui : cet homme qui se préparait à l'écouter n'était pas non plus un être isolé, ne relevant que de soi-même, ne pouvant compter que sur ses propres moyens; il s'appuyait sur une force collective, la plus solide qu'on pût concevoir, celle de la machine formidable, aux rouages compliqués dont plusieurs siècles ont précisé le jeu, en laquelle s'absorbe la vie de la nation, qu'elle prétend régler, — celle de l'Administration. — Entre ces deux hommes conscients de ce qu'ils représentaient, avertis de leur inimitié naturelle, habiles d'ailleurs et prudents, il n'y eut

ni vaines paroles, ni compliments inutiles. Délémont exposa d'emblée le but de sa démarche. Il commença d'une voix calme, contenue, qui devait monter peu à peu, à mesure qu'il s'échauffait en exposant ses griefs. Après avoir insisté sur le cas du jeune Danzine, qu'il qualifia de tracasserie stupide, il élargit la question : il dit ses difficultés, la concurrence des étrangers qui n'ont pas à compter avec des lois aussi strictes, l'absolue nécessité d'employer des enfants pour maintenir des prix qu'on ne saurait élever, les obstacles toujours plus lourds qui paralysent l'industrie. Son interlocuteur l'écoutait, impénétrable. Alors, il en vint à son cas, il présenta ses récriminations personnelles, il y mêla la plainte de son amour-propre, les révoltes de son individualité puissante et comprimée, il laissa deviner les froissements intimes que les rigueurs de Burier ajoutaient, — gratuitement, dit-il, — aux coups portés à ses intérêts. A ce moment, on l'interrompit :

— Vous avez quelque chose à reprocher à notre inspecteur?

Cette simple question le désarçonna.

— A celui-là... particulièrement?... Non, mon Dieu, non!... Il fait son métier, ce garçon, après tout, il est payé pour ça!...

Le geste du fonctionnaire répondit : « Alors, de quoi vous plaignez-vous? »

Délémont poursuivit :

— Je ne lui reproche rien à lui personnellement... Mais je lui reproche... ses fonctions!...

Il vit glisser sur les lèvres de son interlocuteur un sourire qui l'excita.

— ...Je lui reproche l'autorité que votre loi lui confère, les devoirs qu'elle lui impose, si vous voulez!... Je lui reproche de venir quand il lui plaît à mon usine, d'y entrer comme chez lui, de s'y promener comme dans un jardin!... N'est-elle donc plus à moi, qui l'ai créée, qui chaque jour y mets mes forces, mon sang, ma vie?... Et vous me demandez de quoi je me plains!... Hé! monsieur, je me plains d'être surveillé comme un malfaiteur de droit commun, comme un déporté que des gardiens épient dans sa case!... Je me plains parce que cette surveillance pèse sur moi comme une oppression, parce qu'elle annule mon autorité sur mon personnel, parce qu'elle paralyse mes moyens d'action, parce qu'elle multiplie les embarras d'une industrie qui en a déjà tant d'autres, parce qu'elle me gêne dans la possession légitime de ce qui m'appartient, parce qu'elle m'humilie, enfin!... Que votre gouvernement nous dépossède franchement, qu'il nous chasse des usines que nous avons fondées, qu'il nous les prenne, qu'il nous les confisque, qu'il les socialise, comme vous dites! On saurait du moins où l'on est, où

l'on va : l'iniquité serait flagrante, et cela vaudrait mieux, ma parole! que de nous ruiner, comme vous le faites, en empêchant notre travail, en nous livrant pieds et poings liés à nos ouvriers... et à vos agents!...

Le fonctionnaire gardait son flegme imperturbable. Il semblait la loi même, cette loi qui lui donnait sa raison d'être, sa puissance et son importance. Il attendit paisiblement que Délémont eût fini, pour répéter son geste de tout à l'heure. Mais, cette fois, il voulut bien l'expliquer :

— C'est le procès de la loi que vous voulez faire, monsieur? Il est un peu tard, puisqu'elle est votée. Tout ce que vous dites là, il aurait fallu le dire à la Chambre, où d'ailleurs, je crois bien me rappeler qu'on l'a dit. Maintenant, la loi existe, vous avez eu un délai très suffisant pour vous mettre d'accord avec ses prescriptions.

— Il y a la loi, et il y a la manière de l'appliquer, répliqua Délémont. Combien de lois existent qui ne valent pas mieux et ne gênent pourtant personne, parce qu'on ne les applique pas!...

Le fonctionnaire prit un air plus sévère :

— C'est possible, dit-il. Et c'est fâcheux. Les lois sont faites pour être appliquées. Celle-ci le sera, pour autant qu'il dépendra de nous. Elle est très modérée. Elle marque un premier pas dans une voie utile : l'État a enfin compris qu'il a mis-

sion de protéger les faibles, les mineurs, qu'il est leur tuteur naturel.

Après cette déclaration, prononcée d'un ton catégorique, il se tut, et ses lèvres continuèrent à s'agiter dans sa barbe drue : évidemment, il aurait eu bien d'autres choses à dire, qu'il ne disait pas, jugeant inutile de discuter des principes avec un homme qui ne pensait qu'à ses intérêts, et qu'aucun argument ne convaincrait. De fait, l'énergique figure froncée du maître verrier se crispait dans une expression contrariée. Lui aussi, avait la tête pleine de faits et de raisons; et lui aussi, sentait l'inutilité de les dire : comment expliquer la situation à un homme payé par le gouvernement pour ne pas la comprendre? et d'autant plus honoré, avancé, considéré, décoré qu'il la comprendrait moins et s'ancrerait mieux dans son obstination! Dédaigneux d'argumenter davantage, il fendit l'air de sa main ouverte, du geste qui repoussait d'habitude les objections de ses employés, quand par hasard il les avait écoutées :

— Ah! mes ouvriers ont besoin qu'on les protège contre moi! dit-il... Ah! l'État est leur tuteur naturel!... Ah! c'est le point de vue de votre administration! A tout cela, monsieur, je n'ai rien à répondre. Mais voici ce que je suis venu vous déclarer. Vous avez fait une loi dont la

stricte application ruine notre industrie... Soit!... J'ignore comment mes confrères vont se défendre... Je suppose pourtant qu'ils ne se laisseront pas égorger comme des moutons!... Quant à moi, voici ce que je compte faire, et je vous en avertis : si l'on me dresse encore une contravention — une seule! — pour le travail des enfants... je ferme!... Oui, monsieur, je ferme!... Du jour au lendemain, il y aura quatre cent quatre-vingts ouvriers sans travail et sans pain, aux portes de Paris!...

Il comptait sur cette menace, connaissant la terreur de tout gouvernement devant les troubles de la misère. Un préfet, un ministre eût peut-être hésité. Mais son interlocuteur n'était point responsable de l'ordre dans la banlieue, ni des contre-coups incertains d'une crise partielle; tandis qu'il l'était de l'application de la loi et des effets qu'en pouvaient avoir les violations. Il n'éprouva donc aucun émoi, et répondit avec la plus parfaite sérénité :

— Vous faites bien de m'avertir, monsieur. A la première contravention relevée contre vous, — s'il y en a encore! — j'aviserai les autorités compétentes, qui prendront les mesures nécessaires pour assurer éventuellement le maintien de l'ordre...

Avec un imperceptible sourire dubitatif, qui

donna une impression d'ironie un peu gamine à sa figure grave, il ajouta :

— ...Si vous exécutez votre menace!

— Ma parole! s'écria le maître verrier en se levant, vous avez l'air de croire que je plaisante!... Eh bien! vous verrez, monsieur, vous verrez!

Le fonctionnaire se leva pour le reconduire.

— Nous verrons! répéta-t-il avec le même sourire.

Sur le seuil, Délémont se retourna pour dire encore :

— J'aime mieux la ruine, monsieur, puisqu'il faut choisir... Je liquiderai, je vivrai de mes rentes...

Mais sa voix manquait d'assurance : il savait bien qu'il ne fermerait pas son usine, — ah! non, par exemple, jamais! — et il battit en retraite comme après un assaut repoussé. Une idée, qui le hantait depuis quelque temps, se formulait plus nettement dans son esprit : à l'accueil qu'il venait de recevoir, aux paroles qu'il venait d'entendre, là, dans cette confortable dépendance du plus moderne des ministères, il avait senti toute l'importance du récent déplacement de l'équilibre social. Jusqu'alors, quelle que fût l'étiquette du régime, il demeurait « bourgeois » dans son essence : le gouvernement soutenait le patron contre les ouvriers, le capital contre le travail,

l'unité intelligente, entreprenante, possédante contre la masse, sa puissance et ses appétits; voici qu'il changeait son axe, entraîné par des forces qu'il ne dominait plus : il passait du côté du nombre; ayant besoin de beaucoup de voix dans ses urnes, il marchait maintenant avec les soldats contre les chefs, avec les pauvres contre les riches, avec les membres contre les têtes, avec la foule contre l'élite. Peu enclin aux spéculations de l'esprit, Délémont ne laissait guère ses réflexions dépasser le fait immédiat qui les provoquait : il ne s'attarda donc pas à contempler dans une vision prophétique l'effrondrement de notre monde actuel emporté par la poussée des éléments opprimés depuis tant de siècles, comme peut l'être, par les flots de la mer éternelle, une digue que les riverains eux-mêmes joueraient à démolir. Il l'eut pourtant, rapide, angoissante au moment où Jérôme tournait dans la rue de Bourgogne, il se pencha à la portière pour montrer le poing au somptueux hôtel de la Direction du Travail. Là, songea-t-il, comme dans ce Palais-Bourbon que longea sa voiture, comme dans toutes les officines où s'élabore la société nouvelle, des bourgeois comme lui préparent allégrement la ruine de leur caste : leur règne aura duré cinq ou six générations; après quoi, énervés par la philanthropie ou fatigués d'avoir joui trop vite, ils passeront la

main aux prolétaires pressés de prendre leur place, aux utopistes férus d'expériences sociales, aux politiciens surtout, perturbateurs par essence et pêcheurs en eau trouble. Un grand découragement le prit à ces pensées : à quoi bon lutter, à quoi bon vaincre, à quoi bon construire, quand on sent monter les flots qui submergeront l'édifice et trembler le sable de ses fondements? « Bah! conclut-il en se redressant, on crée pour le plaisir de créer, on travaille pour l'effort, on se bat pour les coups; et ainsi va le monde! »

Délémont avait beau se raidir et se redresser, sa porte était maintenant ouverte à toutes sortes de soucis. Jusqu'alors, rien ne l'avait gêné dans la bataille : l'absence complète de vie intérieure le garantissait contre ces suggestions de l'âme, quelquefois périlleuses; les chagrins domestiques glissaient sur sa peau dure; il ignorait l'hésitation, le doute, les scrupules. Mais il changeait : à voir, un matin, derrière le corbillard emportant sa sœur oubliée, la figure triste d'un orphelin, la pointe d'un remords avait traversé son indifférence, sa bouche avait connu l'arrière-goût amer du passé; et, de cette minute, il gardait une sourde défiance de ses décisions, un penchant nouveau à s'incliner avec plus d'attention, — peut-être plus de bienveillance, — sur ceux qui se mouvaient dans son orbite. Un léger choc, au bon endroit, au bon mo-

ment, entame un homme. Celui-ci était touché. Or, la vie multipliait les coups à la même place : on lui montrait, à l'usine même, des abus qu'il ne voulait pas voir, et dont une voix pourtant l'avertissait qu'un jour ou l'autre il porterait le poids; malgré son habitude de fermer les yeux à tout ce qui l'aurait troublé, il était bien forcé de constater des objets d'inquiétude autour de son foyer : les idées d'Alice et de Bernard, le caractère d'Estelle, les allures de sa femme.

Celle-ci surtout le préoccupait. A l'humeur qu'il avait toujours eue contre elle, succédait un autre sentiment, contre lequel il lutta, et qui l'envahissait : la peur sourde, inexpliquée, confuse des choses mystérieuses qui se passaient en elle, l'appréhension constante d'actes préparés par un jeu déréglé des idées. Cette peur s'aggrava quand il la vit changer tout à coup, sortir de son indolence pour déployer une activité incompréhensible, de ses silences pour parler avec une infatigable volubilité. La crise dura quelques jours; ce fut comme un vent d'angoisse qui soufflait sur la maison. Puis elle passa : Mme Délémont retomba dans sa paresse, dans ses mutismes; mais, maintenant, les mots incohérents qu'elle ne prononçait plus voltigeaient dans le remuement de ses lèvres, ou traversaient ses yeux flottants. Elle donnait ainsi l'impression d'un être double, dont un seul s'était

encore révélé, tandis que l'autre dormait d'un long sommeil, d'où il sortirait un jour. Les « étrangers » de sa famille ne l'approchaient plus qu'avec des précautions, comme on s'approche d'une machine dont le fonctionnement cache des dangers et des surprises. Seule, la petite Dotty restait sans crainte auprès d'elle, dans son ignorance d'enfant, étonnée pourtant de n'être plus gâtée :

— Maman, est-ce que tu as mal?

La réponse était presque toujours :

— Un peu... A la tête... Ce n'est rien...

Personne n'osait exprimer la crainte commune. A deux ou trois reprises, Alice effleura le sujet avec son père. Il se dérobait, fermant les yeux sur ce qu'il ne voulait pas voir, suivant sa vieille tactique, et s'enfonçant dans ses affaires. On l'apercevait à peine aux repas, absorbé, muet; la nuit, quand il rentrait, on entendait son pas sonner dans le vestibule du second étage, où il s'était fait aménager une petite chambre. Mais voici qu'un jour, des fenêtres de son bureau, il vit, avec un étonnement qui devint presque de la frayeur, sa femme traverser la cour, longer l'atelier, apparaître pour la première fois sur ce seuil que jamais encore elle n'avait passé. Ce fut comme si, tout à coup, la petite pièce réservée, l'officine où n'entraient que les affaires, s'ouvrait toute large au cortège des autres soucis. Il réagit encore contre cette

impression. La pauvre femme, debout, fixait sur lui son regard vague, qui le suppliait.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda-t-il.

Elle s'assit mollement sur une des chaises cannées, et murmura :

— Je voudrais... vous parler...

Il repoussa la lettre à en-tête, les factures, les dossiers étalés devant lui.

— Dites!

Elle baissait les yeux; ses mains et ses doigts se tordaient sur ses genoux, dans de singuliers mouvements symétriques. Elle balbutia :

— Oui, oui... Il faut que je vous parle... Il faut bien...

— Mais quoi?...

Elle ne répondit pas tout de suite, elle regardait ses mains et ses doigts qui remuaient toujours.

— C'est pour l'usine, fit-elle enfin... Oui, pour l'usine, vous savez?... L'usine, ici,... je vois bien qu'elle ne va plus!...

Il bondit sur sa chaise mobile.

— L'usine ne va plus?... La mienne?... Qui vous a dit?...

— Oh! je vois bien!... Je vois!... Je sais!... J'en suis sûre!... Elle ne va plus... Elle ne va plus!...

Il frappa violemment du poing devant lui, en s'écriant :

— Mais est-ce que vous êtes folle?

Le mot lâché, l'idée affreuse, qu'il repoussait depuis quelque temps, prit corps et le fit frissonner. Et, pour lutter contre elle, il se mit à raisonner, en s'efforçant d'être calme, clair et bonhomme :

— Mais, ma chère amie, l'usine n'a jamais marché si bien, depuis qu'elle existe... Ma parole!... Elle va comme sur des roulettes... Chaque mois plus d'affaires, des débouchés nouveaux, de nouveaux clients... Et de bons clients, qui payent bien!... Tenez! en ce moment même, je vais signer un contrat avec une compagnie de charbonnage... C'est une économie de vingt mille francs par an!... Vous voyez bien que vous êtes dans l'erreur... Voulez-vous voir mes livres?...

Elle ne l'écoutait pas, ne le regardait pas, suivait son idée en tordant ses doigts. Au lieu de répondre à cette offre, elle répéta :

— Oh! je vois bien, allez! Je vois bien que l'usine ne marche plus!... Tout le monde le voit!... Alors, je veux vous dire... Il y a mon argent... Et j'ai été chez le notaire...

Il ne pensa plus qu'aux dangers où le mettaient ces chimères.

— Chez le notaire! cria-t-il... Vous avez été lui répéter... ces folies?... Vous l'avez fait?... Mais, malheureuse, dans les affaires, on ne joue pas avec son crédit!...

— C'était pour savoir... oui, pour mon argent... Le perdre, j'ai peur, vous comprenez!... Le perdre... Qu'est-ce que je ferais, moi!...

Elle interrompit enfin le mouvement machinal de sa main, et leva sur lui ses yeux vides, où il n'y avait plus qu'une incurable angoisse. Alors, il se dit que l'énergie la materait peut-être, il fut brutal.

— Voulez-vous me laisser tranquille, avec vos imaginations! Vous ne savez ni ce que vous dites, ni ce que vous faites, ma parole!... J'irai voir votre notaire, je lui montrerai que vous perdez la raison!... Mêlez-vous de vos affaires, je vous en supplie, et laissez-moi les miennes!...

Elle se leva, et s'en alla comme elle était venue. Délémont ne se remit pas au travail : il avait peur, cette fois, de ce mystère, et du lendemain...

QUATRIÈME PARTIE

I

Ayant reçu de son patron les instructions du lundi, dans le bureau de l'usine, Soutre allait s'éloigner; Délémont, assis devant des registres ouverts, le rappela :

— Soutre!

— Monsieur Délémont?

Le front barré, l'air soucieux, le maître verrier jouait avec un crayon.

— Si l'on avançait votre mariage, demanda-t-il brusquement, qu'est-ce que vous en penseriez?

Il avait eu cette idée la veille, en remuant ses soucis de famille : décidément, il se sentait par trop seul au milieu des siens, aux côtés de cette femme qui lui faisait presque peur, avec des en-

fants si différents de lui, dans un âge où l'on commence à chercher des appuis autour de soi. Ce gendre de son choix, formé sous son influence, dressé à lui obéir, serait un bon allié, plus sûr peut-être que Bernard, fantaisiste toujours prêt à passer à l'ennemi au nom de l'humanité. — Comme dans les affaires, l'exécution suivait sans retard le dessein.

Le sous-directeur s'arrêta et se retourna, la main sur son cœur, dans un geste naïf :

— Ah! monsieur Délémont, ce que je penserais!...

Son filet de voix s'étranglait dans sa gorge, ses yeux se mouillèrent, son puissant corps trembla d'émotion.

— Asseyez-vous, mon ami, remettez-vous, — et causons!...

Soutre s'assit, docile, et attendit.

— Vous vous rappelez ce qui a toujours été convenu entre nous pour ce mariage : nous en avions fixé l'échéance à l'époque où ma fille atteindrait sa vingt et unième année. Il était entendu qu'on n'en parlerait pas jusque-là. Cette date nous porterait à l'automne prochain. Mais Alice est très raisonnable, très sérieuse — trop sérieuse pour son âge, à mon avis! — Voulez-vous que l'affaire se termine au plus tôt?

— Oh! pour moi, monsieur Délémont, vous

pensez bien que je ne demande pas mieux!

En revenant de sa première émotion, il songeait à l'indifférence que lui marquait la jeune fille, surtout depuis quelque temps; son joyeux élan s'arrêta; il soupira, un doute au fond des yeux :

— Mais Mlle Alice,... elle,... est-ce qu'elle voudra?

Délémont sourit : la volonté de sa fille? Sa fille voudrait ce qu'il voulait, comme toujours!

— La chose est convenue depuis longtemps, dit-il. C'est le terme qu'il s'agit de hâter. Six mois plus tôt, six mois plus tard, que voulez-vous que cela lui fasse?

Il expliqua, de son ton bonhomme, dans son jargon commercial :

— Pour moi, je préfère que ce soit plus tôt. On ne sait jamais qui vit ni qui meurt, n'est-ce pas? Quand une affaire comme celle-là se présente bien, pourquoi la remettre?... Donc, puisque vous êtes d'accord, je parlerai à ma fille... Ce soir même... Oui?... Bon!... Maintenant, il me reste à vous expliquer comment je comprends la combinaison. J'espère que vous entrerez dans mes vues!

Il reprit sa voix autoritaire pour exposer les conditions du contrat : un contrat serré, léonin, presque injurieux à force de précautions, qui liait la fortune d'Alice à l'usine et la garantissait contre tous les hasards de la vie conjugale. Soutre accep-

tait tout, d'un signe de tête. N'apportant rien, il ne demandait rien. Pour d'autres, pauvres comme lui, et ambitieux ou cupides, un tel mariage eût surtout représenté une magnifique aubaine. Mais il y mettait du sentiment : un sentiment complexe, où entraient sa vénération pour son maître, son attachement à l'usine, et aussi une sorte d'adoration vouée à cette jeune fille, depuis qu'on la lui promettait comme une suprême récompense, qu'il aimait à la fois pour elle-même, et parce qu'elle représentait à ses yeux tout ce qu'on peut attendre de la vie : aussi doutait-il de son bonheur, comme lorsqu'on approche d'un objet longtemps désiré.

— Il y a un point sur lequel il faut encore nous entendre, poursuivit Délémont quand il eut exposé son projet de contrat. Voici. La santé de ma femme m'inquiète. Peut-être à tort, mais elle m'inquiète! Alice m'est indispensable à la maison. Je désire donc que nous restions ensemble. La maison est assez grande pour loger un jeune ménage. Cet arrangement vous va-t-il?

Non, certes, cet arrangement n'allait pas à Soutre! Il renversait une part de son rêve, coupait net sa joie de prendre sa femme et de l'emporter dans un nid bien à eux, où la tendresse pourrait éclore. Comme il baissait la tête sans répondre, n'osant refuser, Délémont avança de nouveaux arguments :

— Comme cela, vous n'aurez pas les ennuis de

l'installation! Pas de temps à perdre pour chercher un appartement, pour acheter des meubles... Sans compter l'économie!... D'ailleurs, cet arrangement ne sera pas éternel, cela va de soi : il durera tant que nous nous en trouverons bien, les uns et les autres.

Le malheur était de commencer ainsi, en sacrifiant les aimables surprises de la solitude à deux, les heures charmantes, qui ne reviennent jamais, de la lune de miel. Soutre le sentait bien, ayant comme un autre sa petite fleur bleue dans un coin du cœur. Mais il faut saisir sa chance quand elle passe. Il acquiesça donc, avec un soupir perdu vers ces mirages évanouis :

— Comme vous voudrez, monsieur Délémont!

Il avait l'air d'un grand enfant sans défense, très naïf, très doux, qu'on mène où l'on veut. Délémont se frotta les mains, heureux de cette facilité de caractère qui ne gênerait jamais son despotisme. Sa figure devint bénigne, son œil brilla :

— *A propos*, encore une petite chose!... On n'a jamais fini!... Vous n'auriez pas quelque passé à liquider, mon ami?... Vous m'entendez bien : une histoire de garçon, une liaison, un fil à la patte, quoi!

Soutre rougit jusqu'aux oreilles : il allait sans dire qu'un homme de son âge et de sa vigueur n'attendait pas sous l'orme, comme une jeune fille!

— Oui, monsieur Délémont, balbutia-t-il, oui, bien sûr, j'ai une amie.

Le maître verrier cligna de l'œil avec indulgence :

— Naturellement!... Eh bien, mon cher, vous liquiderez ça, n'est-ce pas?... et sans retard!... Par exemple, que tout se passe convenablement! Dans ces affaires-là comme dans les autres, il faut savoir faire la part du feu et se montrer juste! Si vous avez besoin d'un coup d'épaule, vous savez que je suis là... Mais, dites donc, qu'est-ce que c'est que votre amie? Oui, quelle espèce de femme?

Soutre se troubla davantage : jamais il n'aurait songé qu'il y eût quelque chose de répréhensible dans l'arrangement de sa vie de garçon; pourtant, voici qu'au moment de s'en confesser à son futur beau-père, il éprouvait un sentiment de honte et la crainte d'être blâmé. Il dit, piteusement :

— Elle a vingt-trois ans... Elle travaille...

Délémont tressauta :

— A l'usine, malheureux!...

— Oh! monsieur Délémont, comment pouvez-vous croire?... L'usine, je la respecte trop!...

— Vous m'avez fait peur... Alors, quoi, c'est une ouvrière? une demoiselle de magasin?

— Oui, elle est vendeuse dans un grand magasin.

— Peut-être que ça n'ira pas tout seul !... Vous n'y tenez pas, au moins ?

Leur liaison durait depuis deux années : pour lui, la jeune femme trompait des parents qui la croyaient honnête. Il se savait aimé, mais ne mettait aucune exaltation dans leur roman : l'ayant rencontrée en un moment opportun, il avait cueilli ce cœur et cette chair, sans regarder plus loin.

— Oh ! répondit-il, c'était pour attendre !... Je ne lui ai jamais rien promis ! D'ailleurs, elle est bien gentille, bien douce, elle ne fera pas d'histoires !

— Eh bien, Soutre, si vous voulez un conseil, n'y allez pas par quatre chemins !... Tranchez dans le vif !...

Le maître verrier fit, de sa main ouverte, le geste de donner un coup de hache :

— ...Les ménagements, dans ces choses-là, mauvaise affaire ! On s'attendrit, et on fait des bêtises... Aussi, je vous avertis que je ne vous accorde aucun délai, pour ce règlement... Je parle ce soir à ma fille, on fixe la date, on commande demain les billets de faire-part... Et en avant les violons !...

La perspective d'une explication pénible gâtait à peine la joie de Soutre : *elle* savait bien, pensait-il, que « cela ne durerait pas toujours ». Il pesa dans son esprit le problème des compensations, auquel

le futur beau-père venait de faire une allusion délicate. Mais son amie n'était point « une femme d'argent » : un cadeau l'humilierait sans la consoler. Que faire donc? Impossible de lui éviter le chagrin de la rupture! Soutre en fut sincèrement peiné. Puis il pensa que ces chagrins ne sont pas éternels, et que bien d'autres passent par là. On se rencontre, on se plaît, on se prend, on se quitte : c'est la vie. Le plus simple était de ne plus la revoir : une bonne lettre d'adieux, avec une histoire de départ, de voyage au long cours, ou peut-être même la vérité...

A l'heure où Soutre la composait laborieusement, cette lettre, Délémont emmenait sa fille dans son cabinet. Il ouvrit l'entretien de la même manière, presque dans les mêmes termes :

— Dis-moi donc, Alice, si l'on avançait ton mariage, qu'en penserais-tu?

La jeune fille pâlit, regarda son père, demanda :

— Pourquoi?

Délémont comprit aussitôt que la conversation prendrait un autre tour : Soutre, lui, n'avait pas pas demandé pourquoi.

— Pourquoi? fit-il. Mon Dieu! parce qu'il est inutile d'attendre davantage... Tu es si raisonnable!... Presque trop, ma parole!... Tu as deux fois plus de bon sens qu'il n'en faut pour

se mettre en ménage... Et puis, ton fiancé...

Il s'arrêta une seconde en soulignant le mot pour en marquer le sens définitif :

— ...Ton fiancé est très épris. Avec son allure de géant, il a un cœur très tendre, tu sais ! Et il est las d'attendre.

La tête appuyée dans ses mains, Alice restait incertaine. Si courageuse dans le train journalier de la vie, si vaillante pour servir les autres, elle perdait son ressort dès qu'il s'agissait d'une résolution forte la concernant. Où trouver d'ailleurs l'énergie de résister? Il y avait un engagement pris : elle ne s'aimait pas assez elle-même pour marchander son sacrifice; son sentiment pour Burier ne pouvait être que l'ombre d'un rêve, sans lendemain, sans espérance; Soutre était après tout un bon camarade, qu'elle estimait, qui acceptait ses idées et favoriserait un jour ses bonnes intentions...

— Tu n'as pas l'air enchantée?

Elle continua de se taire. Un demi-sourire amer vint jouer sur ses lèvres, puis disparut. Son visage prit une expression de maturité désabusée.

— ...Je suppose pourtant que tu n'as pas changé d'avis?... Non?... tant mieux !... Il y a si longtemps que cette affaire est convenue : c'est pour ça qu'on n'en parlait plus... Et ce n'est pas une mauvaise affaire, je t'assure... Soutre est sans fortune, c'est

vrai; mais c'est un très brave garçon, et il y a des avantages qui compensent : il est de la maison, il connaît à fond l'usine, il s'y intéresse autant que moi-même; au besoin, il serait capable de la diriger. Quand je ne serai plus là, il sera un excellent associé pour Bernard. Tu comprends : lui, il a commencé par le commencement, comme moi !... Ce sont des considérations qui doivent entrer en ligne de compte, n'est-ce pas ?... A l'argent près, tu ne trouveras jamais un meilleur parti !

Chacun de ces arguments allait à fins contraires, en sorte qu'à mesure qu'il parlait, l'expression d'Alice devenait plus triste. Si bien qu'il eut un doute : l'idée qu'il se trompait et pensait à son propre intérêt plus qu'au bonheur de sa fille lui traversa l'esprit. Ce fut peut-être pour y répondre qu'il ajouta :

— Avec Estelle, par exemple, je ne raisonnerais pas ainsi. Mais toi, tu comprends les choses, tu as du bon sens, tu ne te payes pas de mots! Tu sais bien qu'un mariage est une affaire sérieuse, et que la vie n'est pas un roman.

La jeune fille ne protesta que dans son cœur, où frémissait le désir d'être heureuse. Il aborda le dernier point :

— Il n'y aura rien de changé dans notre manière de vivre : vous resterez à la maison tous les deux, c'est convenu... Avec la santé de ma

femme, tu comprends, j'aime autant te garder... La maison est assez grande... Et puis, cela sera plus économique, il n'y aura point de dérangements... Ton mari sera tout près de l'usine !...

Si Alice attendait quelque chose de ce mariage, c'était du moins l'indépendance, le chez soi, le changement d'horizon. Et voici qu'après comme avant, ce seraient les affaires, l'usine — l'usine toujours ! — l'affreux Step enchaîné devant la porte, la fumée des hautes cheminées obscurcissant le ciel, la cour encombrée où glissent les silhouettes fatiguées des ouvriers, le grouillement de la Cité avec le linge pendillant aux fenêtres : tout ce qui pesait sur son âme, tout ce qu'elle aurait rêvé d'oublier au moins en partant pour sa nouvelle vie, puisqu'elle n'y pouvait rien changer tant que son père était le maître. Pourtant elle ne parla pas.

— Tu ne dis rien ?... Voyons, dis quelque chose !... Je voudrais savoir ce que tu penses, si cet arrangement te convient, enfin !...

Elle murmura, sans le regarder :

— Je ne sais pas.

Il s'impatienta, gronda presque.

— Comment, tu ne sais pas ?... Qu'est-ce que ça signifie ?... Il faut savoir ce qu'on veut dans ce monde ?

Il s'aperçut qu'elle avait des larmes au bord des cils, et s'adoucit :

— Bon, voilà que tu pleures, à présent !... Pourquoi ?... Tu es d'accord, n'est-ce pas ?... Oui ?... Oui !... Alors, ces larmes !... Quoi ? l'émotion ?... Hum ! j'aurais voulu te voir plus d'entrain, comme à Soutre ?... Il est radieux, le brave garçon !... Ah ! ce n'est pas lui qui s'est fait tirer l'oreille pour répondre !...

Fallait-il insister pour obtenir une adhésion plus formelle, un *oui* bien net ? Bah ! les jeunes filles sont ainsi : quand elles ont un sentiment, elles se gardent de le montrer ; et elles pleurent à propos de tout, sans qu'on puisse savoir ce que leurs larmes veulent dire ! Au surplus, un homme d'expérience arrange mieux leurs affaires qu'elles ne les arrangeraient, avec leurs idées chimériques. La décision mûrie et prise, il ne reste qu'à l'exécuter : après, quand tout va bien, tout le monde est content ! — En pensant ainsi, Délémont mit un baiser sur le front de sa fille, — ce qui n'arrivait pas souvent, et conclut :

— Tu verras que Soutre te rendra très heureuse !

La date qu'il proposa là-dessus fut ratifiée, comme le reste, par le silence d'Alice. Dès le lendemain, la nouvelle se répandit dans la maison, puis dans l'usine. Soutre, invité à dîner tous les

jours, envoyait des fleurs. On commanda des billets de faire-part. Quant au trousseau, le soin en devait incomber à Mme Délémont. Les visites seraient bientôt faites, puisqu'on n'avait d'autre famille à Paris que les Romanèche, et si peu de relations!

Bernard apprit ces événements à son lycée, par un billet d'Alice : le fait sans commentaires, cinq lignes dont la sécheresse l'inquiéta. Lui aussi, regardait depuis longtemps le mariage de sa sœur comme une chose arrangée, dont on ne parle plus parce qu'elle est certaine, et qui doit venir à son heure. A ses yeux, Soutre faisait déjà partie de la famille aussi bien que de l'usine; il le traitait en frère, ou plutôt en demi-frère, d'autre éducation, auquel on est attaché par devoir plus que par sympathie. Mais il arrivait à cet âge où, le cœur s'éveillant, l'imagination s'ébranle, cherche l'imprévu, s'élance à l'aventure par les chemins hasardeux qui l'appellent. Lorsqu'en rentrant à la maison, le samedi, il trouva sa sœur inquiète et triste, il devina une part au moins de ce qui se passait en elle; il la vit, pendant la soirée, indifférente auprès du fiancé, ou l'évitant; il lut dans ses yeux qu'elle souffrait, voulut tout savoir; et quand Soutre fut parti, il la suivit dans sa chambre, comme chaque fois qu'ils voulaient échanger leurs pensées intimes.

Jusqu'à ces derniers temps, les deux jeunes gens

n'avaient rien eu de caché l'un à l'autre. Le mystère commençait aux premiers souffles de l'amour. Comment Alice eût-elle pu confier à son frère le trouble que laissait au fond d'elle la rencontre de Burier, puisqu'elle ne se l'avouait pas à elle-même? Et pourtant elle en sentait les effets. Quelques semaines plus tôt, elle eût accepté paisiblement de tenir la parole donnée, par respect pour un ancien engagement, parce que son père le voulait, peut-être aussi parce que son « fiancé » lui inspirait alors une certaine bienveillance, dépourvue sans doute d'exaltation, mais que la vie commune pourrait cependant développer en affection. Elle cédait maintenant encore, il est vrai, mais dans un frémissement de révolte, en pressentant la tendresse qui demande à naître, le bonheur dont la soif est là, tout le mirage enchanté qu'une minute de rêve, après que deux regards se sont croisés, peut susciter aux horizons d'une jeune âme. Comme un pôle invisible actionne de loin des objets qui l'ignorent en se tournant vers lui, ainsi l'amour, dont elle n'eût pas prononcé le nom, l'appelait dans ses chemins. Aux premières paroles, aux premières questions de son frère, elle se mit à pleurer. Le jeune homme s'émut tout de suite :

— Des larmes pareilles, dans un moment qui devrait être un moment de joie... Alice, que veulent dire ces larmes?

Elles redoublèrent : quelle réponse eût été plus claire?

— Tu as changé, tu n'aimes pas Soutre, tu ne le veux plus? Pourquoi?... Dis-moi tout, ma petite sœur, je t'en supplie!... Je suis là pour t'aider. J'essaierai, je pourrai peut-être... Mais il faut que je sache!... Et d'abord, qu'as-tu dit à père?

Alice balbutia :

— Rien!... Tu le connais... A quoi bon parler?...

— Comment! tu ne t'es pas défendue?... Tu as acquiescé sans un effort pour te libérer?

Elle eut un geste de découragement, en murmurant :

— Je n'ai rien dit.

— Et il a pris ton silence pour un consentement!... Ah! c'est bien de lui, cela lui ressemble! Il n'écoute que ce qu'il lui plaît d'entendre, il ne croit que ce qu'il aime à croire!... Mais est-ce qu'on rend les armes ainsi sans résister?... Je ne te reconnais pas là, petite sœur! Toi que j'ai vue si souvent brave, tu as été faible, et un peu lâche, sais-tu? Voilà ce que je ne comprends pas!... Heureusement qu'il est temps encore : il faut parler, il faut agir...

Elle répéta son geste découragé :

— Que puis-je faire? que puis-je dire?

— Avant tout, t'expliquer avec père!... Tu n'ose-

rais pas?... Toi qui pourtant sais lui tenir tête, à l'occasion!

— Oui, quand c'est pour les autres... Mais pour moi!...

— C'est vrai, on est plus fort, quand on n'est pas en cause... Eh bien! je parlerai pour toi, si tu veux!...

La volonté plus forte éveilla la plus faible, l'espoir revint dans le cœur d'Alice aussi vite qu'il s'en était envolé :

— O Bernard, si tu pouvais!

— Pourquoi non? Puisque tu n'aimes pas Soutre, puisque tu ne le veux plus, il faut le dire, Alice!... Tu en aimes un autre, peut-être?

Elle s'empressa de protester :

— Non, non... Mais celui-là, non, pas celui-là!...

Bernard se demanda d'où venait cette soudaine antipathie contre un homme accepté jusqu'alors. Il en crut trouver des raisons : avec sa taille démesurée, sa voix grêle, son esprit épais, Soutre ne pouvait plaire à une jeune fille de goûts fins, de sens délicats. Il réfléchit un instant, cherchant l'issue, et, prenant un parti avec cette promptitude de décision qu'il avait de qui tenir, s'écria :

— C'est entendu. Je parlerai à père. Et nous verrons!

— Parle-lui vite! s'écria Alice, qui redevenait elle-même. Les billets de faire-part sont prêts : *il*

en a emporté tout un paquet hier soir. Je suis sûr qu'*il* brûle de les envoyer...

Ces derniers mots la firent sourire : la hâte de Soutre, à présent qu'elle espérait, éveillait dans sa tristesse une idée un peu comique ; elle était prête à s'en moquer, avec la cruauté naturelle aux meilleures d'entre les femmes pour l'homme qui aime et qu'elles n'aiment pas...

II

Le lendemain, une lettre arrivée par le premier courrier ramenait Alice auprès de son frère : pauvre lettre de plaintes, de révolte, de désespoir, de prière où la haine perçait sous l'amour, où l'amour survivait dans la haine, dernier effort tenté en l'une de ces heures où l'on ne choisit plus ses moyens, où l'on est vil dans la souffrance, où l'on étale ses plaies en tirant une âpre joie de l'horreur qu'elles vont causer. La malheureuse racontait tout : les enchantements des premières rencontres, les supplications repoussées, écoutées pourtant, puis les combats, la résistance, la défaite. Elle disait sa longue illusion sur l'homme qui lui avait pris son âme par simple passe-temps, ses affres à l'humble foyer où elle rentrait après leurs rendez-vous, la

honte au front et le cœur en délire, le poids des tromperies accumulées qui l'enfonçaient dans sa faute, les remords et les recommencements, et l'impossibilité de perdre celui qui remplissait sa vie, et la certitude qu'il lui reviendrait. En phrases dont aucun artifice ne voilait l'ardeur, elle remuait la fange des passions, sans respect de l'innocence qui la lirait, sans souci du mal qu'elle allait faire. Point de ruse ni de réserve : au bas de la dernière page, son nom, Angèle Herdine, avec l'adresse; dans l'enveloppe, un sensuel billet de la grosse écriture de Soutre et la lettre d'adieux, noire des grossiers mensonges invraisemblables auxquels il avait fini par s'arrêter : la preuve de ses assertions, le moyen de les contrôler, celui de répondre. Alice dévora ces feuillets avec un émoi, avec un dégoût auxquels se mêlait une sorte de joie : n'était-ce pas le salut certain? le renvoi honteux de celui qu'elle traitait déjà de misérable? Pendant que Bernard lisait à son tour, penchée sur lui et soulignant de l'ongle les phrases qui l'avaient le plus frappée, elle disait :

— Quand père saura cela!... Lui qui n'a aucun soupçon!... Lui qui a confiance en cet homme!... Lui qui le croit loyal, irréprochable!... Ah! quand il saura!...

Plus renseigné, éclairé par plus de lueurs surprises de la vie, le jeune homme réfléchit un mo-

ment sur la liasse des feuillets enfiévrés. Alice eut la surprise de l'entendre répondre :

— C'est une singulière histoire!... Mais je n'en parlerai à père que si c'est indispensable, s'il ne veut rien écouter. Et j'ignore ce qu'il en pensera... Ces choses-là, vois-tu, tant d'hommes les excusent!... Tu ne sais pas!...

Délémont était sorti dès le matin en avertissant Jérôme qu'il ne rentrerait que pour le dîner. L'explication fut donc remise : il fallut recevoir Soutre, qui, à l'inverse du patron, comptait mettre à profit son dimanche, et venait déjeuner.

Il arriva rasé de frais, moustache en l'air, avec une cravate bleue, des bottines fines, des gants neufs, un gros bouquet blanc. Le bonheur débordait de sa puissante personne épanouie : tellement qu'il ne remarqua ni la froideur de sa fiancée, — qui d'ailleurs ne le gâtait guère par ses expansions! — ni le regard tragique d'Estelle, qu'il ne regardait jamais, ni la réserve pourtant manifeste de Bernard. Après le repas, en fumant seul avec lui dans la véranda, il se mit à causer intimement, comme avec un frère. Il dit de ces choses gentilles qu'on trouve quand on est heureux. Il raconta ses projets, ses rêves : de bons gros projets, de bons gros rêves comme lui-même, familiaux, trapus, solides, qui, — naturellement, — voletaient autour

de l'usine avec des grâces d'oiseaux de basse-cour.

— Comme nous nous entendrons bien ensemble, n'est-ce pas, Bernard !... Nous nous connaissons depuis longtemps, nous savons ce que nous valons tous... Peut-on rien imaginer de meilleur qu'une famille unie, où l'on s'apprécie, où l'on s'estime?...

Bernard ne put s'empêcher d'ajouter :

— Où l'on n'a rien de caché les uns pour les autres.

Soutre ne comprit pas l'allusion. Il devint plus expansif. Un peu par bienveillance sincère d'homme très content, un peu pour pousser son beau-frère sur un terrain qu'il lui savait cher, il parla des réformes qu'on pourrait introduire dans la Bouteillerie, quand Délémont voudrait bien le permettre :

— Il y en a quelques-unes qui sont nécessaires. Je le reconnais. Le patron aussi le reconnaît. Seulement, il a ses habitudes. Il faudra l'y amener peu à peu. Nous y travaillerons tous. Ma femme nous aidera : elle est dans ces idées-là, elle est si bonne !

Il s'extasiait dès qu'il parlait d'elle. Bernard se trouvait gêné, ne pouvant rien dire avant d'avoir parlé à son père. Soutre ne se prêtant à aucune diversion, il se trouvait obligé de répondre, et se reprochait alors de manquer de franchise. Heureusement que le piano d'Estelle se fit entendre : il

jeta sa dernière cigarette et entraîna son interlocuteur au salon.

La jeune fille berçait sa tristesse en jouant les valses de Chopin. Son jeu nerveux, vibrant, personnel en dégageait avec force l'inquiétude haletante : sous ses doigts, plus ardents qu'exercés, un tumulte de rythmes violents, de sons et de cris qui par moments semblaient des voix humaines, exprimaient les tempêtes d'une âme démontée. Bernard comprit seulement que sa sœur faisait des progrès. Elle, devinant leur approche, s'arrêta net. Son frère la félicita :

— Sais-tu que tu as un joli talent?... Si tu travaillais davantage, tu ferais quelque chose!... Continue donc!... Vous aimez la musique, Soutre, n'est-ce pas?

Soutre n'en savait rien, n'ayant guère eu le loisir d'en écouter; mais, à cette heure, que n'aimait-il pas! Il s'écria donc, avec conviction :

— Oui, oui, je l'aime beaucoup!

Et il tira péniblement de sa tête une longue phrase complimenteuse à l'adresse d'Estelle. Pendant qu'il la déroulait, Bernard s'éclipsa. La jeune fille, tout émue, voulut alors se remettre à jouer. Ses mains tremblaient, les notes dansaient devant ses yeux, elle jeta son cahier en disant :

— Non, non, je ne puis pas jouer quand on m'écoute!

Soutre aimait mieux en tout cas entendre le piano que faire la conversation. Il protesta :

— Moi qui vais entrer dans la famille!... moi qui serai presque un frère!...

Estelle ferma brusquement le piano dont toutes les notes vibrèrent :

— Vous comme les autres, vous comme tout le monde!

Il pensa : « Oh! oh! pas commode, la petite belle-sœur! » Elle s'était levée, toute faible, elle alla s'asseoir dans un coin du sofa. Il fallut bien la suivre, s'asseoir à côté d'elle, lui parler au hasard de ceci ou de cela. Et Soutre s'ingéniait à chercher des sujets, sans se douter que, quoi qu'il dît, elle entendait des chants divins et toute la musique des romances. Elle était heureuse, elle était jalouse, elle était folle, elle souhaitait de mourir; son secret sortait de ses yeux, de sa voix, de tout son être : elle en frémissait de honte, et brûlait d'être devinée, et le haïssait de ne pas comprendre. Son cœur volait vers ce cœur tout proche, qui ne battait pas plus vite. Elle se réfugiait dans le silence, et lui, parlait toujours, d'une chose ou d'une autre, en riant, par gaîté. Bientôt il en vint au sujet qui lui remplissait la tête :

— Pendant que nous sommes entre nous comme cela, mademoiselle Estelle...

Il lui prit la main, en bon frère, sans la sentir trembler.

— ...Je voudrais vous consulter sur une chose qui m'embarrasse... Parce que moi, vous savez, quand il ne s'agit plus de bouteilles... oh! quand il ne s'agit plus de bouteilles, je n'y comprends plus rien... C'est à propos de la corbeille... de la corbeille de noces...

C'en était trop : la jeune fille se leva d'un bond irréfléchi, lui jeta un regard désespéré, sortit en courant. Abasourdi de cette fuite, il se demandait : « Qu'a-t-elle donc? Que peut-elle avoir? » et ne trouvait qu'une explication : « Drôle de fille! » Du reste, il n'eut pas le loisir de poursuivre ce problème, dont il n'eût jamais atteint la solution : les Romanèche, invités à dîner, arrivaient dès trois heures — « pour profiter de l'après-midi ». — Ce furent des félicitations, des compliments, des embrassades, qui recommencèrent avec Alice dès qu'elle revint : supplice pour elle et pour Bernard, comédie obligée qui les humiliait à leurs propres yeux, et qu'il fallut jouer longuement.

Délémont ne revint qu'à la fin de l'après-midi. Bernard, qui guettait son retour, le suivit au bureau, où il entra pour déposer quelques papiers.

Le jeune homme allait pour la première fois tenir tête à son père; mais depuis qu'il savait l'histoire de Catherine, celle des petits Italiens, la vaine démarche à la Direction du Travail, il le redoutait moins. Peut-être même avait-il hâte de résister à

ce despote, dont il connaissait maintenant les points faibles. Confiant en l'excellence de ses intentions, forcé par les récents spectacles de juger son père, il osait entrer en lutte contre lui, avec respect encore, prêt pourtant à déployer une énergie que soutenait son grand amour du bien. Il attaqua le sujet sans préambule, pendant que le maître verrier classait ses papiers dans les cases de son secrétaire américain.

— Père, je voudrais te parler.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon?

— Il s'agit d'Alice... Écoute!... Quand tu l'as consultée, l'autre jour, pour ce mariage, elle n'a pas osé te répondre franchement. Mais voici : elle n'aime pas Soutre, elle ne veut plus l'épouser.

Délémont abaissa le tablier de son secrétaire, et se retourna :

— Qu'est-ce que tu me racontes là? Elle m'a dit juste le contraire, à moi!

— Rappelle-toi bien : elle ne t'a rien dit, elle t'a écouté et n'a pas répondu.

— Ne pas répondre, c'est une façon de répondre!

— Oh! père, quand il s'agit d'une chose aussi grave!...

Délémont fendit l'air de sa main droite, et prit sa voix autoritaire, à laquelle, à l'usine, personne ne répliquait jamais :

— L'affaire est conclue depuis longtemps. Il ne

s'agissait que d'en avancer la date. C'est fait. Tout est en règle. Les bans vont être publiés; les faire-part peuvent être envoyés.

La netteté catégorique de cette notification excita l'énergie de Bernard. Loin de céder, il se raidit; sa riposte fut aussi nette, bien que le ton restât déférent :

— Rien de tout cela n'est irrévocable, heureusement! Ma sœur est habituée à penser aux autres plus qu'à elle-même, toujours prête au sacrifice; mais, cette fois, sa vie entière est en cause. Je lui ai répondu qu'on n'a pas le droit de disposer de soi contre son cœur...

— On n'a pas le droit de..., répéta Délémont comme s'il avait peine à comprendre. C'était une consultation sentimentale, alors?... Dis donc, de quoi te mêles-tu?

Bernard acheva, sans perdre contenance :

— ...Et je lui ai offert de te parler.

Délémont fit son geste habituel, qui tranchait tout.

— Inutile, mon petit ami : je sais mieux que toi ce qui lui convient.

— Chacun est juge de son bonheur, père!

— C'est à savoir!

— Une jeune fille n'est pas un objet de commerce : elle a un cœur, une volonté; son instinct l'avertit de ce qui est mauvais pour elle. Eh bien!

Alice a la certitude que Soutre n'est pas le mari qu'il lui faut.

— Et moi, mon garçon, j'ai la certitude contraire. Soutre lui convient parfaitement. Je le connais depuis quinze ans. Je l'ai vu grandir. A l'usine, il est un collaborateur hors ligne : je n'en ai jamais eu de pareil !

— C'est une raison pour le garder à l'usine, en le bien payant : en est-ce une pour lui donner ma sœur ?

— Certainement !

— Oh !...

— D'ailleurs, il y en a d'autres. Soutre a des qualités de premier ordre. Des qualités de cœur, j'entends ! De plus, il est honnête homme, dans tout le sens du mot : c'est quelque chose, par le temps qui court.

Délémont, peu à peu, avait élevé la voix. Il voulut terminer l'entretien, et fit un pas vers la porte. Son fils l'arrêta, en disant, la voix cinglante, de toute son énergie :

— Non ! Soutre n'a pas de cœur, il n'est pas honnête homme ! Je l'ai cru comme toi. A présent, je sais qu'il est hypocrite, lâche et menteur. Et je le prouve. Bien qu'il se regardât depuis longtemps comme le fiancé d'Alice, il a séduit une jeune fille. Maintenant, il la lâche brutalement, sans la revoir, comme on ne renverrait pas une servante. Cela

est-il d'un homme de cœur? cela est-il d'un honnête homme?

En l'écoutant, Délémont se troublait : l'homme le plus accoutumé pour son compte aux compromissions de la vie hésite à initier ses enfants à ce triste savoir. Il sentait l'impossibilité de répondre oui à la question si nettement posée. D'autre part, tergiverser, laisser entendre qu'on ne met pas « l'honnêteté » dans ces choses-là, n'était-ce pas découvrir à ce loyal garçon un champ honteux de vice et de misères? Le père essaya d'éluder la question :

— Comment sais-tu cela? demanda-t-il.

— Peu importe! nous le savons.

— Nous?... Qu'est-ce à dire?... Alice aussi?

— Oui.

Quelques secondes tombèrent, dans un de ces silences où deux êtres attachés par les plus solides liens s'éloignent l'un de l'autre en sentant que chaque pas tend la chaîne, qu'elle va rompre, qu'il n'y aura bientôt plus entre eux, dans l'espace élargi, que la douloureuse mésentente d'âmes parentes et dissemblables. Délémont ne cédait jamais. Il se redressa, regarda son fils dans les yeux, et dit :

— Je le savais : Soutre m'avait averti, loyalement.

— Tu le savais?... Est-il possible!...

Bernard mit dans ce cri un tel accent de déception et de reproche, que le père sentit monter à sa gorge le dégoût de toutes les bassesses côtoyées, acceptées, commises. Mais il en avait tant vu autour de lui, et sa propre vie en était remplie. Il ne pouvait qu'en subir le joug, en invoquant pour l'alléger la leçon de son expérience :

— Écoute, mon ami, reprit-il d'une voix conciliante, sans le regarder, on s'habitue peu à peu à prendre les choses comme elles sont, les hommes pour ce qu'ils valent. Personne n'est parfait. Chacun a des faiblesses à se reprocher. Tu le sauras peut-être un jour. Pour le moment, tu as les illusions de ton âge. C'est très bien : tâche de les garder le plus longtemps possible ! Sois sévère pour toi tant que tu voudras : ne le sois pas trop pour autrui !... Je n'excuse pas ce pauvre Soutre, bien sûr... Ou plutôt, je ne le juge pas. Ses affaires le regardent, après tout !... Il m'a promis de rompre avec cette personne : je vois qu'il a tenu parole : que veux-tu que je lui demande de plus ?... C'est elle qui t'inquiète, peut-être ?... Tu penses à son chagrin ? Ah ! mon cher, c'est pousser la bonté trop loin !... Chacun pour soi, que diable ! Ce n'est pas le premier roman qui se dénoue ainsi ; ce ne sera pas non plus le dernier. On pleure un peu, on se console,... et on recommence ! A moins qu'on ne se marie et ne devienne une bonne mère de

famille : ce qui se voit quelquefois, mon brave !

Quelle révolte de telles paroles ne suscitent-elles pas dans une âme généreuse ? Pourtant elles n'expriment que cette commune sagesse, que développent au jour le jour les capitulations successives de nos faiblesses, les transactions quotidiennes avec la réalité. Bernard, averti déjà par le contact de camarades moins idéalistes, le sentait bien. D'un autre homme, elles l'eussent simplement froissé. Tombant de la bouche paternelle, elles l'indignèrent par leur cynisme autant que par leur cruauté, elles soulevèrent ses juvéniles colères contre les forces ambiantes qui courbent, faussent et abaissent ainsi les cœurs.

— Eh bien, non ! s'écria-t-il, non, non !... Si c'est la vie, comme tu dis, je la méprise, je crache sur elle !... Ni Alice ni moi nous ne la comprenons, nous ne *voulons* la comprendre ainsi !

— Apprenez d'abord à la connaître, enfants que vous êtes !... Elle serait impossible, vois-tu, si l'on n'y mettait un peu d'indulgence, pour les autres sinon pour soi-même.... Soutre a été faible, je te l'accorde,... coupable, si tu y tiens !... Mais c'est dans des choses où presque tous les hommes le sont.... Est-ce une raison pour rompre un mariage depuis longtemps décidé ?... Ma foi, non !... Une histoire comme la sienne, un simple péché de jeunesse : il n'y a pas de quoi gêner sa vie !... Ce garçon aimera

sa femme : il l'aime déjà!... Il sera un excellent mari... Non, non, je n'entends pas changer nos projets!...

Sa voix reprenait l'accent despotique : il regrettait sa demi-faiblesse et des explications trop longues pour son autorité. Bernard fit le calcul rapide des chances qui lui restaient, n'en crut voir que dans l'énergie, prit promptement un parti :

— Ainsi, père, tu ne veux pas rompre avec Soutre?

— Certes non!

— Eh bien, je l'informerai de ce qui se passe. S'il a conservé la moindre délicatesse, il se retirera.

Pris par surprise, Délémont répliqua :

— Je te défends de lui dire un mot de cela!

Ni son regard irrité, ni son ton péremptoire n'en imposèrent au jeune homme, qui déclara :

— J'aurai le regret de ne pas obéir, mon père. Ce sera la première fois.

Le ton et l'attitude affirmaient une possession de soi si calme, une résolution si tranquille, que Délémont en subit l'ascendant. Plus étonné que fâché, peut-être, de se voir tenir tête, il pensa : « Voilà qui promet un homme! » et cette réflexion flatta son orgueil paternel aux dépens de sa vanité. Mais il ajouta aussitôt : « Je veux pourtant avoir le dernier mot! » Comprenant que ce ne serait pas

par la force, il changea ses batteries : sa physionomie revêtit un instant une expression rusée, puis se détendit; il reprit son masque de bonhomie, et dit :

— Parle à Soutre, mon garçon, parle-lui, si tu veux!... Oui, va lui parler!... Tu livreras une belle bataille à des moulins à vent!... Et pour des prunes, si tu veux mon avis!... Je connais ta sœur : elle n'est point une héroïne, elle a du bon sens, elle ne s'entêtera pas longtemps dans vos sottes idées... Quant à Soutre, c'est un homme d'affaires; il a été à bonne école : il sait ce qu'il veut; il ne lâche pas ce qu'il tient; il ne laissera pas déranger ses projets par des enfants qui désobéissent. Va lui parler : tu en seras pour tes frais d'éloquence!

La cloche du dîner sonnait pour la seconde fois. Il prit un ton presque badin pour conclure :

— Sais-tu que je n'ai pas déjeuné, moi?... C'est ainsi : pendant que vous coupez des cheveux en quatre, je cours ou travaille pour vous, le dimanche aussi bien que les jours ouvrables. Aussi j'ai une faim de loup!... Allons, viens penser à tout ça les pieds sous la table!

Sans les Romanèche, ce dîner de fiançailles eût été lugubre; mais Claire y apportait ses expansions de gentille linotte au babil toujours prêt; les quatre garçons faisaient du bruit avec leurs assiettes, avec leurs couteaux, avec leurs verres,

avec leurs mâchoires. Quant à Maximilien, il se piquait de se mettre toujours en harmonie avec les circonstances : un mariage étant *a priori* un événement heureux, avec une teinte de solennité, il s'appliquait à exprimer ces deux nuances par ses propos et par les jeux de sa physionomie. Sa figure, parfois revêche, souriait donc avec aménité; son regard s'attendrissait paternellement en se posant sur les fiancés, s'imprégnait d'une malice indulgente en rencontrant celui de son beau-frère, s'efforçait d'encourager sa belle-sœur, indifférente comme de coutume à ce qui l'entourait et plongée dans ses sombres idées. Évidemment, il voulait qu'Alice, Estelle, Soutre et Bernard pensassent : « Ah! cet oncle Romanèche, quel homme supérieur, et comme il comprend tout! » De temps en temps, sa main soignée, un peu grasse, très poilue, rabattait sa barbe agressive, dans un geste d'apaisement, qui réclamait l'attention; et sa voix égale, qui caressait ses phrases comme un gourmand caresse un fruit mûr avant de le savourer, lançait quelque aphorisme :

— Le mariage est une association libre entre deux êtres libres, conclu sous la surveillance rassurante de la Loi. Il n'est point un mystère comme certains esprits superstitieux le croient encore. Mais il est un acte important, puisqu'il affirme à la face de tous la volonté de fonder une famille,

c'est-à-dire de continuer la chaîne perpétuelle des êtres. N'y voyez pas un acte égoïste, isolé ! Au contraire : il représente la première initiation à la vie collective, qui est la véritable vie humaine, où l'on n'existe plus pour soi seul, mais pour la famille par l'affection, pour l'ensemble par la solidarité !

A ce mot, qu'il aimait à prononcer avec une certaine emphase, il inclinait son buste sur la table, il levait la main comme pour bénir. On eût dit qu'il officiait, en fidèle de Robespierre, en bon sectateur de la religion laïque qu'il était dans l'âme. Et il allait toujours, semant des paroles qu'il jugeait appropriées, sans se douter qu'elles dissonaient toutes. Du reste, il ne ralentissait pas pour cela son bel appétit, et accompagnait ses propos de nobles rasades : un petit excès de temps en temps convient aux hommes de pensée, comme l'a reconnu jadis l'École de Salerne. Il faisait volontiers les siens chez son beau-frère, qui possédait une bonne réserve de vin de Corton, pour lui montrer qu'une saine gaîté n'est point incompatible avec la contention d'esprit.

Ce fut lui qui, dans la soirée, pria Estelle de se remettre au piano :

— La musique est bonne à entendre quand on est dans la joie ! dit-il. Elle est la sœur de la poésie, qui doit imprégner tous les actes de la vie.

La jeune fille résista longtemps, finit par céder, et, jetant à Soutre un long regard que Claire seule remarqua, reprit ses valses de Chopin. Elle joua la troisième de son cahier, celle dont le prélude est une plainte si douce : les touches pleuraient sous ses doigts nerveux, comme des voix humaines. Au moment où la plainte cesse, où le rythme se précipite, où part et tourne la danse, ses forces la trahirent : elle éclata en larmes, et s'évanouit.

Ce fut une minute de confusion, chacun courant chercher de l'eau, des sels, du vinaigre. Pendant que les femmes se pressaient autour d'elle, Romanèche dit à son beau-frère effrayé :

— Cette enfant est une artiste : la musique lui fait mal, et elle l'adore ! On souffre toujours de ce qu'on aime trop...

Quand Estelle rouvrit les yeux, sa sœur aînée lui bassinait le front. Elle l'écarta d'un geste inconscient, en balbutiant comme dans un rêve :

— Non, non, pas toi !... Toi ! oh ! non !...

Claire, qui voyait courir le vent et l'oubliait d'ailleurs aussitôt passé, souffla dans l'oreille de son frère :

— Cette enfant serait-elle jalouse, Alcide ?... Serait-ce possible ?...

Délémont, qui s'était rassuré, répondit :

— Ton mari dit que c'est la musique. Moi, je crois que c'est la chaleur, tout simplement !

Et il affecta de tourner la chose en bagatelle.

L'évanouissement d'Estelle abrégea la soirée : on ne pensait qu'à cela; on craignait de la fatiguer; les quatre garçons tâchaient de jouer en silence. Romanèche essaya vainement de retrouver un peu d'entrain : les phrases qu'il lança ratèrent comme des fusées qui font long feu. Enfin, il s'écria, en tirant sa montre :

— Dix heures! déjà!... Et le travail de demain!...

Pendant qu'on prenait congé les uns des autres, Délémont entendit son fils dire à Soutre :

— J'ai à vous parler; je vous accompagne.

Aussitôt il s'avança, et se dressa sur la pointe des pieds pour frapper amicalement sur l'épaule du géant :

— Soutre, mon ami, ne prenez pas au tragique cet écervelé!... N'oubliez pas que c'est un enfant, malgré ses quatre poils au menton... Et vous savez qui commande ici, n'est-ce pas!

Les deux jeunes gens sortirent ensemble, derrière la troupe bruyante des Romanèche. La claire nuit d'hiver les enveloppait de silence et de fraîcheur. Les étoiles brillaient au ciel, les lumières aux étroites fenêtres serrées de la Cité ouvrière. Dans le chantier ouvert rougeoyaient les fours; leurs rayonnemens éclairaient des silhouettes actives autour des ouvreaux. Devant le portail, un tramway s'arrêta pour prendre les Romanèche : son

bruit s'éteignit au bout du pont. Alors Bernard, arrêtant Soutre au milieu de la chaussée solitaire, lui dit avec cette netteté de paroles qui moulait si strictement la franchise de sa pensée :

— Voici ce que j'ai à vous dire, Soutre : ma sœur désire que vous lui rendiez sa parole. Ce n'est pas l'avis de mon père, qui prendra votre parti. Mais Alice s'adresse à votre loyauté : elle ne pourra jamais vous aimer...

Le géant se courba comme sous une main de fer, qui brisait sa vigueur. Un dernier coup l'acheva :

— Et, comme elle est au courant de toutes vos histoires, elle ne pourrait pas même avoir pour vous de l'estime.

III

— Où donc est M. Soutre, Lustreau?

Le contremaître regarda autour de lui comme s'il cherchait une épingle, et répondit :

— Je ne l'ai pas vu ce matin, monsieur Délémont, je crois qu'il n'est pas venu.

— Pas venu ?... Sans avertir ?...

Jamais Soutre ne manquait à son ouvrage : que s'était-il donc passé, la veille, entre Bernard et lui ? Un homme de sa sorte, élevé à ces deux écoles du travail et de la peine, ne peut s'émouvoir aux idées romanesques d'un lycéen de dix-huit ans !... A moins que la petite femme bien douce... Hé ! hé ! peut-on jamais savoir ?... — Un billet arriva dans la matinée. Soutre s'excusait de son absence : préoccupé, disait-il, de choses graves, il y voulait réfléchir avant de rentrer à l'usine. —

Soutre réfléchissant! Encore une nouveauté : le caprice de la nature avait réduit au minimum possible la matière cérébrale qui régissait ce corps puissant; et Soutre n'agissait guère que par la force des habitudes ou par celle de ses instincts, qui n'étaient pas mauvais, heureusement.

Quelque étrange que le fait parût à Délémont, il était vrai : Soutre réfléchissait. Il souffrait, plutôt, mesurant sa perte, maudissant le « hasard » inconnu qui avait averti cet inflexible Bernard, passant de la colère à la mélancolie. Il se jurait de ne jamais revoir ni l'usine, ni la maison, ni aucun de ses habitants, ni celle qui était la cause initiale de son malheur : car il lui en voulait plus qu'à personne, à la pauvre fille dont il ignorait pourtant la lettre délatrice. Un détail bien léger aiguisait son chagrin : dans les catastrophes imprévues qui fondent sur nous, il y a souvent ainsi un petit trait empoisonné qui, n'atteignant que l'amour-propre, avive pourtant la blessure du cœur. Les billets de faire-part devaient être envoyés tous ensemble, dans le courant de la semaine; or, Soutre n'avait pas résisté au désir de mettre à la poste, la veille au matin, celui qu'il destinait à Burier. Depuis leur rencontre sur le pont, il pressentait confusément que l'inspecteur portait intérêt à sa fiancée : c'est pourquoi il tardait à ses rancunes accumulées d'asséner au

rival ce coup de massue, en échange de tous les coups d'épingle reçus du fonctionnaire. Et voici que l'arme se retournait contre lui! Ah! si du moins, dans la perte irrémédiable de ses espoirs, il pouvait rattraper la fâcheuse enveloppe!... Mais elle avait fait son chemin : à l'heure où il formait ce vœu stérile, le destinataire, en rentrant, la prenait dans la loge de sa concierge.

Il la parcourut avec ce sourire amer qui accueille parfois une nouvelle dont on souffre sans avoir le droit de s'en étonner : ses prévisions se réalisaient au pire, quel dommage! D'ailleurs, plus tôt ou plus tard, « cela » devait finir ainsi. En jetant le papier froissé dans sa cheminée, il murmura quelques paroles dédaigneuses à l'adresse du rival heureux qu'il avait jugé depuis longtemps : une simple brute. Il passa une mauvaise nuit, inquiet, las, désolé, jaloux : des souffles de colère et de haine, charriant des idées de vengeance, le fouettaient comme les rafales d'un vent méchant; et son bon sens lui démontrait en même temps qu'il ne pouvait s'en prendre à personne de son malheur, que l'événement rentrait dans la logique de la vie, que ceux qui le frappaient ne faisaient que suivre, simplement, sans malice, la ligne de leur destinée. A force de ruminer ces contradictions en se retournant dans son lit, il finit par se calmer et s'endormir. Quand il s'éveilla, sa

première idée fut de cacher son mal : à cet effet, qui lui parut tout à coup très important, il décida d'aller sans retard à l'usine, moins pour remplir sa fonction que pour leur montrer à tous un front tranquille; même il se promit de féliciter Soutre, poliment.

Depuis quelque temps, l'inspecteur ne visitait plus la Grande Bouteillerie qu'avec une prévention favorable. Cette prévention, certes, ne l'eût point arrêté, le cas échéant, dans l'accomplissement de ses devoirs; mais elle l'empêchait peut-être de s'irriter assez fort contre les roublardises de Gotto, de les percer à jour, de condamner sans merci la passivité rusée de la direction qui croyait parer à tout en ne voyant rien; elle prêtait à Délémont une patriarcale bonhomie qui expliquait son antipathie contre les lois nouvelles, dont la bienveillance arbitraire d'un patron de l'ancien modèle peut être gênée presque autant que son égoïsme; en un mot, elle tendait à substituer les indulgences de la sympathie aux rigueurs de l'état de guerre. Le billet de faire-part changea le cours de ces dispositions. Comme si ses yeux se dessillaient, il revit les choses sous leur aspect premier : les esprits honnêtes peuvent bien se mettre en garde contre l'action de faits concrets et tangibles qui risquent de les attirer hors du droit chemin; ils sont parfois sans forces contre les suggestions

insidieuses des déceptions qu'on ne s'avoue pas, des blessures qu'on se cache à soi-même, des deuils muets que l'orgueil nous force d'enfermer dans nos cœurs.

Quatre des petits porteurs italiens venaient précisément d'être changés, le matin même. Du premier coup d'œil, Burier vit que leurs remplaçants étaient de toute évidence en sous-âge : d'une gracilité, d'une faiblesse que soulignaient leur air effaré, leur gaucherie, leur embarras. Il essaya de les interroger et n'obtint rien. Les regards ironiques de Gotto l'agacèrent plus qu'à l'ordinaire : le drôle semblait positivement se moquer de lui. Appelé d'un signe, il accourut, obséquieux.

— Hé! moussu, vous voulez quelque soze?...

Burier lui dit, en lui tournant le dos :

— Je voudrais la fin de cette comédie.

Et, sans s'inquiéter des protestations du négrier, qui dévidait un chapelet d'impudents mensonges, il se rendit au bureau, où Délémont étudiait les plans d'une machine à souffler les bouteilles. Il demanda les nouveaux carnets, les ouvrit, crut distinguer sur deux d'entre eux des traces de grattage. Aussitôt il se mit à les examiner avec plus d'attention. Délémont le vit les retourner dans tous les sens, et sourit, sans inquiétude. « Toi, pensa l'Inspecteur, tu riras jaune, bientôt. » Les chiffres des années avaient été changés.

Trois jours auparavant, cette découverte eût causé à Burier une impression très pénible, puisqu'elle l'obligeait à signaler des faits dont la gravité dépassait de beaucoup celle des contraventions coutumières. Ce jour-là, son émotion fut plutôt agréable. Ses sentiments ne l'eussent jamais empêché d'accomplir son devoir; mais, à cette heure, il y mettait une âpreté joyeuse de limier excité, à langue rouge. En prenant ses notes dans son calepin, il se dit : « Ce sera mon cadeau de noces! » Cette idée de rancune le fit sourire méchamment.

Délémont, qui l'observait du coin de l'œil, demanda :

— Vous allez verbaliser, monsieur l'inspecteur?

— Mon Dieu, oui, monsieur Délémont.

— Pourtant, ces carnets sont en règle, comme les précédents.

— Oh! mieux que les précédents!

— Eh bien, alors?...

Imprudemment, le maître verrier ajouta :

— Je les ai examinés, ces carnets-là. Soutre aussi.

— Ah! vraiment! Vous n'y avez rien remarqué d'insolite?

— Non, rien.

Délémont était de bonne foi : depuis si longtemps il fermait résolument les yeux, que les grattages lui avaient échappé.

— Et vous? demanda-t-il.

— Oh! moi, vous savez, c'est mon métier de chercher la petite bête.

Il se leva, en prenant sa serviette. Debout, il se rappela qu'il s'était promis de féliciter Délémont. Il y renonça. « Non, se dit-il, j'enverrai ma carte! » Au moment où il allait saluer et partir, le maître verrier frappa sur le plan étalé devant lui, en disant :

— Quand nous aurons notre machine à souffler, monsieur l'inspecteur, nous vous ferons des loisirs!

— Ce sera tant mieux pour tout le monde, monsieur. Au revoir, en attendant!

— Oui, monsieur l'inspecteur, au revoir!

En se dirigeant vers le grand portail, Burier aperçut la fine silhouette d'Alice, sous la marquise de la maison. La jeune fille se retourna par hasard. Il la salua gravement. Elle répondit en inclinant la tête. Il eut l'impression qu'elle le suivait des yeux. Un peu plus loin, il rencontra Soutre, qui se décidait à venir à l'usine. La vue du rival heureux lui rappela sa résolution de bravoure : il s'avança la main tendue, le sourire aux lèvres :

— Monsieur Soutre, je vous félicite!

Le géant, confus, pliant les épaules dans un vain effort pour se faire petit, rougit, balbutia,

finit par dire, en accompagnant sa requête d'un regard suppliant :

— Non, monsieur l'inspecteur, ce mariage ne se fera pas!... Il est survenu... des obstacles... Et même, excusez-moi!... je voudrais vous demander une chose;... c'est de garder le silence sur la communication que je vous ai faite,... et de détruire le faire-part!

Il ajouta, piteusement :

— C'est le seul qu'on ait envoyé!

Burier comprit, sourit, promit, — bon prince. L'autre, qui se confondait en remerciements, finit par lui prendre la main, dans un besoin d'effusion qui effaçait ses rancunes, en murmurant :

— Quand on a passé si près du bonheur,... si près!...

Pour la seconde fois, les impressions de Burier changèrent : tout à l'heure, il haïssait Soutre; en le quittant, il le plaignait presque : « Pauvre diable! il a l'air touché... » Une folle espérance l'éblouit comme un éclair. Il se rappela les carnets, — l'éclair s'éteignit : il portait déjà la peine de s'être réjoui du mal d'autrui, puisque cette affaire allait le mettre en état de guerre avec Délémont, et, par conséquent, l'éloigner davantage encore d'Alice. A vrai dire, il pouvait l'étouffer. La tentation l'en effleura. Il la repoussa bien vite, et attendit mélancoliquement son hirondelle

sur le ponton, en regardant monter dans l'air gris les fumées noires des hautes cheminées...

Pendant ce temps, Délémont, bourru, grondait Soutre au milieu de la cour :

— Eh bien, mon garçon, qu'est-ce qui vous arrive? On a eu besoin de vous, ce matin!

— Pardonnez-moi, monsieur Délémont, je n'avais pas le cœur à l'ouvrage!

Il dit cela d'un air de chien battu, en rentrant le cou, avec un regard navré; en sorte que Délémont se fit bonhomme pour le réconforter, tout en le poussant vers le bureau.

— Qu'est-ce que vous me chantez là?... S'agit-il de ce que Bernard a dû vous dire hier soir?... Des enfantillages, mon cher!

Soutre s'arrêta, en dégageant son bras :

— Des enfantillages, monsieur Délémont?... Oh! non, non, par malheur!

— Enfin, que vous a-t-il conté?...

Soutre répéta mot pour mot les notifications de Bernard : ces petites phrases nettes, incrustées dans sa mémoire comme les termes d'un arrêt de mort, qui depuis douze heures y tournaient, s'étiraient et se déformaient sans répit.

— Et vous lui avez répondu?...

— Rien, monsieur Délémont!

— Comment, rien?

— Tout s'effondrait. Qu'aurais-je pu dire!

— Hé! n'importe quoi!... Quelque chose, enfin!... On se défend, on nie, on gagne du temps!...

Il coupa l'air de son geste autoritaire, et continua :

— Vous ne savez donc pas à qui vous avez affaire, avant tout? Vous me connaissez, pourtant, depuis quinze ans que vous me voyez à l'œuvre! Avez-vous pu croire un instant que, s'il y a conflit entre mes enfants et moi, je leur laisserai le dernier mot? Je suis encore le maître, sapristi! et vous avez ma parole! Que vous faut-il de plus?... Il n'y a rien de changé à nos arrangements!

Sur ces mots, il lui reprit le bras et voulut l'emmener, comme si la difficulté était résolue. Soutre, masse immuable, ne bougeait pas, les yeux à terre.

— Oh! monsieur Délémont, dit-il, si ça ne dépendait que de vous... Ah! si ça ne dépendait que de vous, je sais bien, je sais bien... Seulement, il y a... Mlle Alice!

— Ma fille? nous allons voir ça!

Le maître verrier fit-demi tour, et se trouva face à la maison :

— Venez! Nous allons lui parler tout de suite!

Soutre resta immobile, en secouant sa bonne grosse tête que tant de soucis compliqués labouraient depuis la veille :

— Après ce que m'a dit Bernard, monsieur Délémont,... ah! voyez-vous, je sens bien que cela

serait inutile!... Vous comprenez, je croyais qu'elle avait un peu d'affection pour moi, puisque... puisqu'on était d'accord, quoi!... Mais si elle n'en a point?... Je ne veux pas qu'on la force, vous comprenez!... D'autant plus qu'il y a... cette maudite histoire,... ah! cette histoire!

La petite voix ne fut plus qu'un souffle :

— Je n'oserai jamais reparaître devant elle!...

— Hé! mon cher, comme vous exagérez!... Quelle imagination!... Où l'avez-vous prise? Jamais je n'aurais cru que vous en aviez autant, ma parole!... Raisonnez un peu, que diable! au lieu de vous emballer ainsi!... On sait bien que tous les hommes ont des histoires... Alors?... Vous avez rompu, n'est-ce pas?... Donc, c'est fini!... Laissez-moi expliquer le cas à ma fille... Vous connaissez ma tactique : vite et droit, dans ces affaires-là comme dans les autres!...

Soutre n'eût demandé qu'à le croire. Mais un instinct très sûr l'avertissait qu'Alice ne changerait pas, ou que, si elle cédait à la pression paternelle, ils n'auraient devant eux qu'une existence misérable, corrompue à l'origine par la violence, la rancune et le mépris. Ce sentiment, qui le dirigeait, était un peu complexe pour son intelligence gourde, pour sa langue malhabile. Il essaya pourtant de l'expliquer, en disant :

— Vous êtes bien bon, monsieur Délémont,...

oui, vous êtes bien bon !... Mais, voyez-vous, cela n'est pas possible ! Oh ! je ne me trompe pas, allez !... J'y vois plus clair que je ne voudrais !... Cette maudite histoire a tout changé !... Mlle Alice ne veut plus de moi... Et moi, je ne la veux pas contre son gré... Et après ce qu'elle a dit à son frère,... et après ce que son frère m'a dit,... oh ! c'est bien fini, je vous assure !...

Il poussa un gros soupir et reprit :

— Aussi, j'aime mieux ne plus la revoir !... Plus jamais, j'aime mieux ça !... Je ne retournerai pas chez vous, monsieur Délémont !... Ce n'est pas par ingratitude, voyez-vous, c'est parce que... parce que ça me ferait trop de peine !... Et quant à l'usine,... quant à l'usine..., pardonnez-moi..., mais j'aime mieux n'y pas revenir non plus !...

Au coup imprévu, le patron leva ses deux bras et les laissa retomber dans un geste de stupeur. Lustreau s'approchait pour demander quelque chose ; il le renvoya :

— Plus tard, Lustreau, vous voyez bien que je suis occupé.

Et, revenant à son interlocuteur, qui n'osait pas le regarder :

— Est-ce que j'ai bien entendu, Soutre ?... Ma parole, je n'en crois pas mes oreilles !... Vous que j'ai toujours tenu pour un homme de bon sens !... Est-ce bien vous qui parlez de quitter l'usine ?...

Mais l'usine, c'est votre carrière, votre avenir, votre fortune !... Admettez un instant que ma fille s'obstine, ce que je ne crois pas,... ou que vous-même, par une délicatesse mal comprise, vous persistiez dans ces idées... absurdes, mon cher, absurdes ! En quoi cela pourrait-il changer nos autres relations ?... Vous savez bien que je n'ai personne sous la main pour vous remplacer,... et que je n'ai pas la moindre envie de chercher quelqu'un, je vous assure !... Vous-même, où retrouverez-vous l'équivalent de ce que vous avez ici ?... Nous sommes habitués l'un à l'autre... Depuis quand est-ce qu'on dérange ses affaires pour un mariage manqué ?

Soutre le laissait dire, mais continuait à secouer la tête avec une obstination triste, en homme qui a pris un parti, et veut s'y tenir.

— J'ai besoin de vous plus que jamais, poursuivit l'autre, je ne vous l'envoie pas dire !... Vous avez ma confiance, vous êtes un bon employé, fidèle, intelligent dans votre partie... Vous n'allez pas me lâcher comme ça !... C'est impossible !... Votre intérêt vous le défend !... Et la reconnaissance aussi, sapristi !...

Plus accoutumé à donner des ordres qu'à discuter, il était à bout d'arguments, et il voyait bien que, Soutre restant inébranlable, il en serait pour ses frais d'éloquence. L'obstacle irrita son tempé-

rament combatif : il ne songea plus qu'à triompher, à tout prix, de cette obstination. Comme il cherchait de nouveaux arguments, il se rappela la singulière idée de sa sœur Claire, la veille, à propos d'Estelle. Il la saisit à tout hasard, sans la peser, et la lança :

— Et puis, vous savez,... j'ai une autre fille, après tout !

Ce fut au tour de Soutre à se demander s'il avait bien entendu. Déjà le patron continuait, avec sa verve qui voulait tout emporter :

— Estelle ! Vous ne l'avez jamais regardée ?... Naturellement vous n'y pensiez pas !... Peut-être qu'elle ne dirait pas non, celle-là !... Ma parole, je crois qu'elle ne dirait pas non !

— Ah ! fit Soutre, c'est Mlle Alice que j'aimais !

Malgré son respect, il trouvait cette offre choquante; il blâmait en pensée ce père tellement accoutumé à subordonner sa famille aux affaires, qu'il en oubliait dans un tel débat la plus élémentaire délicatesse. On procède ainsi dans le commerce : vous ne voulez pas des « bordelaises ? » voici des « bourguignonnes, » ou des « allemandes, » si vous préférez ! C'est très bien, mais on ne change pas de fiancée comme de valseuse dans un bal ! Pendant qu'il pensait ainsi, l'autre poussait sa pointe :

— Oui, oui, je sais que vous êtes un brave garçon, que vous avez des sentiments très déli-

cats !... Raison de plus pour que je tienne à vous, mon cher !... Dame ! les employés dont on est sûr ne courent pas les routes !... Les gendres encore moins !... Et ça convenait si bien pour l'usine !... Alice vous plaisait depuis longtemps, je sais... Mais Estelle... lui ressemble !... Ma parole, elle lui ressemble !... Quand elles étaient enfants, je les confondais quelquefois, comme des jumelles !... Regardez-la donc, en passant, sans en avoir l'air... Et puis, prenez quelques jours pour réfléchir... Pas de coup de tête, je vous en supplie ?... Dans votre propre intérêt, Soutre !... Voulez-vous un petit congé ?... Une semaine ?... C'est ça, entendu, jusqu'à lundi prochain !... Rentrez chez vous, promenez-vous, faites de l'exercice pour vous éclaircir les idées... Quand vous serez remis de vos émotions, nous reprendrons l'entretien !... D'ici là, je me charge de votre besogne... Vous resterez, Soutre, c'est moi qui vous le dis.

Tout ému de cette insistance, Soutre balbutiait :

— Ah ! monsieur Délémont ! je vois bien que vous tenez à moi... Et ça me fait honneur !... Et moi aussi, je tiens à vous, allez !... et à l'usine !... Et, si je vous quitte, ça me fera gros au cœur, allez !...

Il sentait déjà, en s'éloignant, que cette volonté despotique à laquelle une si longue obéissance l'avait comme adapté le ramènerait au bout de la semaine, par le chemin coutumier.

IV

Quelques jours passèrent. On ne parlait de rien. On comptait sur le silence pour expliquer ce qu'on aimait mieux taire. Excepté pour l'inconnue, il n'y avait pas en jeu de passions violentes : l'apaisement pouvait donc se faire. Alice, délivrée, respirait mieux. Estelle espérait, sa jalousie en répit. Quant à Soutre, il n'attendit pas la fin de son congé pour rentrer à l'usine, avec un air docile de chien vagabond qui vient se remettre au collier. Délémont l'accueillit comme si rien ne se fût passé, avec une pointe d'ironie qui semblait dire : « Hé ! je savais bien, je vous attendais... » Il le vit se remettre au travail, renouer ses habitudes, reprendre sa bonne figure tranquille, puis profita du dîner du jour de l'an pour le ramener à la maison :

— Comme les autres années !... Pourquoi pas ?... D'ailleurs, il y aura là les Romanèche, et mon espèce

de neveu, vous vous rappelez? qu'on a invité pour les vacances... Vous serez tout à fait à l'aise, et il faut bien un jour recommencer!

Soutre, un peu honteux, céda après un simulacre de résistance. Personne ne s'étonna de le voir arriver, avec ses bonbons de chocolat traditionnels. Seulement, tandis que le petit Valentin héritait de sa place à table, à côté de l'aînée, on lui donna pour voisine Estelle. Il la trouva jolie, sympathique, fut bientôt gagné par le magnétisme de l'amour qui se cache et se laisse deviner. Sa gêne fut courte : Alice l'avait accueilli avec simplicité; Bernard, en lui tendant une main un peu dédaigneuse; Claire, avec des regard malicieux, mais encourageants. Quant à Romanèche, il ne pensait plus aux fiançailles rompues, non plus qu'à ses beaux aphorismes sur le mariage. De graves événements, survenus dans l'intervalle, l'avaient excité : la campagne ouverte contre les anarchistes après l'attentat Vaillant venait d'aboutir, le matin même, à des arrestations dont on ignorait encore le nombre, à des perquisitions dans tout le pays, — et des journaux disaient que ce n'était qu'un commencement. Il ne pouvait penser qu'à cela, ni parler d'autre chose. A peine à table, il s'échauffa :

— Vous avez lu les journaux, ce matin? Vous avez vu?

— Ma foi, non! répondit Délémont. Et vous, Soutre?

— Oh! moi, je ne lis jamais que les journaux du soir!... Et aujourd'hui, justement, je n'y ai pas pensé.

Bernard seul dit qu'il était au courant. Romanèche, frémissant, se mit à raconter ce qu'il savait : l'opinion préparée depuis une quinzaine par des informations tendancieuses, la rafle organisée dans le plus grand secret, et puis, en guise d'étrennes, cette surprise :

— Une monstruosité! Un vrai coup d'État!

Délémont corrigea, d'un air malicieux :

— Dites plutôt un coup de filet!

Son goût pour les gouvernements à poigne triomphait. Romanèche, penché sur la table, la barbe en avant, cria :

— Mais la légalité?... Mais la justice?... Qu'en faites-vous?

Les deux mains appuyées sur la nappe, en attendant la dinde truffée que Jérôme servait, rassuré dans sa crainte chronique des mouvements populaires, satisfait dans son penchant pour toutes les répressions, qu'il regardait comme le seul gage possible de la paix sociale, le maître verrier goguenarda :

— Hé! ce sont de belles choses, d'accord!... Seulement, je veux d'abord qu'on soit tranquille,

moi !... Et puis, qui est-ce qui les viole, la légalité et la justice?... La légalité, c'est d'arrêter les énergumènes; la justice, c'est de les punir... Bonne leçon pour ces gaillards soi-disant intelligents, pour ces dilettanti, pour ces fruits verts de votre Université qui abusent de leur instruction pour tourner la tête à de pauvres diables dont ils font des lanceurs de bombes et des assassins !

La figure de Romanèche s'injectait de bile; il serrait les dents et tendait le cou, comme s'il allait bondir sur son beau-frère :

— Une leçon, ricana-t-il, une leçon !... Vous osez dire !... Eh bien, soyez tranquille, mon cher : si c'est une leçon, elle profitera !...

Tous l'écoutaient, même le petit Valentin; Estelle et Soutre cessèrent leur causerie à demi-voix; Bernard l'encouragea du regard. Or, Romanèche avait une faiblesse commune aux ambitieux et aux démagogues : le besoin de conquérir ses auditeurs en répondant à leur attente, et de les exciter en allant plus loin qu'eux. Il sentit qu'excepté Délémont, son habituel adversaire, et peut-être Soutre, qu'il méprisait, tous étaient acquis aux vaincus de la journée; il reprit donc, en se solidarisant avec eux :

— ...Soyez sûr qu'elle *nous* profitera !

— Espérons-le ! lança ironiquement Délémont.

— Oui, elle nous profitera, quand notre tour

viendra... Et il viendra malgré vos gendarmes, vos soldats, vos tribunaux!... Il viendra nécessairement, dans une démocratie toujours mobile, où l'axe du pouvoir se déplace sans cesse. Nous sommes aujourd'hui dans le dernier dessous : demain, nous serons au pinacle. Gare alors! gare à vous!... Votre ministère à poigne nous apprend qu'en République on peut poursuivre les délits d'opinion. C'est une bonne leçon, comme vous dites : nous nous en souviendrons!

Sa petite personne bilieuse vibrait, rageait, provoquait; on devinait son grand crâne chauve tout rempli d'idées qu'il ne sortait pas encore.

— Je ne vous savais pas anarchiste, fit Délémont. Je vous croyais socialiste, tout simplement. C'était déjà joli!...

— Je n'ai pas d'étiquette, mon cher! Je suis avec ceux qu'on poursuit, contre ceux qui condamnent! Je suis contre les bourgeois... Plus tard, quand nous serons les maîtres, nous aurons un programme positif. Et nous l'avons, nous l'avons déjà... Mais nous attendons notre heure...

Telle était son excitation, qu'il en perdait l'appétit. Lui qui appréciait la bonne chère (parce que, disait-il, un homme civilisé doit savoir jouir de tous les plaisirs honnêtes), il ne pouvait plus avaler les belles truffes dont il s'était abondamment servi. Délémont s'en aperçut, et, comme il

voulait être ce jour-là d'humeur débonnaire, tâcha de l'apaiser en lui versant à boire :

— Que cela ne vous empêche pas de manger, mon bon ami !... Ne vous tourmentez pas pour ces gaillards : vous verrez qu'ils s'en tireront à bon compte : quelques francs d'amende qu'ils ne payeront pas, quelques jours de prison, voilà tout ce qu'ils risquent... Une bonne petite amnistie effacera tout... Hé ! c'est toujours ainsi que ça se passe, vous le savez bien !... Nous ne sommes pas aussi féroces que vous le dites...

Claire intervint, avec son air tranquille :

— C'est ce que je lui répète souvent : il ne faut pas s'échauffer pour la politique. Les choses finissent par s'arranger, et, quoi qu'on fasse, le monde n'en continue pas moins à tourner.

Son mari ne l'écouta pas :

— Vous n'êtes pas féroces ? reprit-il... Eh bien ! vous avez tort, parce que nous le serons, nous !... Oui, oui, quand notre heure sonnera, il n'y aura pas d'amnistie, allez !... Nous saurons nous servir de vos lois, de vos juges, de vos prisons !... Nous vous tiendrons à notre tour, et nous irons jusqu'au bout... Ah ! vous passerez un mauvais quart d'heure, je vous en réponds !...

— Vous ferez aux autres tout ce que vous leur reprochez de faire contre vous, insinua Délémont, sans se fâcher.

— Avec cette nuance, — et elle est énorme ! — que ce sera pour le bien commun, pour la justice, pour la liberté... Oui, pour la liberté !... Nous vous imposerons, comme l'a dit Robespierre, « le despotisme de la liberté !... »

Ainsi lancé, il ne voyait pas qu'en découvrant ses batteries il éloignait de lui ceux qu'il voulait gagner, qui ne l'écoutaient plus qu'avec tristesse. Comme il continuait à prophétiser l'ère des vengeances, Délémont finit par perdre patience, et l'arrêta :

— Voyons, mon cher, laissons ces choses et finissez votre dinde !... Nous ne sommes pas ici pour nous disputer... C'est jour de fête, aujourd'hui !

— Pas pour ceux qui sont en prison !

— Mais pour nous, ce qui est l'essentiel !... Après tout, vous ne les connaissez pas, ces gens-là, ils ne sont pas de vos amis... Et puis, voyez, il y a des enfants, ici : pourquoi tenir en leur présence des propos pareils ?... Ce qui arrive doit vous montrer que les paradoxes ont parfois des conséquences, que diable !... Tout ce qu'on dit ne se perd pas !

Ce soir-là, Soutre ne quitta guère Estelle. Trop ignorante encore pour être coquette, trop éprise aussi, la jeune fille n'en eut que plus de charme : ce qu'il y avait en elle de volontaire, d'égoïste et

de dur se fondait dans sa joie de n'être plus jalouse, dans l'espoir renaissant qui l'embellissait. Délémont les observait du coin de l'œil, en fumant dans un coin avec Romanèche, qui ne disait plus rien, mais mâchait rageusement son cigare. Les enfants jouaient. De temps en temps, l'un ou l'autre d'entre eux venait tout palpitant s'abattre sur les genoux d'Estelle, qui lui caressait les cheveux d'un geste joli, puis se retournait vers son compagnon avec un sourire. En sorte que Soutre recommençait à dévider l'écheveau de ses rêves conjugaux, sans trop s'apercevoir que la soie en était changée. Comme l'heure avançait, Délémont vint le tirer à part, et lui dit à voix basse, avec un regard du côté de sa seconde fille :

— A *propos*, j'espère que vous n'avez pas renoué avec votre amie?

— Jamais de la vie, monsieur Délémont! Je lui en veux trop des misères qu'elle m'a causées.

— Elle ne vous poursuit plus?

— Elle m'écrit, mais je n'ouvre pas ses lettres.

Il n'ajouta pas qu'elle rôdait parfois autour de l'usine, dont il ne sortait qu'en prenant toute sorte de précautions.

— Très bien, ça, c'est de la bonne école!... Écoutez, Soutre, laissez-moi faire!... Oui, laissez-moi faire, vous comprenez?... Vous verrez que tout ira bien, cette fois!

Il avait son air le plus bénin, le plus paterne. Soutre, un peu confus, baissait la tête; mais il était prêt à obéir encore.

Cette soirée familiale, où de nouveaux espoirs étaient éclos avec l'année, eut le plus imprévu des lendemains : une descente de police à l'usine.

Depuis longtemps, des plaintes affluaient au parquet, visant une véritable traite d'enfants exploités et maltraités. Mais les coupables n'offraient aucune prise : ce fut la récente découverte de Burier qui fournit enfin une base à l'enquête. Le commissaire arrivait donc, avec le mandat de perquisitionner et d'interroger Gotto ainsi que « ses complices présumés ».

Délémont ne pensait plus à la menace du jeune inspecteur; du reste, il n'eût rien redouté de pire que l'habituelle contravention, dont il eût pris son parti. Encore, dans le cas particulier, aurait-il pu s'abriter derrière le troisième paragraphe de l'article 26 de la loi, qui semblait laisser Gotto seul en cause : « *Toutefois, la peine ne sera pas appliquée, si l'infraction à la loi a été le résultat d'une erreur provenant de la production d'actes de naissance, livrets ou certificats contenant de fausses énonciations ou délivrés par une autre personne.* » Mais c'étaient précisément ces « fausses énonciations » qui motivaient l'enquête : les intéressés comprirent bientôt qu'il s'agissait pour eux de

tout autre chose que d'une simple contravention.

Gotto, à qui la peur fit oublier instantanément son français, n'eut garde d'avouer les grattages : il nia tout, ne savait rien, balbutiait, jurait et crachait, sans se contredire à travers son jargon : les enfants avaient l'âge, leurs papiers étaient bien en règle ; quant aux carnets, il les avait reçus tels quels à la mairie.

— Moi, toucer à ces carnets, moussu le commissaire !... Ze me couperais plutôt la main... les deux mains !... Et puis, ze ne sais pas écrire !...

Interrogé à son tour, — quelle humiliation que ces questions qui vous ravalent au rang des malfaiteurs ! — Délémont s'aperçut que son fameux article 26 se retournait contre lui ; il oublia d'avoir dit à Burier qu'il avait examiné les carnets, et rejeta la responsabilité sur son sous-directeur, qui s'occupait du personnel.

— C'est lui que cela regarde... Quant à moi, vous comprenez, j'ai bien autre chose à faire qu'à vérifier les papiers de mes employés ou à regarder mes porteurs sous le nez pour voir s'ils ont douze ans trois quarts ou treize ans et demi !

Soutre perdit la tête. La peur de contredire son patron l'amena à se contredire lui-même. Son grand corps semblait prêt à s'effondrer ; on eût dit qu'il avait perdu l'usage de la parole, tant il

bégayait et balbutiait. Il fit si piteuse mine, qu'il s'attira cette question directe :

— Est-ce donc vous qui les avez grattés, ces carnets?

Ce soupçon acheva de l'affoler. Il multiplia ses dénégations avec un tel émoi et tant de maladresse que, plus il protestait, plus il paraissait compromis.

Enfin le commissaire le lâcha, pour interroger les enfants. Le travail s'interrompit à plusieurs ouvreaux, se ralentit à d'autres, l'usine en désarroi présenta l'aspect d'une ruche où a pénétré le sphinx ennemi. Le désordre subsista après le départ de la police : des murmures couraient dans les équipes, des demi-sourires chargés de sous-entendus s'échangeaient entre les travailleurs. Sans que le verre incandescent cessât de couler sur les mabres ou de se gonfler au bout des cannes, pendant que les bouteilles ardentes volaient sur les sabots, de rapides conciliabules se tenaient à voix basse, des phrases brèves se heurtaient, échangeant en quelques mots furtifs des impressions toutes contraires. Ainsi, en remettant à Danzine, rentré depuis quelques jours à peu près guéri, un « bon » de boisson que le porteur courut chercher, Lustreau, qui détestait Soutre, grogna rageusement, en le montrant d'un regard de côté :

— Celui-là n'a que ce qu'il mérite !

Mais Danzine en voulait au gouvernement, d'empêcher les pères malades de faire travailler pour eux des fils solides comme des chênes. Il répondit :

— De quoi vont encore se mêler ces c.....-là?

Aussitôt Crétot agita ses bras flasques, en disant :

— Nous n'allons pourtant pas nous mettre du côté des singes !...

Danzine, à haute voix :

— Pourquoi pas ?... Si le gouvernement nous empêche de gagner notre vie, je suis contre le gouvernement, avant tout !...

Deux courants se formaient ainsi parmi les ouvriers. Les uns, gouailleurs, ironiques, prêts à la révolte, accueillaient avec une joie menaçante les premiers signes de cette protection de l'État, sous laquelle leurs revendications pourraient désormais s'organiser, grossir, emporter l'autorité désemparée des patrons; ils saluaient cette mainmise de leur classe sur les forces dont elle ne connaissait encore que l'oppression, et qu'elle allait gouverner à son tour. Les autres, pacifiques, laborieux, bornés, endurants, gardaient une intime méfiance de ce concours imposé qui ne les protégeait qu'au prix d'autres sacrifices, diminuait leur indépendance, gênait leur routine, leur goût du travail, leur séculaire accoutumance à des tâches

sans responsabilité, à une faible moyenne de bien-être dont leurs appétits modestes se fussent contentés. Ces deux courants adverses se rencontrèrent au changement des équipes : des groupes se formèrent dans la cour, des discussions y commencèrent à voix contenues, puis se poursuivirent, plus vives, aux abords de la Cité, remuant comme à grands coups les complexes questions des rapports du capital et du travail, ou des droits protecteurs de l'État, et tout le fardeau des insolubles problèmes qui pèsent sur les destinées humaines. Quelques-uns essayèrent d'expliquer l'affaire aux petits Italiens, objets passifs et cause ignorante de ce branle-bas. En comprenant qu'on s'occupait d'eux, que la police était venue pour eux, qu'on voulait les défendre, qu'on parlait de les délivrer, ils multipliaient leurs gestes de terreur en roulant leurs yeux de braise et de velours, chargés d'épouvante. Leur imagination ne concevant pas que personne au monde pût être plus fort que leur *padrone*, ils se voyaient en dernier ressort victimes de cette nouvelle aventure, et, pour tâcher d'en conjurer les effets, répétaient de leur mieux leurs mensonges appris :

— Rester ici !... Bien heureux !... *Il signore*, très bon, et *la signora*, oh ! *la signora ! !...*

A la fin, ils s'en allèrent, courbés, boitant, épuisés, résignés, pendant que Délémont querellait

leur maître, qui protestait avec sa pantomime habituelle :

— Hé ! moussu, vous savez bien que ze n'ai pas toucé les carnets... Pas moi, pas moi, par la Madone, moussu Délémont !... Non, non, vous savez bien !

Délémont ne parlait pas volontiers de ses affaires à la maison; pourtant, supposant que l'aventure ferait quelque bruit et que les siens ne manqueraient pas d'en être informés, il crut prudent de prendre les devants, et la raconta en deux mots, à sa manière :

— La chose en elle-même est absurde, conclut-il. Elle n'aura aucune suite. Tout vient de la bêtise ou de la méchanceté de cet inspecteur. Il en sera pour sa confusion; mais conçoit-on des lois pareilles !... un tel gouvernement !...

Bernard lui répondit :

— C'est pourtant le même que tu louais hier, pour sa poigne !

Du coup, il se mit en colère.

— Et toi, qui le blâmais d'arrêter des lanceurs de bombes, tu vas le féliciter de poursuivre ton père?... Que la police file doux quand il s'agit d'anarchistes, mais qu'elle traite en bandit l'honnête industriel qui contribue à la prospérité nationale !... Ma parole, vous êtes plus fous les uns que les autres !... Vous préparez l'avènement du joli

régime que nous promet votre animal d'oncle... Vous pactisez avec vos adversaires naturels, vous tirez sur vos troupes, on ne peut concevoir une pire incohérence !... Allez, allez ! la catastrophe viendra, vous en serez les premières victimes !

Le lendemain, Gotto et sa femme avaient disparu; en abandonnant derrière eux, sans ressources, le lamentable troupeau des petits porteurs. Depuis des semaines, ces enfants, amenés par un coup de vent mauvais, enduraient leur misère avec la résignation passive du besoin, de la faiblesse, de la peur. La faim, que leur bourreau ne trompait plus, la faim brutale et impérieuse, les tira de leur morne atonie : ceux qui rentraient après le travail dans leur taudis comme des animaux craintifs et muets trouvèrent de ces cris qu'on comprend dans toutes les langues, montrèrent les guenilles qui cachaient plus qu'elles ne les couvraient leurs corps zébrés de cicatrices et meurtris comme après des tortures, amenèrent dans leur cave infecte des voisins, des passants dont tant de misère offensa le bien-être tranquille. Longtemps étouffée dans l'ombre du taudis, l'horreur de leur martyre éclata, soulevant dans le quartier un double élan d'indignation et de charité. Délémont s'empressa d'envoyer des secours : trop tard. Cette force nouvelle, l'opinion, justicière souvent imprudente, mais si clairvoyante parfois, s'en prenait à lui, le

rendait responsable au même titre que le négrier disparu, couvrait son nom d'invectives et d'opprobre; l'affaire grossit encore des racontars de la malveillance, des amplifications des partis, pour s'appeler bientôt, sur les manchettes des journaux : *Un Scandale industriel.*

Romanèche accourut avec un paquet d'articles qu'il avait découpés.

Il hésitait entre une indignation sincère et l'esprit de famille qui le poussait à soutenir quand même ce beau-frère, dont la fortune jetait quelques reflets sur sa propre médiocrité, car, moins dégagé qu'il ne croyait l'être des préjugés de sa caste, il demeurait bourgeois par plus d'un trait. Il s'aperçut bien vite qu'entre ces deux partis il fallait choisir, Délémont n'ayant aucune velléité de s'amender. Il arrivait avec une abondante réserve de ces phrases qu'il aimait, gonflées de sa rhétorique accoutumée : il n'en put sortir aucune. Dès les premiers mots, il fut interrompu par un homme qui n'entendait pas énerver sa volonté dans une discussion stérile, et savait bander toutes ses forces contre la tempête :

— Mon cher, vous êtes mal informé. Cela vous arrive quelquefois. Voici ce qui se passe : j'ai eu affaire à un coquin, qui m'a trompé. Il falsifiait les livrets qu'il me fournissait : sa fuite est un aveu. Je n'examinais pas ces livrets, moi; c'est l'affaire

de Soutre. Et vous connaissez Soutre : un brave garçon, intelligent dans sa partie, mais à qui l'on n'a pas de peine à faire prendre des vessies pour des lanternes. Ce bandit nourrissait mal ses employés, et les maltraitait. Est-ce ma faute ? Voulez-vous que je me mette à surveiller la nourriture de mes ouvriers ? Donc, je n'ai rien à me reprocher : vous pouvez le dire à vos amis. Ceux qui m'attaquent sont des imbéciles ou des coquins.

Romanèche comprit que, s'il s'avisait de discuter, il serait aussitôt traité en ennemi.

— Malheureusement, répondit-il en se retranchant derrière autrui, ceux que vous appelez mes amis ont pris position. Peut-être un peu vite, je le reconnais... Mais voyez : une pareille bombe éclatant dans la haute industrie, au moment où on les traque comme des loups parce qu'ils trouvent que tout n'est pas au mieux dans le meilleur des mondes !... C'est une aubaine : on ne saurait s'étonner s'ils en profitent.

Il tendit à Délémont le paquet des articles indignés ou injurieux. Le maître verrier en parcourut deux ou trois, et les repoussa, sans s'émouvoir :

— Que voulez-vous que ça me fasse ?... Qu'ils écrivent ce qu'ils veulent, vos journalistes de malheur ! Ils ne savent rien, ne comprennent rien, parlent à tort et à travers, trompent les gens, sèment la calomnie. Et votre sacré gouvernement,

qui fabrique des lois contre tout le monde, n'en peut pas faire une contre eux ! Croyez-vous par hasard que je vais leur répondre ?... Ma foi, non ! L'affaire suivra son cours : c'est ennuyeux, c'est du temps perdu, du dérangement, de la mauvaise humeur... J'en ai vu bien d'autres... On finira par me rendre justice, et je n'en vendrai pas une bouteille de moins !...

Il était moins rassuré qu'il ne voulait le paraître ; mais il croyait en imposer à son dangereux beau-frère par sa sérénité. Réussit-il ? Romanèche ramassa ses journaux, en disant :

— Si c'est comme cela !... Si vous êtes tranquille sur le dénouement !... Moi, j'ai voulu vous avertir, vous mettre au courant de ce qu'on dit dans des milieux importants...

Et, en manière de conclusion :

— C'est tout de même une désagréable affaire !...

Délémont put se croire ainsi délivré de lui. Il réussit à éviter toute explication avec sa femme, qui maintenant gardait pour elle ses pensées et passait des journées entières sans prononcer une parole. Il repoussa les questions de ses filles, profondément troublées par les rumeurs du dehors, en leur déclarant qu'elles n'y comprendraient rien. Mais il dut écouter Bernard, et lui répondre.

Le jeune homme connaissait par sa sœur le dou-

loureux épisode du petit Beppo Trina, et, depuis, s'attendait sans cesse à quelque éclat. Il n'en souffrit pas moins cruellement de la réalisation de cette crainte. Rentré au lycée, il y rencontrait les regards de camarades qui évitaient les siens, baissaient la voix en l'apercevant. Les journaux qu'il lisait le plus volontiers prodiguaient leurs violences à son père, dont le nom servait de symbole à la criminelle dureté des dirigeants, sous les plumes de rédacteurs qu'il avait souvent admirés. Mille détails, souvent observés, lui revenaient en mémoire comme pour appuyer ces accusations : en sorte qu'une voix de justice, plus forte que celle des solidarités familiales, criant au fond de lui que cette campagne d'injures n'était pas toute calomnieuse, que cette œuvre de haine était aussi une œuvre d'assainissement, il était le jouet des sentiments les plus contraires. L'envie de venger au moins un de ces outrages le hantait comme un besoin de colère ; et il ne pouvait la satisfaire dans une de ces impulsions qui soulagent ! Au lieu d'obéir à cette suggestion, il la discutait avec lui-même, en rougissait, ne pouvait passer outre. La vie ne l'avait point encore corrompu : son idéal intact lui défendait d'imposer par la violence une justification mensongère ; pour frapper, il voulait être sûr de son droit, — et le doute abattait sa fierté, paralysait son bras. — Un article plus outra-

geant le poussa au bureau de son père, le journal à la main.

Délémont prévoyait la démarche. Elle ne l'inquiétait guère : ne comprenant, ne connaissant que l'intérêt, il la jugeait inspirée par ces mobiles égoïstes qui guident la plupart des hommes dans le combat de la vie, même quand ils ont une autre apparence, par ces appétits de victoire qui l'avaient toujours empêché, pour son compte, de sentir la soif de la justice. Au contraire, il trouva devant lui un fond de pensées qui devaient bien vite le décontenancer, une volonté robuste comme la sienne, aussi prompte à s'orienter, aussi nette, qui servait une âme d'un autre métal et d'une autre trempe, et cette intelligence rapide qu'il possédait aussi, mais qui semblait suivre d'autres lois : en un mot, une image de lui-même, tellement ennoblie qu'après en avoir reconnu les traits comme dans un miroir, il devait garder à jamais le secret désir d'en réaliser la ressemblance, et la honte sourde de s'en éloigner. Très grave, très calme, comprimant son émotion avec une surprenante maîtrise, son fils lui mit le journal sous les yeux, et, pendant qu'il le parcourait, au moment où déjà il haussait les épaules, dit :

— J'ai mon idée de l'honneur, père : elle me pousse à m'en prendre à l'homme qui a écrit ces choses et à le châtier. Mais elle exige aussi que je

sois sûr qu'il nous calomnie. Et c'est affreux à dire : je n'ai pas cette certitude. Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé dans l'usine, j'ai besoin d'être sûr que tu ignorais ce qui se passait au dehors, ces tortures, ces infamies, cette brutalité !...

Sa voix soulignait les mots, qui prenaient un sens presque solennel. Le geste de dédaigneuse insouciance, qui commençait à lui répondre, resta suspendu : le maître verrier éprouvait de nouveau l'impression de déchéance humiliée qu'il avait eu tant de peine à dominer pendant l'interrogatoire du commissaire. Cette fois, ce ne fut pas la crainte ou la prudence qui arrêtèrent dans sa gorge les mensonges préparés ; ce fut un autre sentiment, plus douloureux, plus aigu et tragique. Au moment où il ouvrait la bouche pour répondre, ce dilemme traversa son esprit : ou mentir et jeter son fils dans une aventure peut-être fatale ; ou dire la vérité, — cette vérité qu'il ne connaissait pas toute avant l'éclat parce qu'il ne voulait pas la connaître, mais qu'il ne pouvait pas dire qu'il ignorât ! — et perdre son estime. Quelle que fût sa réponse, quelques mots qu'il employât, l'un ou l'autre de ces deux termes devait aboutir dans sa rigueur : il le comprit, et eut peur d'entendre le son de sa voix. Pourtant il fallait répondre :

— D'abord, commença-t-il sans regarder son fils,... où te conduirait un pareil esclandre ?...

A un duel, n'est-ce pas?... Toi qui te crois avancé, indépendant!... Un duel, voyons, un duel,... que prouve un duel?

— Ceci est une autre question, répondit Bernard. Nous pourrons la discuter ensuite... La première d'abord, père, si tu veux!...

Sa diversion repoussée, le malheureux battit des paupières, passa la main sur son font, crut trouver une autre échappatoire :

— Moi aussi, j'ai mon idée de l'honneur!... Tu te figures toujours qu'il n'y a que toi!... Si je me croyais offensé, je saurais que faire!... Il y a... les tribunaux!... Oui, certainement, il y a les tribunaux!... Mais je suis au-dessus de ces injures... Et d'ailleurs, ces choses ne te regardent pas : tu ignores tout de la vie pratique, tu es encore un enfant!...

Une voix très ferme répliqua :

— Non, je ne suis plus un enfant : j'observe, je sens, je lis, je comprends... Et je suis fort, père, et je porte ton nom... C'est notre nom que je veux défendre : j'en ai le droit!...

Jusqu'alors calme et contenue, cette voix vibra passionnément :

— Ce droit, j'ai une si ardente envie de pouvoir l'exercer!... C'est pour cela que je te demande la vérité, père!...

Ainsi, d'instant en instant, d'une réplique à

l'autre, le cercle se resserrait. Impossible d'éviter plus longtemps d'en venir au fait. Délémont balbutia :

— Il y a beaucoup de faux, dans ces racontars !

Il cherchait par où les attaquer ; il se jeta sur le premier point faible qu'il crut reconnaître :

— Ainsi, ces grattages, dont on parle tant... Mais je les ignorais, moi, ces grattages !... Ma parole !... C'est de la folie de m'en accuser !... Me vois-tu grattant des chiffres sur ces carnets... avec un canif ?... Non, mais, me vois-tu ?... Ah ! ah ! ah !...

Il essaya de rire, et ne put.

— Oh ! dit Bernard, je le pensais bien ! Je sais que tu ne commettrais pas un faux. Ce n'est pas cela qui m'inquiète, c'est le reste... Oui, ces cruautés, ces tortures, ces coups, cette peine... Toute cette épouvantable histoire, ce cauchemar !... Ce sont là des crimes qui lèsent bien autre chose que des articles du Code !... Ce sont des crimes contre l'humanité : combien plus atroces, quand on pense qu'ils rapportent, qu'ils se monnayent !... Voilà pourquoi, père, je veux être sûr que tu les ignorais !

Délémont laissa s'écouler quelques secondes, et sentit que la possibilité même du mensonge s'envolait. Pour la première fois, il se demanda : « Suis-

je donc le complice d'un crime? » Il répondit aussitôt : « Impossible! » Mais la question s'était posée, il en frémit jusqu'au fond de son être. Puis il raidit sa volonté, et dit :

— On m'avait averti... Oui, un prêtre... L'inspecteur aussi, ce Burier... Je ne les ai pas crus...

Bernard jeta le journal qui lui brûlait les mains. Un lourd silence acheva de les séparer. Ils se détournèrent l'un de l'autre, craignant que leurs yeux ne se parlassent. Délémont se reconquit, domina son émotion, et dit :

— Du reste, on exagère... Tu le verras toi-même : on exagère!... Tiens-toi tranquille, attends la fin!

Bernard n'eut plus qu'un dessein : voir de ses yeux cette misère que décrivaient les journaux. Il chercha le coin perdu de Billancourt où grouillaient les petits porteurs; il y arriva pour leur délivrance, qu'avait hâtée la fuite de Gotto. Un rassemblement indigné s'agitait autour des bâtisses. Des cris de colère, des exclamations furieuses, des menaces de mort couraient dans la foule ameutée. Il s'approcha; des lambeaux de phrases le cinglèrent comme des soufflets.

— Délémont complice!... Le richard, le forban, le bandit!... On le poursuivra comme l'autre... Avec cet autre brigand, son grand diable de sous-directeur!... Des scélérats plus dangereux que les rôdeurs des fortifications!...

Des reporters interrogeaient à droite et à gauche, en prenant des notes. L'un d'entre eux remarqua le jeune homme, vint à lui :

— Pardon, monsieur, êtes-vous du quartier?... Pourriez-vous me donner des détails sur...

Bernard lui tourna le dos sans attendre la fin de la question.

Le commissaire de police, Burier, l'abbé Médal, des agents entraient et sortaient, affairés, interrogeant, donnant des ordres. Bientôt le troupeau des victimes apparut sur le seuil. Comme si leurs longues souffrances pesaient plus lourd au moment de finir, ces enfants, tous à l'âge de l'ignorance et de la joie, n'étaient qu'effroi, douleur, misère. Plusieurs boitaient ou traînaient la jambe, d'autres toussaient, ou grelottaient de fièvre, tous avançaient lentement, hâves, décharnés, leurs os saillant sous les haillons. Serrés les uns contre les autres, ils regardaient à terre, ou, s'ils levaient un instant sur la foule leurs grands yeux de velours qui ne comprenaient pas, s'empressaient de les détourner avec épouvante. Ni les uniformes ni les écharpes ne les rassuraient. La vue de ces hommes dont l'abbé Médal avait tâché de leur expliquer la puissance balançait mal dans leurs esprits la terreur de Gotto disparu : quand ceux-là les auraient abandonnés, l'autre reviendrait sans doute, les retrouverait où qu'ils fussent, les poursuivrait de sa vengeance,

s'acharnerait sur leurs familles restées au pays, les atteindrait par les mille mains impitoyables de la *Camorra*...

Des applaudissements éclatèrent à leur aspect, des vivats. On leur tendait des friandises, des oranges qui remplissaient leurs mains brunes, des paquets de vêtements. Ils acceptaient les présents sans un sourire, en gardant leurs mornes figures d'esclaves, et suivaient leurs guides de leur pas de bétail toujours le même, qu'il conduise au pâturage ou à l'abattoir. La foule, au contraire, s'égayait de les savoir libres, jouissait de leur revanche : dans l'allégresse de leur délivrance, Bernard seul restait affligé, pensant qu'aucune bonté ne pourrait jamais le soulager du poids que ce spectacle avait mis sur son cœur. Des voisins le reconnurent, lui lancèrent à demi-voix des sarcasmes. Mais ce ne fut pas à cause d'eux qu'il s'enfuit : ce fut pour ne plus voir ces victimes, dont l'image le suivrait désormais partout, pour empoisonner son bien-être et toutes les sources de ses joies.

CINQUIÈME PARTIE

I

Valentin tomba malade à la veille de rentrer à son lycée. C'était la rougeole. Aussitôt Mme Délémont parla de l'envoyer à l'hôpital. Non par dureté : elle pensait à sa fille, et le voisinage d'une maladie contagieuse, même légère, soulevait dans son esprit affaibli des vols de noires chimères. Un incident augmenta ses terreurs :

A sa deuxième visite, le médecin la rencontra dans le vestibule, avec Dotty. C'était un bon vieux praticien, d'un optimisme aimable, attaché aux anciennes méthodes, toujours prêt à railler les idées de la jeune école. Bien qu'au cours de sa longue carrière il eût vu mourir nombre de ses clients, il affectait de croire qu'on guérit toujours,

« la nature aidant » ; aussi n'avait-il jamais que des diagnostics rassurants, n'ordonnait-il que des potions à fond d'excellents sirops. Il arrêta la fillette au passage, lui pinça l'oreille comme s'il n'avait pas des myriades de microbes au bout des doigts, et dit en riant :

— Toi, petite, tu es sûre de ton affaire : tu l'attraperas !

Puis à la mère, dont la figure prit aussitôt une expression d'épouvante :

— Ne vous effrayez pas, chère Madame, il n'y a pas de quoi ! La rougeole n'est grave que pour les adultes : c'est donc tout bénéfice que de l'avoir à huit ans.

Derrière lui, la pauvre femme resta glacée d'effroi, entourée des tableaux sinistres que projetait son imagination, souffrant en pensée tout ce qu'elle eût souffert à la réalisation de ses pires craintes. Ce fut cette hantise qui la rendit impitoyable :

— Il faut que cet enfant parte !... Je ne le veux pas ici... Je ne le veux pas !... J'ai peur pour Dotty...

Alice lui tint tête : l'hôpital, — elle y revoyait l'agonie du pauvre Beppo, dans la salle commune d'où l'on emporte les morts parmi les râles des mourants, elle entendait sonner dans les vestibules les pas brutaux des médecins et des internes ;

pour rien au monde elle n'eût livré son malade aux soins impitoyables de la charité publique. Délémont trancha la question :

— L'hôpital? Non. C'est cruel!... Et puis, cet enfant soigné par mes filles, au moment où l'on me traite d'anthropophage... hé! hé! c'est une réponse qui en vaut une autre!... On le saura, on verra que nous ne sommes pas des cannibales!

Il était optimiste; comme le médecin, il raillait les angoisses de la mère :

— Bah! la rougeole, qu'est-ce que c'est?... Tous les enfants ont la rougeole!... Bernard l'a eue, Estelle aussi, n'est-ce pas?... Et moi, je l'ai eue deux fois... Bagatelle!... D'ailleurs, si Dotty doit la prendre, il est probable que c'est déjà fait.

Les antiseptiques et les désinfectants remplirent alors la maison : l'ombre inquiète de Mme Délémont glissait avec des soucoupes de liquides empestés qu'elle déposait dans des coins, ou des vaporisateurs dont elle aspergeait les rideaux. Le docteur, goguenard, riait de ces précautions :

— Allez, chère Madame, allez toujours! Si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal! Mais les microbes sont plus malins que nous, ils trouvent toujours moyen de passer entre les gouttes! Si c'est écrit, votre fille aura la rougeole. Le beau mal! On la guérira, elle ne s'en portera que mieux.

La maladie fut violente et courte : un matin, l'enfant sortit de sa torpeur, reconnut Alice à son chevet, sourit. Presque aussitôt la convalescence commença. Heures charmantes, — les dernières heures douces que lui réservait son destin ! heures qu'il savoura comme avec un pressentiment qu'il n'en retrouverait jamais de pareilles, et dont le souvenir, plus tard... Mais pourquoi soulever les voiles du lendemain?... Autour de lui, les deux sœurs rivalisaient de menus soins, de gâteries : l'une spontanément, parce que sa nature l'inclinait vers la souffrance pour la soulager, l'autre avec plus d'efforts, pour être bonne, puisque la bonté est un charme, ou parce que de nouveaux espoirs de bonheur la rendaient vraiment meilleure. Avec sa sensibilité de petit être solitaire et réfléchi, Valentin distinguait très bien cette nuance. Aussi aimait-il inégalement ses deux protectrices. Malgré le changement d'Estelle, il gardait sur le cœur le dur interrogatoire qu'elle lui avait infligé en guise de bienvenue, et restait vis-à-vis d'elle sur une réserve un peu méfiante; tandis qu'il adorait Alice, et le montrait. Son expression changeait selon que l'une ou l'autre s'approchait de lui : timide avec la plus jeune, fermé, volontiers muet, il avait avec l'aînée de ces longues causeries où l'on parle de tout et de rien, mais où les moindres paroles ont un sens. Ses

professeurs, ses camarades, ses livres en faisaient souvent les frais ; ou les incidents minuscules qui survenaient dans sa chambre que quelques violettes changeaient en jardin ; ou les rêves qui voltigeaient autour de son lit. Sa petite âme pensive s'égayait alors de sentir que dans le vaste monde un être au moins existait qui se penchait sur elle avec bonté. Comme il était de ces enfants en qui tout devient passion, sa reconnaissance et sa tendresse prenaient parfois des teintes orageuses ou des accents intenses jusqu'à la douleur. S'il s'éveillait dans la nuit, par exemple, il pensait à l'heure où la jeune fille entrerait d'un pas léger qu'il entendait de très loin, avec une tasse de tisane ou de lait, aux paroles qu'elle dirait en lui tendant la tasse, au son de voix qu'elle aurait en les disant : alors, au lieu de se rendormir, il s'accoudait sur son oreiller, les yeux ouverts dans le demi-jour qui perçait les rideaux, l'oreille tendue aux premiers bruits de la maison. Il songeait qu'il partirait bientôt, que pendant des semaines et des mois il ne reverrait plus cette unique amie, que peut-être un jour elle disparaîtrait de sa vie comme sa mère en avait disparu ; et il se mettait à pleurer. Quand Alice entrait enfin, il pâlissait, il haletait en tâchant de sourire, — et son sourire contraint n'exprimait rien de l'angoisse délicieuse qui faisait bondir son cœur.

— Eh bien, petit, comment vas-tu, ce matin?

— Mieux !... Oh ! mieux !... Merci !...

— Tu es bien réveillé?

— Oh ! depuis longtemps !

— As-tu mal dormi ?

— Je ne sais pas.

Elle lui prenait la main, la trouvait moite et tiède:

— Aurais-tu encore de la fièvre, par hasard ?... Non !... Tu t'ennuies, dans ton lit, quand tu ne dors pas ?

— Oh ! non... J'attends !

— Tu as de la patience... Et dis donc, à quoi penses-tu ?

Une fois, il répondit, — et son âme passa dans sa voix :

— A vous !

Alice se mit à rire, touchée, au fond, de l'accent sincère :

— C'est de la galanterie, cela !... Mais tu ne penses pas rien qu'à moi : tu penses que tu es las d'être couché, qu'il sera bon de se lever, de courir...

Il dit qu'oui, sans conviction.

— Le médecin te permet de te lever dans trois jours. C'est une fameuse nouvelle, celle-là, hein ?

Valentin essaya de se réjouir. Il n'y parvint guère : il aimait cette chambre, où Alice entrait, ce lit qu'elle bordait le soir; il n'eût demandé qu'à

rester malade, toujours, pour être toujours soigné par elle...

Les deux jeunes filles le munirent aussi de lectures. Il goûtait peu les ouvrages d'enfants. Il préférait les récits des grands voyages fabuleux, ou ceux des moments de l'histoire les plus riches de couleurs et de drames. Il était aussi curieux des affaires du jour, comme s'il eût senti que sa petite barque ignorée courait sur les eaux de leur large fleuve : quand il s'emparait d'un journal, il s'y plongeait, attentif, presque recueilli.

— Qu'est-ce qui peut t'intéresser là-dedans? lui demandait Estelle, qui ne lisait jamais que les feuilletons.

Il levait les yeux pour répondre :

— Tout!

Une fois, les deux jeunes filles le trouvèrent bouleversé sur un *Figaro* oublié depuis plusieurs jours au salon. Estelle l'interrogea :

— Qu'est-ce que tu as? qu'est-ce qui te met dans cet état?

Il posa le journal, en comprimant son émotion :

— Je lisais...

— Que lisais-tu?

Il prit son air fermé, et ne répondit pas. Alice répéta la question :

— Oui, que lisais-tu? Pourquoi ne veux-tu pas le dire?

Valentin ne pouvait rien cacher à son amie. Il ouvrit le journal devant elle, et pour s'expliquer, montra le compte rendu du procès Vaillant, d'Albert Bataille; puis, le front plissé, sa petite figure tendue dans une expression très grave, il souligna de l'ongle, dans la marge, le fragment qui résumait la plaidoirie où Me Labori racontait la poignante enfance du lanceur de bombes.

« *A douze ans, on l'a mis en apprentissage chez un confiseur. Impatient de liberté, l'enfant s'est enfui, et sa mère, remariée, a refusé de le recevoir. Une de ses tantes, une pauvre marchande des quatre saisons, lui donna un faible secours et lui dit :*

« — *Va, mon enfant, va droit devant toi; quand tu n'auras plus un centime, on t'arrêtera; alors, tu parleras de ton père, qui est gendarme en Corse, et tu demanderas qu'on te ramène à lui!*

« *Eh bien, messieurs les jurés, savez-vous ce qu'il advint de ce malheureux enfant?*

« *Les gendarmes l'arrêtèrent en effet sur la route. On télégraphia à son père, et M. Vaillant répondit :*

« — *J'ai eu la mère du nommé Auguste Vaillant pour maîtresse. Mais elle s'est mal conduite, je l'ai quittée. Depuis, elle s'est remariée, je crois.*

Je vous prie de faire reconduire l'enfant chez elle.

« *Malgré cela, comme il se réclame de moi, je lui envoie vingt francs pour qu'il puisse retourner près de sa mère.*

« *Je fais cela comme charité, et non comme une reconnaissance.* »

Les deux sœurs parcoururent ces lignes où tenait une si profonde détresse enfantine. Elles étaient encore sous le coup du verdict tout récent. Leur père l'avait approuvé, en disant, avec une lueur féroce au fond des yeux : « Celui-là, j'espère qu'on ne lui fera pas grâce ! »

— Comment ! s'écria Estelle, c'est à cause de ce misérable ?... Il est le dernier des criminels : n'as-tu pas honte de pleurer pour lui ?

Valentin cacha sa tête dans la poitrine d'Alice. Il ne retenait plus ses larmes ; la jeune fille l'entendit sangloter tout bas, pour elle seule :

— Tout le monde l'avait abandonné !...

Pendant que Valentin achevait sa convalescence, l'affaire des petits porteurs italiens suivait son cours. Un incident nouveau survint, comme exprès pour l'aggraver : trois enfants, employés dans une verrerie du Midi, s'enfuirent, errèrent quelque temps à travers la campagne, vinrent échouer à Marseille après une odyssée de faim, de misère, de

fatigues. La discussion, qui s'était apaisée, se ranima dans la presse : comme Délémont se trouvait sur la sellette, il en fut encore le point de mire.

— Ma parole ! dit-il à Romanèche qu'il voulait absolument gagner à sa cause, on croirait qu'il n'y a des enfants que chez moi ! Voici qu'on me rend responsable des malheurs qui leur arrivent à deux cents lieues d'ici. Voyons, vous qui aimez la logique, n'est-ce pas absurde, dites ?

Il s'irritait de voir que son beau-frère, au lieu de lui donner raison, répondait vaguement, en homme qui se réserve ; mais il n'osait plus crier trop fort. Ses actes autrefois si fermes, ses propos autrefois si catégoriques, trahissaient maintenant les hésitations d'une volonté vacillante : on le voyait d'un jour à l'autre changer d'avis ou d'attitude, prendre des décisions qui déconcertaient par leur brusquerie, les abandonner tout à coup. C'est ainsi qu'ayant un jour parlé à tort et à travers devant un reporter, il déclara le lendemain, au vu de ses paroles imprimées, qu'il n'en recevrait plus aucun. Mais les journalistes, trouvant sa porte fermée, interrogeaient pêle-mêle des ouvriers, des voisins, des passants. Il y en eut un qui fit une effrayante description de Step, aperçu dans sa niche avec ses yeux sanguinolents, ses bajoues pendantes, ses crocs menaçants. Un autre, ayant ren-

contré Mme Délémont, tira d'elle quelques paroles, les arrangea, les transforma, lui fit dire :

« — Ah ! Monsieur, si l'on savait ce qui se passe dans une usine !... si l'on savait !... »

Quand la phrase imprimée lui fut apportée par son mari furieux, la pauvre femme la lut et la relut sans la reconnaître. Ses yeux effarés erraient sur le journal, comme s'ils cherchaient le sens de caractères étrangers ; lui, debout, criait :

— Ce qui se passe dans mon usine, chacun peut le voir !... Mes souffleurs gagnent jusqu'à dix francs par jour, en certains moments davantage... Tout le monde est bien payé, jusqu'au dernier des manutentionnaires... Vous le savez mieux que personne, — et vous me tirez dans les jambes au moment où l'on me traite d'exploiteur et de cannibale !... Vous voulez donc ma perte ?... Vous voulez ma ruine ?...

Elle répondit, comme en rêve, sans le regarder :

— La ruine est là... Il y a longtemps... Je le sais bien...

Il leva les bras au ciel, exaspéré :

— Encore ces chimères, ces folies ! Informez-vous donc... Passez chez votre notaire... Je l'ai vu, moi, je lui ai parlé, je lui ai montré des chiffres ; il sait à quoi s'en tenir, à présent !...

Elle ne l'écoutait pas. Elle étendit lentement la main vers l'usine où flambaient les fours, vers les

cheminées qui lançaient leur fumée noire, vers les grandes maisons tristes de la Cité ouvrière :

— Vous avez construit sur le sable, dit-elle... Tout cela s'effondrera... Vous verrez... Tout!...

Cette image biblique exprimait avec tant de force un obscur pressentiment qui sommeillait au fond de lui, que Délémont en resta cloué au sol, sans trouver un mot à répondre, comme si une vision de désastres futurs se dressait soudain devant ses yeux.

Un autre coup lui vint de sa famille : *l'Égalité* publia un interview de Romanèche, qui l'atterra.

Jusqu'alors — et la quarantaine avait sonné pour lui, — le besoin, le travail forcé, la malechance enfermaient le professeur dans le cercle étroit de sa modeste existence. Il ne désespérait pas de le rompre un jour. Aimant à la fois la politique pour elle-même et en ambitieux, comme un joueur qui cherche dans les cartes le double plaisir du jeu et du gain, il croyait avec sincérité qu'il trouverait une occasion de s'en approcher, « pour y faire un peu de bien ». Cette intention, très honnête, relevait l'appétit du pouvoir qui le tourmentait comme un âpre besoin, mêlant dans son âme les mobiles désintéressés et les autres, selon les proportions nécessaires à former un de ces êtres dont le sort dépend des événements, et qui peuvent devenir, au gré des circonstances plutôt que d'après

leur valeur personnelle, de médiocres politiciens ou des hommes historiques. Comprit-il que l'entrée, dans son humble logis, du journaliste en quête de « lignes » à deux sous marquait l'heure attendue, ou l'accueillit-il sans deviner un messager de la destinée ? Sut-il peser ses paroles en calculant leurs effets, ou fut-ce un simple hasard qui en assura les résonnances ? Le petit reporter qui l'écouta, son stylographe à la main, portait sans s'en douter les débuts d'une grande carrière.

Après avoir exprimé le regret d'être interrogé sur une affaire « qui le touchait dans ses relations de famille », Romanèche esquissa de son beau-frère un portrait aussi adroit que perfide : celui d'un homme énergique, honnête, habile, franc du collier, tempérant par une certaine bonhomie plus ou moins naturelle l'âpreté de ses ambitions, incapable de commettre une action coupable selon la loi, susceptible, au contraire, d'un élan généreux, valant en somme bien mieux que la plupart de ses pareils : à preuve qu'en ce moment même, il soignait chez lui un orphelin « de sa parenté », qu'il élevait à ses frais, — « et dont j'ai accepté la tutelle, monsieur ! » Mais ce brave homme était un chef d'industrie : comment eût-il échappé aux nécessités de sa condition ? Il se montrait « humain » quand il réfléchissait, c'est-à-dire dans les cas exceptionnels, comme celui de l'orphelin. A l'ordinaire, il était

forcé de se modeler sur ses concurrents pour lutter contre eux avec leurs armes; il se faisait donc « égoïste, dur et cupide », puisque ces « qualités » sont indispensables dans une société « où la loi de la force opprime celle de la justice ». Dans la bataille des intérêts, le vainqueur n'est-il pas prisonnier de sa victoire ? La nécessité d'augmenter sans cesse son acquit, l'appétit qui se développe avec le succès, les ambitions de la concurrence paralysent dans l'usage quotidien ses sentiments généreux, en lui interdisant de les écouter. Délémont subissait la loi commune : il s'endurcissait en la subissant. Il ne distinguait plus depuis longtemps ni les défauts de son industrie, ni ceux des institutions patronales qu'il croyait fonder pour le bien de ses ouvriers et qui tournaient à son avantage, ni les misères dont il tirait profit, — tant les affaires accaparaient exclusivement son intelligence. Coupable? Non, pas lui, — mais la « sociélé capitaliste », puisqu'elle le forçait à être tel, la société qui dans tant d'autres cas semblables transforme le patron plutôt bienveillant en un exploiteur féroce ! — Abandonnant là-dessus les restes de son beau-frère, Romanèche s'engageait dans les généralités qui convenaient si bien à sa nature; et il lançait une profession de foi qui, pas neuve, à coup sûr, empruntait à l'épisode des enfants martyrs une éloquence pittoresque et chaleureuse : ce n'est pas tel ou tel acte isolé

qu'il importe de réprimer, c'est le régime même avec lequel il est temps d'en finir;... tant que le capital détiendra le pouvoir effectif, il en abusera pour contrarier l'avènement de la justice;... tant que la justice ne réglera pas nos relations économiques, il y aura dans cet ordre-là des bourreaux et des victimes, des négriers et des esclaves, des exploiteurs et des exploités;... et pourtant, le remède à tous ces maux est trouvé : il est dans les réformes sociales telles que les proclament « les grands annonciateurs collectivistes... »

Rien dans ces propos qui n'eût été dit mille fois. Mais sait-on d'où viennent les souffles qui portent au loin les paroles? Celles-ci furent entendues. De nombreux journaux les reproduisirent, les approuvèrent, les discutèrent ou les raillèrent. Et deux jours après, une note de *l'Égalité* promettait à ses lecteurs « la collaboration régulière de M. Maximilien Romanèche ».

Il avait trouvé sa voie : jusqu'alors il n'était sûr que de ses opinions; il eut désormais la même certitude dans son action, dans ses allures, dans ses desseins. Son beau-frère fut le premier à constater ce changement, en le voyant arriver le dimanche suivant, avec son fils aîné, l'air aussi naturel que si rien ne se fût passé.

— Tiens, c'est vous!...

Romanèche enleva ses gants fourrés en se frot-

tant les mains, avec une évidente satisfaction.

— A pied, mon cher, nous sommes venus à pied!... J'avais besoin d'un peu d'exercice : rien ne vous fouette l'esprit comme une bonne promenade, par un temps sec... Et Robert est très bon marcheur,... comme son père !

Revenu de sa surprise, le maître verrier s'écria :

— Vous arrivez ainsi chez un chien de capitaliste?... chez un infâme bourgeois?... chez un exploiteur sans cœur et sans entrailles?... Ma parole, mon cher, vous vous trompez de porte !...

Romanèche avait plus d'une fois subi de telles algarades, avec la complaisance du plus faible pour le plus fort. Cette humilité n'était plus de mise, maintenant qu'il sentait sa puissance :

— Hé, mon cher, de quoi vous plaignez-vous ? riposta-t-il sur le même ton, ne vous ai-je pas rendu pleine justice? J'ai reconnu vos qualités personnelles, je les ai louées, j'ai été jusqu'à dire que vous valez mieux que vos congénères, — et entre nous, je crois que vous vous valez tous !

En voyant qu'on lui tenait tête, Délémont baissa son diapason :

— Vous savez dans quelles difficultés je me débats... Vous le savez mieux que personne, Maximilien... Est-ce l'heure de m'attaquer?... Au moment où votre sacré gouvernement fait perquisitionner chez moi !

Romanèche rectifia :

— Le gouvernement? Vous voulez dire la Justice!

— Aujourd'hui, c'est tout un... Mais il s'agit de bien autre chose!... Je suis convoqué chez le juge d'instruction... Parfaitement!... Qu'est-ce que vous dites de ça?... Moi, un brave homme, — un vieux travailleur aussi, quoique vous me traitiez d'exploiteur,... vous, vous!...

Il s'échauffait, la voix vibrante :

— C'est ce qui me met hors de moi, voyez-vous!... Les gens qui ne me connaissent pas peuvent dire ce qu'ils veulent : mais vous, mon beau-frère!... vous qui me voyez à l'œuvre depuis tant d'années!... vous qui savez comment je tiens l'usine, comment je traite mes ouvriers!... Non, vraiment, c'est trop fort!... Si vous voulez écrire dans les journaux, vous pourriez au moins leur parler d'autre chose!...

Il n'était plus le despote qui dicte sa volonté : il discutait, il plaidait presque. Romanèche l'écoutait avec un air important d'arbitre :

— Avant tout, dit-il, chacun doit combattre selon ses forces pour le triomphe du bien commun et de la vérité. Vous aussi, vous me connaissez dès longtemps, vous savez ce que je pense sur cette question fondamentale!

Quelques jours auparavant, Délémont eût probablement répliqué, en haussant les épaules : « Des

idées! » Et ce terme, dans son esprit, englobait les chimères qui jaillissent de cerveaux fumeux pour gêner en pure perte les hommes positifs. Mais si son mépris pour toutes les abstractions restait le même, son beau-frère, maintenant, lui en imposait, avec cette barbe en avant et ce vaste front où s'organisait l'humanité nouvelle.

— La vérité, fit-il en hésitant, oui, bien sûr, c'est une belle chose... Je n'ai jamais prétendu le contraire, moi!... Et le bien commun, oui, oui, on n'y pense jamais trop... Mais ce n'est pas tout!... On peut aussi s'entr'aider, que diable! quand on est de la même famille,... sans faire tort à personne, bien entendu!... Puisque vous écrivez dans ces journaux démocratiques, socialistes, que sais-je! enfin, dans ces journaux qui m'attaquent,... vous pourriez m'y défendre un peu, ma parole!...

Romanèche bomba sa poitrine, dressé sur ses petites jambes comme un coq qui se hérisse pour le combat :

— Je défendrai d'abord mes opinions, déclara-t-il. Vous les connaissez, elles sont irréductibles!

Jusqu'alors, quand les deux beaux-frères se trouvaient aux prises, Délémont gardait toujours l'avantage du verbe haut, de la mine importante, de l'affirmation sans réplique. Voici que les rôles se renversaient : c'était l'autre qui levait la tête, et donnait le ton.

— Je suis un homme à principes, ajouta-t-il. L'occasion se présente d'entrer dans la lice où se débattent les grandes idées directrices de la marche humaine : que serais-je, si je ne la saisissais pas?

Délémont en convint, avec un geste évasif :

— C'est votre intérêt, dit-il. Chacun mène sa barque où il veut!

Il transposait sans malice, dans un langage à sa portée, les paroles de son beau-frère. Froissé, celui-ci riposta, sèchement :

— Pardon! Il ne s'agit pas de mon intérêt. Mon intérêt, c'est de vivre tranquille, dans mon enseignement. Je suis prêt à le sacrifier à l'intérêt commun : on a des devoirs envers la société. Voilà ce que j'ai voulu dire.

Délémont, qui suivait son idée, continua :

— Vous irez peut-être loin!... Dame, par le temps qui court!... Les journaux mènent à tout... Et puis, les principes, c'est une force comme une autre... Vous deviendrez député, pourquoi pas?...

Il eut un petit rire, qui sonna faux.

— ...Au moins, quand éclatera votre fameuse Révolution sociale, vous serez avec les chefs... Eh bien, vous empêcherez qu'on me colle au mur!

Romanèche rit à son tour, en montrant ses petites dents aiguës :

— Il faudra voir! répliqua-t-il.

Et Délémont l'emmena déjeuner, en se demandant s'il plaisantait.

Cet entretien ne fut pas sa dernière humiliation : deux jours après, il dut se rendre au Palais, pour répondre à la convocation du juge.

Il attendit trois mortelles heures, — lui qui ne savait pas attendre! — dans un long vestibule morne du deuxième étage. De temps en temps, quelque guenilleux venait s'asseoir sur la même banquette. Il lui jetait un regard de côté, puis se hâtait de détourner les yeux sur ses autres compagnons, de toute classe, de toute mise, de tout état, anxieux comme lui, trompant comme lui leur angoisse en changeant de place, en marchant, en consultant un calepin, en s'approchant des fenêtres qui plongent sur la vaste cour grise. Quand son œil inquiet rencontrait le regard bonasse de quelque agent, il le soutenait pour avoir l'air sans crainte; en réalité, il se sentait très faible, comme un insecte dans l'ombre d'une main lourde. Son cœur bondit quand enfin la petite porte de son juge s'ouvrit, quand il se trouva devant un homme courtois et glacé, investi d'une autorité sans égale, de qui dépendaient maintenant son honneur et sa liberté. Des questions scrutèrent sa conscience, comme un petit organe invisible à l'œil nu qu'on examine au microscope et qui révèle alors toute sa structure; des yeux effrayants en ouvrirent les replis secrets,

pour les fouiller avec la clairvoyance que donnent l'habitude de chercher les mobiles coupables, le parti pris de ne pas croire au bien, la résolution de découvrir le mensonge, le vice ou le crime. Il gardait assez de sang-froid pour comprendre que, complice par son ignorance voulue des abominations dont il avait tiré bénéfice, il ne l'était du moins par aucun fait déterminé. En lui montrant les carnets, le juge demandait :

— Ces grattages très apparents, comment se peut-il que vous ne les ayez pas vus?

Il répondait, et c'était vrai :

— Je n'ai pas vérifié les carnets!

Un de ces petits mensonges dont il émaillait volontiers sa conversation, par simple habitude, se dressait ici contre lui.

— Cependant, vous avez dit à M. Burier que vous les aviez examinés?

— Sommairement, peut-être. En tout cas, je n'ai regardé que les timbres et les signatures. Ce n'est pas moi qui les vérifie à l'habitude.

— C'est donc votre sous-directeur?

Il fallait bien répondre oui. Mais en même temps, retrouvant un peu de son orgueil pour défendre ce collaborateur fidèle, il s'écria :

— M. Soutre est le plus honnête homme du monde!... Si nous sommes là, c'est que nous avons été trompés tous les deux... Il n'y a qu'un cou-

pable : ce misérable Gotto, dont nous ignorions les manœuvres... Nous ne sommes pas des faussaires, monsieur le juge!... Voyons, ce serait par trop absurde!... Gratter des chiffres sur une pièce officielle!... Non!... Ma parole, vous n'y pensez pas!...

Il fut assez vite hors de cause. Soutre eut plus de peine à s'en tirer : la maladresse de ses réponses aggravait son cas; par moment, la peur rendait sa petite voix toute rauque, ou la coupait net; il se troublait, perdait la tête, battait la campagne en se contredisant. Quand il rentrait à l'usine après ces torturantes séances, il était si lamentable qu'il faisait pitié. Délémont le réconfortait :

— Mon pauvre Soutre, vous me faites de la peine, ma parole!... N'ayez donc pas cet air de condamné à mort : vous finirez par sortir de leurs griffes... J'en suis bien sorti, moi!... Prenez patience, et venez dîner à la maison, ce soir, pour vous remettre.

Soutre obéissait, les premiers temps avec efforts, gêné par la présence d'Alice, par la froideur méprisante de Bernard; puis, peu à peu, avec un certain plaisir, qu'il dut tout entier à la délicate sympathie dont Estelle l'entourait.

Une créature nouvelle sortait de cette jeune fille, jusqu'alors renfermée dans une longue jalousie, et tout entière aux soins de réprimer ou de

cacher les flux violents de son âme orageuse. Nature d'amour, incapable d'aucun autre sentiment et susceptible des moindres nuances de celui-là, elle avait cru l'éprouver tout entier dès les premiers frémissements de son cœur pour le seul homme qui eût passé dans son orbite, peut-être parce qu'il ne lui était pas destiné; bien qu'elle fût en vérité plus passionnée que tendre, comme les circonstances du moment exigeaient plus de douceur compatissante que de feu, elle développait un charme inattendu de dévouement et de ferveur. Dans des heures d'exaltation qu'elle cachait, elle eût souhaité Soutre plus malheureux encore, afin d'accomplir pour lui de sublimes sacrifices; elle l'eût désiré poursuivi, ruiné, prisonnier, misérable, pour partager avec lui la solitude, la misère ou la prison. Il ne devinait aucun de ces élans. Il en aurait été surpris s'il les eût soupçonnés. Il en sentait pourtant l'ardeur, et comprenait qu'il plaisait, qu'on l'acceptait, qu'un nouveau bonheur ne demandait qu'à lui sourire :

— ...Si seulement cette maudite affaire s'arrangeait ! soupirait-il.

II

— Eh bien, Soutre, voilà cette ennuyeuse affaire terminée. Non-lieu l'un et l'autre, je vous l'avais bien dit. Par exemple, *ils* y ont mis le temps. Avouez que vous avez passé quelques mauvais quarts d'heure?

— Des quarts d'heure, monsieur Délémont!... Des heures, voulez-vous dire. Et des journées, et des semaines. Il me semble que je sors d'un tunnel qui n'en finissait pas!

— Que ça vous apprenne au moins à connaître la vie, mon brave!... Éreintez-vous, consacrez vos forces, votre jeunesse, votre intelligence, à fonder une belle affaire, dépensez des mille et des cents pour augmenter le bien-être de vos ouvriers, soyez honnête, laborieux, équitable, vous n'en serez pas moins traité comme le dernier des malfaiteurs

si vous écornez une loi ridicule!... Faire sa pelote pour se retirer le plus tôt possible, voilà tout ce qu'on peut espérer aujourd'hui, dans l'industrie. Ces gens-là sont en train de nous le démontrer. Belle leçon, ma foi!... Vous l'avez reçue un peu durement, ce ne sera pas du temps perdu!

Soutre leva vers le ciel un regard de martyr.

— Peut-être... Mais ce temps-là, voyez-vous, monsieur Délémont, je ne le recommencerais pas pour un royaume!

— Un royaume, hé! hé! dans le siècle où nous sommes, ce n'est plus une récompense enviable. Les rois sont aussi malheureux, aussi tyrannisés que nous, mon cher!... Un royaume, non, non, je ne vous souhaite pas ça!... D'ailleurs, vous savez, je ne peux pas vous le donner!...

Il riait. Soutre rit aussi.

— Ah! monsieur Délémont, je ne vous en demande pas autant!

Le maître verrier ne plaisantait jamais longtemps. Il redevint sérieux, et se mit à accabler son sous-directeur d'une grêle de compliments, — lui qui pourtant ne les prodiguait pas à ses subordonnés.

— Savez-vous que vous vous êtes bien conduit, dans cette histoire?... Très bien, ma parole!... Vous n'avez pas décliné vos responsabilités, vous m'avez couvert comme un rempart... Un solide rempart,

ma foi, où *ils* ont fini par se casser le nez!... C'est d'autant plus méritoire, qu'au fond vous aviez une peur affreuse... Aussi vous voilà plus que jamais de la maison... Et je ne suis pas seul à vous estimer à votre prix : il y a quelqu'un qui pense comme moi... Oh! vous vous en êtes bien aperçu!... Et moi, donc!... On n'a pas les yeux dans sa poche, que diable!...

Soutre rougit comme un écolier.

— ...Que diriez-vous si nous reprenions certaine conversation... vous savez?... Au point où nous l'avions laissée?...

Il cligna de l'œil avec malice.

— ...Après tout, il n'y aurait qu'un prénom de changé!

En effet, le sentiment de Soutre s'était peu à peu reporté sur la deuxième sœur : plus jolie qu'Alice, elle avait un charme plus capiteux; son être, encore énigmatique, dégageait cette séduction de l'amour qui attire l'amour; sa sympathie avait été très douce dans le malheur; et puis, n'était-elle pas la fille du même père, la demoiselle de la même usine? Tant de choses restant pareilles, la substitution des personnes passerait inaperçue : seule, la cristallisation des années d'attente manquait à la fleur déposée dans la source merveilleuse. Soutre répondit donc comme précédemment, par l'exclamation enfantine dont il usait pour suppléer à son défaut d'éloquence.

— Oh! monsieur Délémont!...

— Nous nous étions trompés l'un et l'autre, poursuivit le maître verrier en s'animant. C'est fâcheux; mais nous reconnaissons l'erreur à temps... Ma fille aînée a des goûts, des opinions, des aspirations, comme elle dit, qui ne sont pas les nôtres; je dirai mieux, qui ne sont ni de notre milieu, ni de notre classe... Quel mari voudrait-elle? Un professeur, un écrivain, un socialiste, un Romanèche!... Comme s'il n'y en avait pas assez d'un dans la famille!... Nous avons eu tort de penser à elle, mon cher... Il est vrai qu'on ne peut pas savoir!... Pour moi, ces jeunes filles, vous comprenez, ce sont des livres fermés, bien que je sois leur père... Positivement, des livres fermés... Dame, j'ai eu autre chose à faire qu'à m'occuper de leurs petits cœurs!... Plus tard, quand je ne serai plus là, elles trouveront tout ce que j'ai amassé pour elles, et béniront ma mémoire. En attendant, elles gémissent parce que je ne les comprends pas. Et Dieu sait ce qu'elles pensent de moi!... Pourtant, je ne suis pas un mauvais père : je suis un homme occupé, qui pense à ses affaires, comme il y en a tant... Ah! si leur pauvre mère avait vécu!... Elle aurait tout deviné, elle, tout compris... Un cœur!... Un tact!... Elle voyait courir le vent...

Il s'interrompit, comme pour chercher du re-

gard, dans le lointain de sa vie, la bonne compagne perdue en chemin. Peut-être retrouva-t-il les traits aimés qui survivaient dans sa mémoire; il poussa un gros soupir, chargé de regrets, et reprit :

— Ma seconde femme ne l'a pas remplacée, allez!... Ce n'est pas qu'elle soit méchante, mon Dieu, non!... Mais... Enfin, il fallait sauver l'usine!... D'ailleurs, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit, ni de moi : et pour vous, les choses vont s'arranger... Cette fois, il n'y a pas un doute : Estelle est bien la femme qu'il vous faut. Et vous lui plaisez, j'en suis sûr... Ne faites pas le modeste : je vous dis que vous lui plaisez!... C'est un point qui a sa petite importance... Avec Alice, il n'y avait pas de sympathie : vous auriez été, comme on dit, le ménage de la carpe et du lapin. Avec Estelle, vous serez un couple parfaitement assorti... Elle n'aura pas d'aspirations, celle-là, elle prendra la vie comme elle est, les gens comme ils sont, sans chercher midi à quatorze heures... Et vous pourrez être très heureux ensemble, — pourvu que vous n'ayez pas trop d'enfants?...

Il rit bruyamment de sa plaisanterie :

— Voyons, qu'en pensez-vous?...

— Si Mlle Estelle veut bien m'accepter, monsieur Délémont..., si elle veut bien,... moi je ne demanderais pas mieux,... c'est clair!...

Affaire en règle ! De l'avoir si prestement conduite, Délémont retrouvait son ancienne assurance. Il fendit l'air de sa main droite — un geste qu'il ne faisait plus guère, depuis quelque temps, — et il déclara :

— J'en réponds !... Voulez-vous que je vous dise tout, — pour vous donner confiance ?... Ma sœur Claire m'avait averti... Oui, elle a eu des soupçons, ce certain soir où Estelle s'est évanouie, — vous vous rappelez ?... Et c'est une fine mouche, celle-là, avec ses airs détachés... Vous voyez que ça ira... Quant aux arrangements matériels, rien de changé à ce que nous avions dit, n'est-ce pas ?

— Comme vous voudrez, monsieur Délémont !

— Vous avez confiance en moi, et c'est juste !... Dans tout cela, vous le savez bien, je pense d'abord à l'usine : je veux qu'elle soit entre bonnes mains quand je ne serai plus là ; je veux qu'il n'y ait pas entre mes héritiers des querelles de succession dont elle pâtirait... C'est pourquoi je prends tant de précautions, mon bon Soutre !

La conversation se tenait dans ce bureau où aboutissaient toutes les affaires de Délémont. Les deux hommes étaient d'accord. Comme ils allaient terminer, ils aperçurent en même temps Antoine Burier, qui partait après sa visite. Ils se regardèrent en serrant les dents. Délémont, les pointes de ses

sourcils hérissées en virgules, formula leur commune pensée :

— Qu'a-t-il encore à venir ici, l'animal?... L'aurons-nous donc toujours sur le dos !... Ne nous a-t-il pas fait tout le mal qu'il peut faire ?...

Tous deux gardaient la même rancune à l'inspecteur : avec un autre, plus accommodant, moins fanatique, capable de comprendre leurs difficultés ou de tenir compte des circonstances, ils n'auraient jamais eu cette stupide affaire; aussi, dans l'inconscience qui rejette sur autrui les conséquences de nos fautes, voyaient-ils en lui seul l'auteur de leurs ennuis.

— Moi qui trouvais leurs lois bonnes ! marmonna Soutre.

Il rapprocha ses poings vigoureux dans un geste d'étrangleur. Son patron, d'un petit signe amical, lui recommanda la prudence :

— Pas de bêtises, mon bon !... Ne le cassez pas !... On vous le ferait payer trop cher !...

Délémont redoutait toujours les colères du géant, si bien dompté pourtant, si pacifique à l'ordinaire, comme on craint un réveil de férocité dans ces chiens très doux, mais trop forts, qui peuvent devenir terribles.

— Bien sûr ! répondit Soutre en dévorant des yeux Burier à travers la vitre, on ne peut pas toujours traiter les gens comme ils le méritent... On

ne peut pas, quand même on en a rudement envie!... Pourtant, si je le tenais dans un coin..., et si j'étais sûr que personne ne nous voie..., ah! ma fois, je crois bien que...

— Bah! interrompit Délémont, ce qui est passé est passé.... D'ailleurs, s'il vous a corrigé de vos sottes idées de socialisme, de collectivisme, de solidarité et de toutes ces chinoiseries, savez-vous qu'il vous aura rendu service, en somme?

Soutre balança sa grosse tête en répondant, avec conviction :

— Oh! pour ça, monsieur Délémont, vous pouvez être tranquille! Après ce qui nous est arrivé, on a son siège fait!...

N'ayant cette fois rien aperçu de suspect autour des ouvreaux, l'inspecteur s'en allait, paisiblement, en se louant de ce bon ordre. Le dernier mot restait à la loi : il pouvait s'en attribuer quelque mérite, et se réjouir comme d'une bonne victoire. Désormais, sur ce point du moins, il n'y aurait probablement plus que de faibles résistances, jusqu'au jour où, l'esprit routinier des patrons maté, ils ne sentiraient même plus le joug qui leur paraissait intolérable. Son chemin passant sous la fenêtre du bureau, il tourna machinalement la tête et surprit les regards rancuneux des deux directeurs. Il les salua. Délémont, qui avait son chapeau sur la tête, en toucha le bord, tandis qu'un flux de

sang colorait ses joues; Soutre feignit de ne rien voir. Alors, la légitime satisfaction de Burier se nuança d'une ombre de mélancolie. Certes, il ne se souciait jamais des malédictions dont l'accablaient en pensée, d'un bout à l'autre de sa circonscription, les industriels récalcitrants, les sous-directeurs serviles, parfois même les contre-maîtres inintelligents, et jusqu'à des ouvriers incapables de sacrifier leurs intérêts immédiats à ceux de l'avenir; il en souriait plutôt, ayant conscience de remplir un rôle utile, de défendre le bien commun contre l'aveuglement des égoïsmes, de préparer pour les temps futurs plus d'aisance, de joie, de justice, et aussi d'être plus fort qu'eux tous, soutenu par le formidable appareil dont il était une pièce et qu'il pouvait actionner. Ici toutefois, l'accomplissement de son devoir lui laissait un arrière-goût amer : la rancœur d'un sacrifice qui n'est pas encore accepté, le regret d'un bonheur qu'on a vu passer sans le saisir, la meurtrissure de l'avoir perdu. Ainsi, sa pensée revint à celle qu'il revit au chevet du petit Beppo, à celle dont il s'était senti si proche pendant une heure inoubliable de bonté, et que dès lors son cœur appelait. Qu'elle était loin, maintenant! Qui sait même? peut-être qu'elle aussi le regardait comme un ennemi, peut-être qu'elle se reprochait comme une faiblesse sa furtive sympathie...

Et voici : au moment où le portail se refermait derrière le jeune homme, il reconnut Alice au bout du pont, à la place même où il l'avait une fois déjà rencontrée. Elle s'avançait, toute seule, — comme elle le serait peut-être toujours dans la vie, – toute charmante aussi, frileuse et gracieuse dans sa jaquette de caracul. Elle marchait d'un pas souple et léger, elle allait fuir comme dans un vol, peut-être que des mois et des ans s'écouleraient sans ramener le hasard d'une telle rencontre. En la saluant, Burier l'implora d'un regard qu'elle comprit. Elle eut une seconde d'hésitation, — un coup d'œil vers l'usine, — et s'arrêta, la main tendue. La même émotion les tint un instant muets l'un devant l'autre, désespérant peut-être ensemble de pouvoir se dire, là, sur ce trottoir, en deux minutes, tout ce qu'ils avaient dans l'âme, tout ce qu'ils voulaient savoir.

— Cette pénible affaire est terminée, mademoiselle, fit Burier, — s'étonnant des paroles qu'il prononçait, tandis que tant d'autres chantaient dans son cœur... Vous ne sauriez croire combien j'en suis heureux... Que pouvais-je faire? Le devoir exigeait... Vous l'avez compris, j'en suis sûr... Mais quel soulagement pour moi de savoir qu'elle n'a de suites fâcheuses pour personne!

Sans oser le regarder, Alice murmura, — et son

accent profond transposait ailleurs le sens de sa réponse :

— Oui, c'est fini, maintenant !...

Son regard fuyait loin devant elle, vers l'horizon gris, vers l'horizon triste. Ils se turent encore. Les fumées de l'usine montaient dans le ciel d'hiver. Le fleuve courait librement sous leurs pieds, l'air léger courait librement à travers l'espace, — et il y avait entre eux une masse invisible de volontés étrangères que leur volonté n'écarterait jamais, des forces plus fortes qu'elle, qui les séparaient.

— Je crois que monsieur votre père m'en veut beaucoup, reprit Burier... Je le sais !... Je vous assure qu'il est injuste !... Tout autre, à ma place, eût agi comme moi... Il ne se doutera peut-être jamais que j'ai failli manquer à mon devoir !... Oui, j'en ai eu un instant l'idée et la tentation... Si j'avais pu sans trahison lui épargner ces ennuis,... je vous assure que je l'aurais fait, mademoiselle !

Sa voix trembla et se fit très basse :

— Je l'aurais fait... pour vous !

Les yeux d'Alice se voilèrent :

— Vous avez bien fait, répondit-elle... Il faut toujours faire ce qu'on doit,... avant tout..., à tout prix...

— Vous ne partagez donc pas les sentiments

de votre père?... Vous ne m'en voulez pas?...

Cette fois, elle le regarda bien en face, offensée dans sa loyauté par un tel soupçon :

— Avez-vous pu le croire?

— Je l'ai craint! s'écria Burier... Pardonnez-moi : je ne vous voyais plus... Mais si je savais, ah! si je savais!... Vous m'avez compris, je le sens!... Vous m'avez compris, n'est-ce pas?... Quelquefois, voyez-vous, ce qui paraît si difficile,... avec du courage et de l'énergie..., quand on est d'accord, quand on ne craint rien,... on finit quand même par réussir, si l'on veut!...

Elle secoua la tête en murmurant :

— Il y a des choses... des choses qui sont impossibles...

Burier répliqua, avec plus d'énergie :

— Impossible! Ce mot a-t-il un sens?... Si vous vouliez comme je voudrais, moi!... Si vous me faisiez un signe!... Ah! je vous réponds qu'il n'y aurait rien d'impossible!...

Il s'exaltait, en homme de conquête prêt à tout pour atteindre au but, qui ne craint ni de frapper ni de marcher sur des victimes. Mais Alice était d'autre essence : quand il s'agissait d'elle-même, son instinct généreux préférait la résignation à la lutte. Elle répéta son doux geste négatif, ses paroles qui renonçaient :

— Il y a des choses impossibles...

Puis, sans lui tendre la main, en inclinant la tête avec une tristesse infinie, elle laissa tomber le mot des séparations suprêmes :

— Adieu !...

Burier n'eut pas le courage de répondre. Debout au bord du trottoir, il la vit s'éloigner, d'un pas alourdi, — s'arrêter un instant devant le grand portail, — disparaître, comme si l'usine la prenait...

Quelques minutes après, appuyé au parapet de l'hirondelle qui le ramenait en ville, il regardait fuir les bâtiments de la verrerie, l'enseigne bleue où s'étalait en lettres blanches le nom d'Alcide Délémont, les petites fenêtres de la Cité ouvrière, les cheminées en briques panachées de fumée noire. C'était cela qui le repoussait : ces fours, ce verre incandescent, ces misérables bouteilles !... Ah ! quand viendrait le jour où il n'y aurait plus, pour séparer les cœurs qui s'aiment, tant d'intérêts, d'iniquités, de haines, et les flots de la méchanceté des hommes impuissants à réaliser un peu de bien sans souffrir ou semer la souffrance !...

Comme les eaux fantasques d'un torrent réunissent ou séparent les feuilles tombées, ainsi les courants de la vie, au hasard de leurs jeux indifférents, séparent ou réunissent les cœurs qu'ils emportent. Un de leurs remous avait éloigné l'un

de l'autre Alice et Burier qui, rapprochés un instant, ne se rencontreraient peut-être jamais plus; un autre allait réunir Estelle et Soutre, pour le long voyage à travers les vallées incertaines.

Alice avait suivi la partie que jouait Estelle, sans la prendre trop au sérieux : coquetterie, pensait-elle, ou caprice, ou peut-être revanche de sentiments froissés qu'elle soupçonnait sans les comprendre. Elle ne supposait pas que sa sœur, connaissant les motifs de sa rupture avec Soutre, pût s'éprendre d'un tel homme. Sans doute, leur père l'ayant ramené, il fallait le subir, à peu près comme ou supportait les fumées ou le bruit de l'usine, les aboiements de Step, tant d'autres incommodités auxquelles les affaires ouvraient la maison. Même, on y pouvait mettre cette bonne grâce extérieure qu'il est d'usage d'apporter à de telles compromissions, une fois consenties. Et c'était là l'extrême limite des concessions possibles. Comment d'ailleurs Soutre aurait-il l'audace, sachant son passé connu, se sentant jugé, de renouveler auprès de la seconde sœur la tentative repoussée par l'aînée? Toutefois, lorsqu'Alice, après le non-lieu, remarqua qu'il déposait ses airs de chien battu pour revenir à l'ancienne familiarité, le soupçon se dessina dans son esprit. Après avoir pris conseil de Bernard, elle voulut avertir Estelle. Aux premiers mots, elle vit se dresser contre elle

la volonté d'un de ces êtres de proie qui ne lâchent rien de ce qu'ils tiennent, appuyée encore par la force d'une passion ardente qu'elle ne pouvait pas plus mesurer qu'éprouver, par la violence d'une âme aux instincts dominateurs, qui ne leur refuse rien.

— ...Tu veux parler de cette créature, Alice? M. Soutre ne la voit plus, depuis qu'il vient ici pour moi !

Une telle réponse marquait si bien la mésentente ! Alice pensait aux droits acquis de la maîtresse, au double jeu de l'amant, à ce qu'il y aurait de vil et de fragile dans une famille fondée ainsi sur la trahison, le mensonge, la lâcheté. Aucun souci pareil n'effleura l'esprit d'Estelle : voulant l'amour, croyant l'avoir trouvé, elle prenait sans scrupule, dans une poussée brutale de son sens possessif, l'homme sans cœur et sans foi qui quittait l'autre.

— C'est ce qu'il y a d'odieux dans son cas! s'écria Alice.

Un mouvement irrité de sa sœur ne l'arrêta pas.

— Il a séduit cette pauvre fille, il a fait sa honte et son malheur en sachant d'avance qu'il l'abandonnerait, puisqu'il avait ses plans, puisqu'il prétendait m'aimer... Pendant plus de deux ans, il n'a fait que mentir et tromper.

— Tromper qui?... Toi peut-être!... Elle sûrement!... Mais moi? Non!... Tout cela, c'est son passé : je le connais, je l'oublie, je n'en veux rien savoir!... Il ne m'aimait pas encore : je crois qu'il ne m'avait jamais vue. Mais puisque c'est moi qu'il aime à présent, — enfin!... Puisque c'est bien moi, — moi toute seule!... Va, je ne lui demande rien de plus! Le reste, oh! le reste!...

Son geste effaça le monde, avec une telle ardeur de passion, qu'Alice, devinant soudain, s'écria :

— Tu l'aimais donc?... avant?...

Estelle, surprise aussi :

— Tu ne t'en doutais pas?

— Oh! comment peux-tu croire!... Si j'avais su!...

— Tu vois!... Chacun poursuit son bonheur, sans regarder à droite ni à gauche... Tu te croyais aimée, tu n'aimais pas, et pourtant tu marchais sur mon cœur. Ah! l'as-tu piétiné, l'as-tu déchiré, sans t'en apercevoir! J'ai cru parfois que tu y mettais de l'orgueil et de la cruauté... Positivement, je l'ai cru... Et je t'ai haïe... Mais je ne t'en veux plus, va!... Cela aussi, c'est le passé. Tu me demandes pourquoi je le rappelle!... Oh! pour te montrer que nous nous valons tous, simplement!... Crois-moi, ne méprise personne. Partout la vie et

les gens sont les mêmes... Chacun happe au vol ce qu'il désire et peut étreindre, l'argent, le bonheur, la gloire, l'amour. La part des autres? Qu'ils se la fassent, et que chacun garde ce qu'il a!...

Son front rayonnait de jeunesse; sous ses beaux cheveux blonds, ses yeux avaient l'éclat et son teint la fraîcheur du printemps : où ses dix-neuf ans avaient-ils puisé cette abominable sagesse? dans quels désenchantements? derrière quelles expériences? au fond de quelles sources empoisonnées? Alice, en l'écoutant, croyait reconnaître quelques-uns des préceptes paternels, transposés dans un ordre où leur férocité ressortait en vigueur, par contraste avec le sentiment même qu'ils déformaient et viciaient jusque dans son essence.

— O ma pauvre sœur, dit-elle, que tu as dû souffrir, pour en être là!...

Pendant des heures et des jours, elle devait songer longuement à cette révélation foudroyante d'une âme si proche, qu'elle n'avait jamais sondée, jamais connue, jamais pressentie, et qui garda son mystère, même après qu'un éclair en eut sillonné les ténèbres. Cette âme était pourtant celle d'un être lié à elle par la plus proche parenté du sang. Ah! qu'attendre des autres, quand on est si différent des siens? qu'espérer de l'avenir? que demander à la vie? En voyant Soutre revenir,

avec sa grosse figure réjouie d'homme sans reproches, pour prendre à côté de sa sœur la place qu'il avait eue auprès d'elle, Alice se promettait de vivre et de mourir seule, et songeait que l'unique amour digne d'être vécu est celui qui se cache et qui fuit, — comme le sien.

III

Aux jours agités qui précipitent les destinées, succèdent des périodes plus lentes, où l'on glisse au fil de la vie en s'apercevant à peine de son propre mouvement. Nous croyons alors que ce courant paisible nous porte aux rivages choisis, nous ouvrons avec confiance la voile au vent. Mais tantôt c'est le vent qui change, tantôt c'est nous qui changeons; et le rivage passe et le port est ailleurs. De même, des eaux invisibles rongent dans leurs assises souterraines les hautes roches dont nous croyions les formes éternelles. Nous ne savons rien de ce travail secret, que poursuit la patience de la nature, pour des fins que nous ignorons. Pourtant la minute arrive où l'œuvre étant achevée, un large pan s'effondre en

avalanche, en sorte qu'une autre montagne dresse des formes nouvelles à notre horizon...

Des jours s'enfuirent, marqués à peine par quelques-uns de ces épisodes qui laissent peu de traces dans la mémoire. Valentin repartit pour son lycée, en cachant sa peine, en refoulant ses larmes; — Dotty ne prit pas la rougeole, sans que l'angoisse morbide de sa mère en diminuât pour cela; — Délémont ouvrit à Estelle, pour l'achat du trousseau, un crédit plus généreux que la jeune fille ne l'eût espéré; — on fit quelques visites; — Soutre, de plus en plus épris de sa fiancée, fâcha son futur beau-père en se montrant par trop magnifique.

— Soutre, vous perdez la tête, ma parole!... Que signifient ces débauches de fleurs?... Vous n'y pensez pas, elles se fanent, on les jette, et vous n'avez plus votre argent!

Soutre baissait l'oreille, mais recommençait le lendemain; alors le maître verrier s'en prenait à sa fille :

— Voyons, Estelle, comment peux-tu tolérer un pareil gaspillage?... Tu n'épouses pas un millionnaire, que diable! Si vous commencez ainsi, vous finirez à l'Assistance publique.

La jeune fille, qu'enchantaient ces folies, le bravait en riant :

— On n'est fiancé qu'une fois, père!

— Heureusement! grognait-il... Si l'on ne se

dépêche pas d'en finir, cet animal se mettra en ménage avec des dettes... Ah! ce n'est pas moi qui me serais ruiné pour des fleurs!... Et ta pauvre mère, qu'aurait-elle dit, en voyant arriver des bouquets de ces dimensions!... Deux sous de violettes, quand j'y pensais, et ça n'était pas tous les jours!...

Quelques nuages traversèrent le ciel des fiancés.

Pour Soutre, ce fut d'abord une rencontre avec Burier, qui réveilla l'ancienne blessure. Il n'avait eu garde, cette fois, de lui faire part de son mariage; mais l'inspecteur, averti par la rumeur publique, eut la malice de le féliciter de ses « nouvelles fiançailles ». Le coup porta : debout sur ses fortes jambes, au milieu de la cour, Soutre se balançait comme un ours, en cherchant une réponse difficile à trouver pour un homme à l'esprit si lent. Ah! s'il avait pu planter son poing vigoureux dans cette figure blonde, qui pétillait d'ironie! Mais il se rappela les recommandations de son futur beau-père, se contint, et dit :

— Hé! que voulez-vous, monsieur l'inspecteur, tout s'arrange, à la fin, tout s'arrange!

Il ajouta pour en imposer davantage, en imitant sans s'en apercevoir le mot, le ton, la désinvolture du patron :

— Ma parole!...

Burier aurait souri du pastiche s'il n'eût fait sur

eux tous un retour qui l'inclinait plutôt à la mélancolie.

— Non, monsieur Soutre, tout ne s'arrange pas pour tout le monde, ne croyez pas ça!... Il y a des gens qui ont de la chance, vous en êtes, tant mieux pour vous!...

Les airs sardoniques de l'inspecteur ne pouvaient obscurcir qu'un instant le bonheur de Soutre : la persistante froideur de Bernard l'inquiétait bien plus. Il se sentait jugé, avec une sévérité intransigeante, par un homme très jeune, mais d'un caractère déjà formé, avec lequel il aurait à compter plus tard, et qu'il aurait voulu ramener. Toutes ses avances furent repoussées, avec une correction qui ne lui permettait pas de se fâcher; elles allaient à fins contraires; même un jour qu'il les soulignait un peu trop, il s'attira cette mortifiante réponse :

— Nous allons être de la même famille, Soutre, nous ne serons jamais de la même espèce!

Plus généreuse, Alice évitait de montrer des sentiments pareils; mais dans les silences qu'elle gardait, Soutre entendait un blâme. Il fermait l'oreille : le muet reproche l'atteignait quand même, et l'idée qu'il n'aurait jamais l'estime de « ces deux-là » gâtait son bonheur, — d'autant plus persistante et maligne qu'il leur vouait toute la sienne.

— Bernard est un blanc-bec, lui disait Délémont, Laissez-le prendre ses grands airs, ça lui passera, avec le temps, quand il connaîtra la vie!...

Il y avait encore Angèle, l'abandonnée, à laquelle Soutre pensait quelquefois avec une vague inquiétude. Après des lettres de reproches, de vains essais pour le rencontrer, des heures passées à le guetter en rôdant autour de l'usine, elle ne donnait plus signe d'existence. Il se plaisait donc à la croire oublieuse ou consolée. Toutefois, n'étant pas sûr qu'elle le fût, il gardait un doute, craignait l'incertain, s'assombrissait une heure, puis cessait d'y penser et se livrait à la douceur du moment présent. Il ne sut pas que sa fiancée reçut une lettre à peu près semblable à celle d'Alice, mais irritée par les rancunes prolongées, les longues attentes inutiles, les humiliations ajoutées à la douleur.

La lecture de cette lettre souleva dans l'âme orageuse d'Estelle une tempête courte et violente, dont son visage ne trahit rien : d'abord, un éclair de cette jalousie rétrospective qu'elle se flattait d'ignorer, et le réveil soudain des anciennes blessures; — puis, la nette volonté de repousser ce passé dans le gouffre du passé; — en même temps, à certaines phrases de menace, la peur des habituelles vengeances, du revolver, du vitriol surtout; — enfin, prise aussitôt, la décision de garder pour soi seule la brûlure de son souci : et la lettre

fut froissée, déchirée, jetée au vent, sans un mot à personne...

C'est ainsi qu'arriva le jour de la noce.

Elle devait être très simple : un déjeuner de famille au retour de l'église, avant le départ des époux qui auraient deux semaines d'intimité dans un pays de lumière. On n'invita que les Romanèche et — sur les instances d'Alice — Valentin; Lustreau et le médecin seraient témoins, avec Bernard et Maximilien. Impossible de mieux satisfaire à l'horreur de Délémont pour toute espèce de dérangement; le mariage de sa fille lui prendrait à peine la moitié de l'après-midi.

A l'heure exacte, les voitures vinrent chercher la noce, qu'elles emportèrent au trot vers la jolie église de Saint-Étienne d'Issy. Délémont tenait à rester simple; pourtant il n'entendait pas qu'on pût le taxer d'avarice : tout en grognant contre la bêtise de la mode, il avait donc commandé les fleurs nécessaires. La cérémonie se passa sans qu'aucun détail apparent en troublât la correction. Elle n'en fut pas moins un beau sujet d'observation pour Romanèche, qui conduisait Alice.

Depuis qu'il corrigeait la société et réformait le monde deux fois la semaine en trois ou quatre compactes colonnes de *l'Égalité*, le professeur examinait les choses au double point de vue de ce qui est et de ce qui — selon lui, — devrait être.

Ainsi développé par l'exercice, son sens critique s'aiguisait chaque jour, en devenant plus intraitable. Récemment encore, pendant que l'opinion se déchaînait contre son beau-frère, il n'avait, par égard pour lui, exprimé qu'une part de sa pensée à propos des petits verriers; mais cette phase hésitante de son développement était déjà dépassée : il n'appartenait plus qu'à la démocratie, comme il le disait à l'occasion; or, comme il le disait encore, un homme qui se dévoue à cette grande cause ne connaît plus ni ami ni famille, puisqu'on ne peut aimer d'un même amour le bien des siens et le bien de tous, et qu'on se trouve presque toujours à un moment donné mis par les circonstances en demeure de choisir. Aussi, sous le grand crucifix peint surmonté de deux anges en ronde-bosse, ne voyait-il pas des parents et des alliés, pour lesquels un homme ordinaire est susceptible d'éprouver certaines fa blesses, peut-être parce qu'il leur a dû quelque appui dans des moments difficiles, ou quelques preuves d'affection : il ne voyait que des « bourgeois », accomplissant dans l'esprit de leur caste ennemie les rites convenus d'un des grands actes de la vie qu'ils ont le plus profondément déformé. Ses petits yeux couraient autour de lui, se posaient sur les assistants, leur ouvraient les cœurs, en sondaient les replis; puis il rapprochait ce butin de la récolte idéale cueillie dans un

monde que l'argent n'aurait pas corrompu, qui connaîtrait d'autres intérêts que ceux de l'échange et du gain, où des loisirs égaux et des ressources normales laisseraient à chacun la possibilité d'écarter le calcul des actes que le sentiment ou la raison devraient seuls gouverner. Un père mariant sa fille, par exemple, quels intérêts supérieurs ne doit-il pas consulter avant de songer aux petits intérêts matériels de la dot, des espérances, des relations! Comme il doit être sûr de la santé, du caractère, de l'intelligence et du cœur de l'homme auquel il confie ce dépôt sans prix : celle qui deviendra mère! Comme il doit peser toutes ses responsabilités, puisque le consentement qu'il donne prépare l'avenir de la race! Or, ce père-là, ce petit homme solide, musclé, rougeaud, énergique, ce vainqueur dans la bataille des affaires, amenait sa fille à l'autel sans autre souci que d'assurer après soi la bonne marche de son usine. Il pardonnait la faute de son gendre parce qu'il lui croyait des capacités industrielles, en prenant d'ailleurs mille précautions pour lui enlever la possibilité d'être mauvais administrateur des biens communs, tout en lui laissant celle d'être mauvais époux et mauvais père. Et nul doute n'effleurait ce calculateur prévoyant sur la solidité de l'œuvre ainsi préparée, de la famille établie sur de tels fondements!

Romanèche se pencha à l'oreille d'Alice, et dit :

— Votre père a l'air ravi : il est évidemment persuadé que ce mariage est une excellente affaire!

La jeune fille serra légèrement les lèvres; son visage prit une expression presque douloureuse. Romanèche rentra le cou, la barbe pliée contre sa poitrine, et poursuivit ses réflexions :

Si le père méconnaissait ainsi l'essence et la destination du mariage, que penser des sentiments de l'époux! Pour celui-ci, l'affaire était encore une plus belle affaire : un gros lot, une aubaine, un « coup » inespéré. Fils d'ouvrier, pauvre comme un ver, ignorant, n'ayant un peu d'intelligence que dans sa partie, né pour être fort de la Halle ou hercule forain, voici qu'il passait de la gêne à la fortune, de l'état de prolétaire à celui de capitaliste. Un tel saut valait bien l'infamie qu'il coûtait. Qu'importait la victime! Le mal qu'on fait, dans cet ordre-là, ne laisse pas de traces : une société soumise encore à la loi barbare de la force pardonne les moyens, pourvu que le but soit atteint. Aussi, moulé dans son habit neuf, un ironique bouquet blanc à la boutonnière, le géant se carrait dans une satisfaction qu'exprimaient jusqu'à son dos d'Atlas, jusqu'à son cou puissant plissé sur le col, jusqu'à ses larges oreilles un peu écartées, qui

rougissaient. La seule chose qui peut-être le troublait, c'était la déchirure du gant de sa main droite, dont une couture avait éclaté : il considéra longuement le morceau de peau brune qui s'étalait à cette malencontreuse ouverture, dont il essaya sans succès de rapprocher les bords, et finit par la cacher dans sa main gauche. Romanèche songea que cette incorection de tenue, visible à tous, le gênait beaucoup plus que la tache de son passé, ignorée de la plupart; il souffla à l'oreille de sa nièce :

— Et Soutre?... Regardez-le!... Même de dos, n'est-ce pas l'image d'un homme heureux, sans peur ni reproches?...

La jeune fille devina les critiques qui s'armaient dans le crâne belliqueux de son oncle. Elle les approuvait, certes, tant qu'elles demeuraient générales; mais à les voir appliquer si crûment aux siens, elle se révolta, et sans y songer, avança d'instinct, pour les défendre, l'argument qu'une convention tacite invoque et accepte dès qu'on discute ces combinaisons matrimoniales dont l'intérêt seul est l'inavouable motif :

— Soutre est sincèrement épris...

Sa bonne foi la força d'ajouter :

— ...Maintenant!

Romanèche leva les yeux en serrant les lèvres; sa barbe en avant frétilla : meilleure que tant d'autres, celle-ci restait de sa caste! Elle la blâmait

quelquefois, mais pour tomber en garde aussitôt qu'on en approchait le fer salutaire; elle l'excusait, en attendant d'en avoir un jour les calculs, l'égoïsme, l'hypocrisie, les mensonges, la rapacité. Un souffle d'idéal l'avait préservée de cette union vile : demain, elle s'agenouillerait sur les mêmes coussins pour en contracter une pareille, — ou une pire! Il se tourna vers elle et lui demanda, en la regardant au fond des yeux :

— Est-ce bien vous qui me dites cela?

Alice rougit.

— En tout cas, souffla-t-elle, ma sœur est éprise, elle, sincèrement! Je n'en suis que trop sûre : il y a longtemps qu'elle l'aimait.

Que cachait cette demi-confidence? quel nouveau mystère? quels arrangements louches que la cérémonie pieuse voilait de ses fleurs, de sa musique, de ses prières? En ce moment même, le prêtre prononçait la bénédiction : les têtes des époux agenouillés se penchaient sur le dossier des prie-dieu; derrière eux, le père s'inclinait aussi, les yeux mi-clos, dans une pose très recueillie; Mme Délémont l'imitait, — et Claire — pourtant dressée à bonne école! — et Lustreau, et le médecin lui-même, — un vieux sceptique qui se targuait de son incroyance et plaisantait les miracles! Tous s'agenouillaient, se relevaient, s'inclinaient comme si chacun de leurs gestes de

commande eût exprimé quelque sentiment sincère. Aucun d'eux ne rattachait ces actes routiniers à la grande pensée religieuse qui les inspira dans les origines : ils obéissaient à l'usage, ils suivaient le cérémonial, sans que leur âme y fût pour rien. Ainsi faisaient presque tous ceux de leur classe, enduits d'hypocrisie, attachés aux formes, soucieux encore de la tenue, — mais incapables d'un effort pour rapprocher leurs actes ou leurs âmes de l'idéal dont leurs mômeries seules attestaient encore le respect. Malgré la solennité de la minute, Romanèche voulut jeter à l'oreille d'Alice un mot d'ironie : la jeune fille s'était inclinée comme les autres, et l'on eût pu croire qu'elle priait, — positivement!

La cérémonie était terminée. L'orgue attaqua cette marche nuptiale de Mendelssohn, dont l'éclat factice convient si justement à ces rites sans foi. Le cortège traversa l'église. Délémont, souriant, envoyait de petits saluts aux figures qu'il reconnaissait dans l'assistance. Alice avait repris le bras de son oncle qui lui dit, en entrant dans la sacristie :

— Quand je pense que Soutre a dû se munir d'un billet de confession!...

Après la signature et le défilé, les voitures partirent au trot par la rue de l'Abbé-Grégoire. Vis-à-vis de Romanèche, Dotty, mignonne dans sa

robe blanche, restait effarouchée, enfoncée dans son coin. A côté d'elle, Valentin se tenait assis tout raide sur le bord de la banquette. Le voisinage d'Alice le ravissait : sans oser lui parler, il ne la quittait pas des yeux; mille sentiments confus roulaient dans sa petite âme timide et tendre. De temps en temps, il sortait de sa contemplation pour jeter un coup d'œil furtif sur la figure revêche de son oncle, qui bientôt se pencha vers lui et lui caressa les joues, en disant :

— Eh bien, petit, c'est la première fois que tu vois un mariage, hein?

L'enfant fit signe que oui.

— Sais-tu que tu as de la chance pour tes débuts, mon garçon?... Celui-ci est un beau mariage, un mariage chic, dans les règles, un vrai mariage bourgeois, enfin!... Il réunit tous les éléments essentiels de l'institution... Tu en es ébloui?... Dame, à ton âge, on prend tout ce qui brille pour de l'or!... Mais comme on n'apprend jamais trop tôt à distinguer les vessies des lanternes, surtout quand on est un pauvre diable comme toi, je vais t'expliquer ce que tu as vu... Tu as vu des gens qui feignent de se recueillir en feignant de prier un Dieu auquel ils feignent de croire... Et pourquoi cette comédie?... Pour donner une fausse couleur de solennité à un simple contrat d'association commerciale!... Ah!

mon gaillard, travaille, prépare-toi, tâche de combattre tous ces mensonges, quand tu seras grand!

Pendant qu'il parlait, Alice regardait leur petit compagnon, comme pour lire sur sa figure pâlotte l'effet de ces propos ou le secret de sa destinée.

— Oui, travaille, lui dit-elle à son tour, travaille, mon pauvre petit!... Et tâche avant tout de devenir un brave homme.

— Oh! oh! fit Romanèche en se retournant vers elle avec un léger ricanement, on voit que vous sortez de l'église, vous prêchez l'évangile... Patience et résignation, n'est-ce pas?... Amassez-vous du bien dans le ciel, pendant que les malins le ramassent sur la terre!... Le refrain n'est pas nouveau, mais on ne l'écoute plus guère!... Seriez-vous donc en train de passer à l'ennemi?... Déjà?... Avec Bernard, je parie!... Je n'en serais pas étonné : « Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le... » au lieu de « Royaume des cieux, » je dirais « République de la Justice... » Mais la conclusion resterait la même.

Alice gardait la main de Valentin, qui semblait dans l'extase. Elle n'avait guère envie de répondre, n'étant pas bien d'accord avec son oncle, ni peut-être avec elle-même. Il y eut un silence. Romanèche ruminait ses pensées : ses lèvres s'avançaient sous ses moustaches; comme il redressait la tête en la renversant un peu, sa

barbe en avant pointait, plus agressive. Il revint à la charge :

— Voyons, Alice, soyons sincères!... Vous qui avez l'esprit si droit, n'êtes-vous pas écœurée de la somme de tromperies, de trahisons, de bassesses, disons le mot, d'infamies, que représente un mariage comme celui-ci?... Et comme tant d'autres, d'ailleurs!... Et comme le mariage est une des assises de notre société, ne voyez-vous pas qu'elle est pourrie, qu'elle agonise, qu'elle va tomber en poussière?... Et qu'il est temps de la sauver, sapristi!...

Alice abandonna la main de Valentin :

— Je ne veux juger personne, dit-elle, je ne sais pas lire dans les cœurs... Il y a du mal sur la terre, il y en a beaucoup... Je le vois comme vous... Qui ne le voit pas?... Mais le salut, d'où viendra-t-il?...

— Hé! s'écria Romanèche, le salut est dans nos mains!... Je vous croyais de celles qui le savent, Alice!... L'homme social est maître de sa destinée : mettons plus d'équité dans la répartition des biens collectifs, dans celle du savoir et de l'intelligence, dans l'organisation du pouvoir : tout est là... Utopie?... Autrefois, peut-être, au temps des premiers voyants qui rêvaient le mieux dans un monde encore rempli de ténèbres... Mais aujourd'hui!... Nous distinguons clairement le but, nous connaissons les moyens scientifiques de l'atteindre...

Le salut, ma chère enfant, il est dans la fin du régime qu'a installé la réaction thermidorienne, et que nous subissons encore... Il est dans le retour aux véritables idées démocratiques de la véritable Révolution : celle de Robespierre... Il est dans le triomphe de ceux qui sont le droit, étant le nombre, et qui vaincront quand ils comprendront qu'ils sont aussi la force !

Alice tendit son intelligence vers ces lourds problèmes. Son esprit, plutôt lent, était susceptible d'intuitions profondes ou lointaines. Elle croyait depuis longtemps aux idées de son oncle : en cet instant même, elle en comprit la faiblesse. Elle pensait au salut d'un monde vieilli, aux ressorts relâchés, aux éléments confondus, — et l'on trouvait pour la rassurer des lois, des arrêtés, des décrets, avec la proscription, ou peut-être la guillotine pour outils ! Comme tant d'êtres généreux, elle rêvait un sort meilleur pour l'humanité tout entière, sans frontières ni barrières, sans différences de races ni de couleurs, — et voici qu'on la précipitait de l'Absolu dans le Relatif en discutant les suites d'une journée historique ! Elle songeait à l'époque où d'un monde aussi vieux, épuisé, corrompu, une grande parole d'amour avait tiré un monde rajeuni et rempli d'espérance ; on lui répondait en parlant politique, c'est-à-dire haines, intrigues, luttes de partis, courtes vues, combinaisons

louches : non, non, ce n'était pas le salut!

Romanèche attendait la réponse, en bon stratège qui ne néglige pas les minimes conquêtes, en chef adroit qui conserve ses partisans. Quand Alice parla, on eût dit qu'une autre voix sortait de sa bouche, une voix qui serait venue de très loin, d'un arrière-fond où les circonstances traversées et les influences subies ne lui avaient pas encore permis de puiser, mais qui devait être le vrai trésor secret, la réserve intacte de sa noble nature.

— Le salut! dit-elle, — je l'attendrais plutôt d'une rénovation des âmes... D'où viendra-t-elle? Vous ne le dites pas!

Romanèche croyait connaître sa nièce; il s'attendait si peu à une telle réponse qu'il en resta d'abord confondu.

— Oh! s'écria-t-il, vous en demandez trop!... S'il vous faut un nouveau sauveur, je ne sais où le prendre, moi!... D'ailleurs, l'humanité n'en a plus besoin : elle est sortie à l'âge du mystère... Ah! si vous l'attendez, vous l'attendrez longtemps!... Moi, je vous offre ce que j'ai : la réforme sociale!...

Il passa la main sous sa barbe, qui se tendit, en ajoutant :

— Et je crois que c'est quelque chose!...

Il n'eût demandé qu'à le prouver, en reprenant l'un après l'autre les points de son programme. Mais le trajet était achevé.

Depuis longtemps déjà, les ouvriers guettaient le retour du cortège, pour offrir leur bouquet aux nouveaux époux. Sortie de tous les appartements de la Cité, grossie par des voisins, par des curieux, par des passants, une foule compacte se pressait dans la cour, débordant des deux côtés du portail sur la route et jusque sur le pont. D'humeur bénigne, plutôt gaie, elle houlait sans malice, secouée de temps en temps par quelque plaisanterie qui se propageait de groupe en groupe. Step, tapi dans sa niche, la considéra longtemps de ses yeux sanguinolents, avec une expression d'étonnement hébété : son instinct ne lui permettait pas de prendre pour des bourgeois cossus, dignes de ses égards, ces ouvriers endimanchés; son intelligence se morfondait à chercher pour quelles raisons insondables on l'avait enchaîné juste aux approches d'une telle invasion. Après des perplexités que trahirent des grognements sourds et des va-et-vient inquiets, il finit par accepter ce mystère avec tant d'autres : et il se rendormit en bâillant.

La foule restait patiente, bruissait avec un murmure de mer ou de forêt.

— Est-ce qu'ils viennent?

— Non, pas encore.

— Ils ne sont pas pressés!...

— Bah! ils ne vont pas tarder : avec le patron, il n'y a jamais de retard...

Les voitures apparurent, au tournant de la route des Moulineaux. La foule remua, s'ouvrit, se tassa sur les trottoirs. Des figures curieuses s'avancèrent, cherchant derrière les vitres fermées le voile de la mariée, le bouquet blanc de Soutre ou la mine de Délémont. Quelques-uns saluèrent. Délémont répondait de la main. A mesure que les voitures s'arrêtaient, la noce se rangeait sous la marquise. Quand elle fut au complet, les douze ouvriers de la délégation, massés de l'autre côté du perron, s'avancèrent à pas inégaux, gênés par tant de regards braqués sur eux. Danzine les conduisait, ganté de blanc, chargé d'un énorme bouquet blanc dont les rubans blancs flottaient aux souffles printaniers. Il le tenait gauchement, avec précautions, dressé contre sa poitrine, mais à distance, par crainte d'effeuiller les roses. Il souriait, d'un bon sourire embarrassé. Ses onze camarades souriaient comme lui, amusés de le voir plus gêné qu'eux, tel qu'un grand diable d'écolier qui ne sait pas sa leçon et tâche d'attendrir le maître en prenant un air candide. Dans la foule, beaucoup souriaient aussi : les uns par moquerie, en lâchant quelques quolibets; d'autres par bienveillance, parce que l'aspect du bonheur, ou de ce qu'on prend pour le bonheur, éveille des idées plus agréables.

Comme Danzine restait au bas du perron, selon les prescriptions du protocole réglé par Délémont,

les époux descendirent trois marches au-devant de lui. Estelle, appuyée au bras de Soutre, montrait sous le voile écarté son clair visage épanoui. Soutre ne savait que faire de son chapeau, qu'il gardait à la main, et répétait mentalement, en remuant les lèvres, les trois phrases de sa réponse, avec l'effroi de rester à court. Danzine mit la main sur sa bouche, toussa, commença :

« Madame,

« Permettez-moi de vous apporter, au nom de mes camarades »...

Une double détonation l'arrêta net : une jeune femme, sortie de la foule, venait de tirer sur les époux. La première balle s'était perdue. La seconde, dont Soutre sentit le vent sur sa joue, atteignit derrière lui Alice, en plein cœur. On vit la jeune fille s'avancer, les bras en croix, vaciller, s'abattre sans un cri. La meurtrière était déjà désarmée. Des agents l'emmenaient, au milieu de menaces et de vociférations. La noce éperdue se pressait autour de la victime, dont le médecin coupait le corsage. Step tirait sur sa chaîne en hurlant. Soudain, un affreux cri, strident, terrible, domina le bruit, se répéta plusieurs fois, se changea en un rire plus affreux encore : Mme Délémont, hagarde, arrachait son chapeau, dénouait ses cheveux, bondissait contre la foule.

IV

Burier revint visiter l'usine.

Plus que l'habitude de ses fonctions, une curiosité douloureuse le ramenait : celle d'apprendre, sur des événements dont le bruit se perdait déjà dans le tourbillon de la vie, quelque chose de plus intime que les racontars des journaux; il y joignait le désir de chercher un dernier souvenir d'Alice dans les lieux encore remplis d'elle, d'entendre prononcer son nom par ceux qui avaient pu la pleurer, et la veiller morte.

Les choses étaient les mêmes. Pourtant, leur aspect lui parut changé : comme si la surveillance qui maintenait l'ordre dans ce petit monde se fût distraite, comme si le ressort invisible qui mouvait cette machine compliquée se fût fatigué. C'était l'heure du travail, l'heure où d'habitude on

eût vainement cherché dans l'enceinte de la Bouteillerie une silhouette inactive. Cependant, devant la maison, Soutre causait paresseusement avec sa jeune femme, toute charmante dans sa toilette de deuil. Dans la cour, une ouvrière riait avec Crétot, sans souci des sévérités du règlement intérieur; plus loin, des charretiers bavardaient à côté d'un camion. Même autour des ouvreaux, l'inspecteur crut remarquer moins d'énergie dans les équipes, moins de précision dans les mouvements. Il s'approcha de Lustreau, qui venait de gronder un gamin :

— Comment va M. Délémont? demanda-t-il d'un ton de condoléances.

— Le patron est solide, répondit le contremaître. Touché, tout de même!...

Son regard parcourut le chantier, en signalant les deux ou trois incorrections presque imperceptibles qui eussent été impossibles quelques jours auparavant.

— Deux malheurs tellement inattendus! ajouta Burier... Deux coups pareils à la même minute!... Il y a là de quoi abattre un homme.

— Soyez tranquille! Il en reviendra, monsieur l'inspecteur.

— Est-il vrai que Mme Délémont est dans une maison de santé?

— Où voulez-vous qu'elle soit, la pauvre dame?

— Et le fils?

— Il est par ici.

Le contremaître n'avait pas envie de parler, ou ne savait rien. Du reste, à quoi bon poser ces vaines questions? Quand l'orage a passé, et dépouillé l'arbre, qu'importe de savoir comment soufflait le vent? Pourtant, Burier épiait les travailleurs, interrogeait leurs regards qui ne répondaient pas. Tous connaissaient Alice; chez beaucoup, elle était entrée quand la femme ou l'enfant malades avaient besoin de secours : songeaient-ils en se tournant vers la maison blanche, que l'âme en était partie? Peut-être. On ne le saurait pas. Quelques-uns se demandaient-ils confusément, comme lui : « Pourquoi celle-là, la meilleure, la plus innocente?... » Question vaine, d'ailleurs : à ces injustices du destin que les apparences permettent d'imputer au hasard, il est parfois des raisons profondes, secrètes et lointaines dont l'ensemble indéchiffrable et les mystérieux enchaînements forment ce que nous appelons la Fatalité...

Comme il remuait ces pensées, Burier aperçut Délémont qui s'avançait sans le voir vers le four, les mains au dos, la tête basse. Ce n'était plus tout à fait le même homme : la taille, robuste, ramassée, se courbait comme sous un fardeau; l'œil fixe trahissait une de ces obsessions qu'aucun effort n'écarte; sous les moustaches dures, les

lèvres remuantes donnaient à l'ensemble de la physionomie une expression de tristesse soucieuse. Il répondit au salut du jeune homme, en disant :

— Tiens ! monsieur l'inspecteur !

Que de fois il l'avait accueilli par la même exclamation, qu'il excellait à rendre, selon l'impression du moment, railleuse, ironique, malicieuse ou provocante. Cette fois, le ton changé n'exprimait qu'une complète indifférence. Burier lui serra la main.

— Croyez, monsieur, que j'ai pris une part très vive...

— Oui... Vous avez envoyé des fleurs... Très touché !...

La voix se mit à trembler légèrement.

— Vous connaissiez un peu mes filles, je sais... Le petit Italien, l'hôpital,... je me rappelle.

— Je n'ai vu Mlle Alice qu'une ou deux fois ; je garderai d'elle un profond souvenir.

Le maître verrier soupira.

— Comme tous ceux qui l'ont connue, fit-il.

Après un court silence, il reprit :

— Par exemple, je vais réformer bien des choses, ici, comme elle voulait... En mémoire d'elle... Et pour d'autres raisons,... que je ne comprenais pas autrefois, et qui maintenant sont claires pour moi,... claires comme du cristal !

Il regarda l'inspecteur qui semblait attendre

l'explication de ce propos, coupa l'air de son geste despotique d'autrefois, et dit :

— Après un pareil malheur, monsieur... après un pareil malheur...

Et sans s'expliquer davantage, il s'éloigna.

Burier le vit s'approcher des ouvreaux, observer le travail sans mot dire, longtemps immobile à la même place, dans la même pose. Puis il vit passer Soutre, qui l'aperçut et l'évita; et il voulut partir. Mais à quelques pas du portail, il rencontra Bernard. Les jeunes gens s'arrêtèrent ensemble, en se tendant la main, dans une même pensée.

— Je sais que ma sœur avait beaucoup de sympathie pour vous, dit Bernard.

Burier répondit, sans chercher à dissimuler son sentiment :

— Moi, je ne l'oublierai jamais!

Des larmes montèrent aux yeux de Bernard.

— Si vous saviez ce qu'elle a été pour nous tous!... Et pour moi!... Si vous saviez à quel point elle nous était nécessaire!...

Il embrassa du geste les fours qui rougeoyaient, les équipes en pleine activité, le va-et-vient des ouvriers autour de la rigide silhouette de Délémont.

— Oh! nos établissements sont splendides!... Mon père a mis toute son énergie, toute son intelligence à les fonder, et c'est un homme, mon père!...

Il a voulu créer l'usine : elle est là, elle existe, elle marche, elle se développera encore... Mais voyez-vous, il lui a tout donné et elle a tout pris ; elle est devenue son cœur, son âme, sa famille... Notre foyer, c'était Alice ! Elle seule savait en conserver la chaleur, en ranimer les étincelles... Maintenant qu'elle n'est plus là, il me semble que le feu vacille, que tout cela va s'effondrer !... Mon père lui-même est atteint : ces deux coups, l'un sur l'autre, ont traversé la cuirasse... Regardez-le, là-bas, le reconnaissez-vous ?... Le malheur est dans la maison !...

Burier chercha quelques paroles de réconfort : après un choc si rude, on se sent meurtri, sans courage, on doute de l'avenir ; il faut réagir.

— Votre père retrouvera sa force : il a du ressort, il tient à tant de choses !... Et vous avez devant vous toute la vie !... Elle est pour vous facile, pleine de promesses...

Bernard mit la main sur ses yeux, comme pour fuir le spectacle de cette longue avenue, dont en cet instant il ne voulait rien espérer.

— Vous ne pouvez vous imaginer tout ce que de tels malheurs vous apprennent... C'est un voile qui tombe, une révélation... Croirez-vous que mon père m'a dit hier soir ces propres paroles : « Dieu me pardonne, je crois que je n'ai jamais rien compris à rien !... » Lui que vous connaissez !... Lui qu'aucun obstacle n'eût dérangé

dans sa route!... Il me semble qu'une invisible main nous a jeté la clé de l'énigme qu'est pour chacun sa propre vie... Aussi, je comprends bien des choses qui m'étaient obscures... Par exemple, je m'explique l'enchaînement des causes qui ont préparé notre catastrophe... Elle *devait* arriver... Ainsi ou autrement, que sais-je?... L'usine est debout, le foyer s'est écroulé : cela devait être!... Depuis l'origine, l'architecte surveille l'une, néglige l'autre : il fallait donc que ceci tombât devant cela, n'est-ce pas?... Pourtant il y a une chose...

Il hésita : pour s'expliquer davantage, des détails plus intimes devenaient nécessaires. Mais à mesure qu'il parlait, de confuses impressions, qui avaient en leur temps traversé son esprit sans s'y fixer, se réveillaient dans sa mémoire; une sorte de divination rétrospective l'avertissait du sentiment qui avait un instant uni la morte à cet étranger; il sentait que nul être au monde ne le comprendrait jamais mieux, qu'aucune sympathie ne lui serait jamais plus consolante.

— Ma sœur a été longtemps fiancée à Soutre, dit-il. Vous l'ignoriez peut-être?

Burier dit simplement :

— Non, je l'ai su.

— Eh bien! savez-vous pourquoi leurs fiançailles se sont rompues?... C'est précisément à cause de...

cette personne... Oui, celle qui a tiré!... Alice, toujours prête au sacrifice, aurait peut-être cédé à la volonté de mon père; mais elle a appris cette histoire; elle a jugé que Soutre avait d'autres devoirs, et que sa conduite... Vous m'entendez!... Je pensais comme elle... Mon père... Ah! mon père, ces choses-là ne comptent pas pour lui!... Quant à ma seconde sœur, bien qu'avertie, elle n'a pas eu les mêmes scrupules... Et c'est Alice, justement Alice que la balle a frappée!... Pourquoi?... Oui, pourquoi, pouvez-vous comprendre?...

La question ne surprit pas Burier qu'elle avait effleuré déjà; pourtant il murmura, avec un geste évasif :

— Le hasard...

— Non, non, s'écria Bernard, je ne crois pas au hasard... Le hasard !... C'est la première explication qui vient : elle ne suffit pas... Il doit y avoir une cause, que nous ignorons, qui reste cachée, mais qui est !...

Burier, dont l'œil ne cherchait jamais à dépasser l'horizon, s'étonna : même, la question de Bernard lui parut un peu puérile, ou maladive, liée à des idées comme il s'en forme dans un cerveau ébranlé par trop d'émotions.

— La balle ne lui était pas destinée, expliqua-t-il : aucun doute ne semble possible sur ce point. La misérable l'a déclaré formellement, paraît-il...

Elle visait Soutre, a-t-elle dit au commissaire, d'après les journaux... Elle l'a manqué... La balle aurait aussi bien pu se perdre...

— Peut-être, dit Bernard.

A peine avait-il fait cette demi-concession, qu'il reprit avec plus de force :

— Non, non !... — Non, je le sens, ce n'est pas le hasard qui a fait cela !... Le hasard aurait frappé n'importe qui !... Tandis qu'il y avait des raisons pour qu'elle tombât, elle, justement elle, la plus pure, dans ce conflit de bas intérêts et de passions vulgaires !

Il regardait Burier, qui demanda :

— Quelles raisons ?...

— Je les pressens, je ne les conçois pas... Ce sont des raisons qui sortent de l'ordre de choses soumis d'habitude à notre examen... Ce sont des raisons très profondes qui tiennent... comment dire ?... aux résonnances éloignées de nos actes, à leur enchaînement, à leur logique supérieure, que sais-je ?

Burier fit de la tête un signe d'improbation amicale, mais ferme : son esprit positif ne pouvait admettre qu'un fait concret n'eût pas une cause concrète, et il ne suivait plus son interlocuteur. La meurtrière était maladroite, ou le revolver mal réglé : pourquoi chercher plus loin ?

— Des raisons, murmura-t-il, oui, des raisons très simples...

Bernard vit qu'ils ne s'entendaient plus :

— Non, pas très simples, dit-il avec une douceur tenace : très complexes au contraire, et lointaines...

Et il conclut, en lui serrant la main :

— Peut-être saurons-nous un jour !...

Les deux jeunes gens se quittèrent sur ces mots. Bernard suivit un instant des yeux Burier qui s'éloignait à pas lents, puis, en se retournant, revit son père, toujours immobile à la même place, dans le rougeoiement des fours, distrait et comme indifférent à l'activité qui rayonnait autour de lui. Quelles pensées roulait cet être de combat, là, dans le champ de ses victoires, au centre de ce monde issu de son énergie comme d'un créateur? Que se passait-il dans ce cœur durci par tant de luttes, que deux coups brutaux venaient de frapper et d'ouvrir? Toujours en mouvement jadis, il ne remuait pas plus qu'une statue : quel que fût son secret, son visage le gardait. Sans le quitter du regard, le jeune homme se répéta le « pourquoi » dont Burier s'étonnait tout à l'heure. Aucune réponse ne lui vint à l'esprit. Il sentait seulement que dans cette mystérieuse chaîne de nos actes et de leurs effets, il y a comme une nécessité que la réflexion pressent et ne peut saisir, qu'une voix intérieure affirme et ne peut expliquer. S'il remontait les anneaux de celle qui venait de les étreindre

si durement, il arrivait sans peine à l'initiale erreur paternelle, d'avoir pris les petits intérêts contingents de la lutte humaine et les passagères victoires de l'intérêt, pour l'essentiel de la vie. Comment cette erreur avait-elle pu perdre celle qui ne la partageait pas, celle qui la condamnait et l'eût peut-être corrigée ? Voilà l'anneau qui échappait à son regard. A l'inverse de Burier, qui expliquait tout par le mouvement d'un doigt sur une lamelle d'acier, il voyait là un problème ou un mystère. Ne pouvant ni le résoudre ni le percer, il répéta mentalement sa phrase de doute et d'angoisse :

— Peut-être saurons-nous un jour !...

6365. — L.-Impr. réunies, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, dir.

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

HENRY BATAILLE
Le Beau Voyage. . . . . 1 vol.

ALBERT BOISSIÈRE
La tragique Aventure du Mime Properce. . . . . 1 vol.

FÉLICIEN CHAMPSAUR
L'Orgie Latine . . . . . 1 vol.

MICHEL CORDAY
Sésame ou la Maternité consentie. . . . . 1 vol.

PAUL DOLLFUS
L'Abbaye des Damnées. . . . . 1 vol.

DOSTOÏEVSKI
Journal d'un Écrivain (Tr. BIENSTOCK et Jh.-A. NAU). . . . 1 vol.

GABRIEL FAURE
La Route de Volupté. . . . . 1 vol.

GUSTAVE GEFFROY
L'Apprentie. . . . . 1 vol.

NICOLETTE HENNIQUE
Des Héros et des Dieux. . . . . 1 vol.

HENRY KISTEMAECKERS
Le Marchand de bonheur. . . . . 1 vol.

Dr LEGUÉ
La Messe noire . . . . . 1 vol.

PIERRE LOUYS
Les Aventures du Roi Pausole . . . . . 1 vol.
Sanguines . . . . . 1 vol.

OCTAVE MIRBEAU
Farces et Moralités . . . . . 1 vol.

FRANÇOIS DE NION
Bellefleur (Roman d'un comédien au XVIIe siècle). . . . . 1 vol.

JULES PERRIN
Un Petit Coin du Monde . . . . . 1 vol.

ÉMILE POUVILLON
Jep . . . . . 1 vol.

HENRY RABUSSON
L'Invisible Lien. . . . . 1 vol.

ÉDOUARD ROD
Un Vainqueur. . . . . 1 vol.

LOUIS ROGUELIN
L'Abbé Fidus. . . . . 1 vol.

ÉMILE ZOLA
Vérité . . . . . 1 vol.

ENVOI FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT

14559. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

DEC 13 1939